3 1761 05341113 8

B-VI
39

r.b.
B582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

Dans lequel on donne l'analyse raisonné des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs ouvrages, ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulieres & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AVRIL 1780. PREMIER VOLUME.

209705
4 3

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue S. Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVIS

TRÈS-IMPORTANT.

Le Propriétaire de la Bibliothéque des Romans eſt inſtruit que quelques-uns de ſes Souſcripteurs ſe propoſent de ne pas renouveller leur Abonnement, aux différentes époques, parce qu'ils regardent le rabais établi (pendant quelque tems ſeulement) comme une ſource d'avantages toujours renaiſſans pour le Public. Il eſt néceſſaire d'éclairer leur erreur.

Dans tous les tems, quiconque aura négligé de renouveller ſon Abonnement pendant les quatre premières années, obtiendra une diminution pour l'année, ou les années dont il déſirera de ſe pro-

curer les Volumes, pourvu toutefois qu'il ſouſcrive, au prix ordinaire, pour la cinquième année. Mais, dans tous les tems auſſi, quiconque n'aura pas renouvellé depuis la cinquième année, c'eſt-à-dire, depuis Juillet 1779, payera irrévocablement autant de louis qu'il ſe ſera écoulé d'années depuis cette époque. En un mot, le rabais ne s'étendra jamais plus loin que les quatre premières années.

Par reſpect pour le Public, on ſupprime les réflexions que l'on pourroit ſe permettre ſur le projet d'abuſer de l'honnêteté d'un Homme-de-Lettres, qui a voulu rendre facile l'acquiſition d'un Ouvrage agréable.

Si le ſuccès de cet Ouvrage peut ſuffire à l'amour-propre du

Propriétaire du Privilége, il ne ſuffit point aux ſentimens de ſon cœur. Quoique riche en Extraits intéreſſans, & aſſuré de ſecours également ſolides & précieux, il invite MM. les Gens-de-Lettres à lui procurer de nouvelles richeſſes, & à le mettre à portée de prouver au Public, déjà ſatisfait, l'étendue de ſa reconnoiſſance & de ſon zele. Il recevra & lira avec empreſſement les Extraits qu'on voudra bien lui adreſſer (ſans ſe faire connoître d'abord). Trois jours après, il remettra ſa réponſe; elle ſera toujours accompagnée du prix de l'objet confié : ce prix ne pourra qu'animer l'émulation. Il ne veut pas ſuppoſer qu'il ſera quelquefois obligé de renvoyer le Morceau qui lui aura été adreſſé, parce qu'on n'y aura pas

aſſez reſpecté les Mœurs & les Loix. Les Romans anciens ou modernes, traduits ou à traduire, étant répandus dans toutes les Bibliothèques, il ſera aiſé de s'en procurer & de travailler d'abord ſans ſe faire connoître à lui ; il en fournira lui-même lorſque l'anonime ne ſubſiſtera plus. On pourra ſeulement lui faire demander ſi tel ou tel objet n'a pas déjà été traité. On adreſſera les lettres & les paquets à Monſieur ANCEAUME, au Bureau.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

AVRIL 1780. PREMIER VOLUME.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

HISTOIRE
DE TANCRÈDE ET D'ERMINIE,
PRINCESSE D'ANTIOCHE.

ON n'a point prétendu joûter avec les Traducteurs du Taſſe, en préſentant au Public ce

Morceau tiré de la Jéruſalem délivrée : on a voulu ſeulement donner la ſuite & l'enſemble d'une hiſtoire à ce charmant Epiſode, qui ſe trouve fondu & morcelé dans un grand Poëme.

Ce n'eſt pas cependant qu'on ſoit ſatisfait des Traductions de la Jéruſalem, qui ont paru juſqu'ici ; l'une eſt foible & ſans Poëſie : l'autre, plus poëtique, n'a pas d'onction ; de ſorte que le Taſſe eſt encore à traduire.

Mais comme ce n'eſt pas le travail d'un jour que de traduire un tel Poëte, nous nous contenterons de donner, en proſe aiſée, les avantures d'Erminie, que le Taſſe a traitées avec prédilection dans ſon admirable Poëme. Ce grand homme avoit été malheureux en amour ; il a peint ſon cœur & ſes infortunes en peignant Tancrède & la princeſſe d'Antioche.

LE ſoleil ramenoit déja la ſixiéme année depuis que les Princes Chrétiens étoient paſſés dans l'Orient. Nicée étoit tombée ſous leurs efforts, & la puiſſante Antioche avoit cédé à leur prudence : mais ces vainqueurs de l'Aſie attendoient la fin de l'hiver pluvieux, qui enchaînoit leur courage, avant de marcher à la conquête de Jéruſalem. Ce fut alors que le Ciel inſpira à ces Héros le deſir de ſe donner un Chef unique pour préſider à cette haute entrepriſe, & ils élurent Godefroy de Bouillon. Ce grand Capitaine, voulant reconnoître les forces qui lui étoient confiées, ordonna une revue générale de l'armée ; & chaque Prince parut à ſes yeux, ſuivi de ſa phalange en ordre de bataille.

« Tancrède y paroît à ſon tour ; & » parmi tant de Guerriers, il n'en eſt » point de plus redoutable : il n'en eſt point » qui uniſſe à une valeur parfaite plus de » graces, de grandeur & de généroſité. » Si quelque ombre légère ſe mêle à tant » de gloire, c'eſt un amour inſenſé, qui

» ſurprit ſon cœur au milieu des combats;
» un amour né d'un coup-d'œil, qui ſe
» nourrit d'amertume & s'accroît dans les
» larmes.

» On dit que dans ce jour, ſi glorieux
» aux François, & ſi fatal aux Perſans,
» Tancrède, emporté par la victoire &
» las enfin de pourſuivre les vaincus,
» chercha quelque aſyle où il pût repoſer
» ſes membres épuiſés, & rafraîchir ſa
» bouche brûlante. Invité par l'ombrage,
» il entre dans un bois tapiſſé de verdure
» & baigné d'une eau vive & limpide.
» Tout-à-coup, une fille, une jeune Guer-
» rière, couverte de ſon armure, & ne
» montrant que ſon viſage, paroît à ſa
» vue. Elle étoit Perſanne, & venoit auſſi
» dans ces lieux chercher le repos & la
» fraîcheur.

» Tancrède la voit; il la voit, & con-
» temple ſa beauté. O prodige! il brûle,
» il s'enflamme pour elle; & cet amour
» d'un moment croît & déjà triomphe
» en maître impérieux. Mais la Guerrière
» remit auſſi-tôt ſon caſque; & ſi de nou-
» veaux ennemis n'étoient ſurvenus, elle
» eût combattu, ſans doute, celui qu'elle
» avoit déja vaincu. Cette fille altière part,

» & ne cède qu'à la néceſſité; mais en
» partant, elle laiſſe au cœur de Tancrède
» une image trop vivante de ſes fiers at-
» traits. Sans ceſſe il croit la voir comme
» il l'a vue, aux mêmes lieux, dans la
» même attitude, ſous les mêmes traits;
» & ce ſouvenir eſt l'aliment éternel du
» feu qui le conſume. Il marche, & ſon
» maintien abattu, ſes regards triſtes &
» languiſſans, diſent aſſez qu'il aime ſans
» eſpoir. Huit cents Cavaliers ſuivent ſes
» drapeaux : ils ont quitté avec lui les
» plaines enchantées de la Campanie, où
» brille une ſi riche nature, & ces col-
» lines ſi fertiles que baignent les mers de
» Toſcane. «

Dès que l'armée fut en ordre, Gode-
froy donna le ſignal du départ. « Auſſi-
» tôt, cette multitude de Chefs & de
» Soldats s'avance dans les plaines comme
» un vaſte embraſement. Les enſeignes ſont
» déployées, & l'étendart triomphant de la
» croix reſplendit dans les airs. Déjà le
» ſoleil, en ſon midi, frappe avec plus
» de force les boucliers & les caſques :
» il en rejaillit une lueur effrayante ſur
» les montagnes d'alentour : & le cri des

» chevaux & le choc des armes, se mê-
» lant aux voix des trompettes, reten-
» tissent dans les vallons, & fatiguent
» les campagnes. »

Cependant la Messagère du mensonge & de la vérité, la Renommée se glisse dans les murs de Jérusalem : elle annonce l'approche de cette armée victorieuse que rien n'arrête dans sa course. Elle dit le nombre des combattans : elle raconte les exploits & les noms des plus fameux Guerriers ; &, par ses récits effrayans, remplit d'épouvante les usurpateurs de Sion. De jour en jour le trouble augmente dans cette malheureuse Cité, & le mal s'accroît sans cesse de la crainte du mal.

Au bruit du péril qui le menace, le vieux Tyran de Solime abandonne aux terreurs son ame soupçonneuse & cruelle : Aladin est son nom ; maître encore nouveau d'un Trône usurpé, il vit entouré des soucis dévorans. La férocité, qui lui fut naturelle, a cédé aux efforts de l'âge, qui affoiblit tout : mais le danger présent la réveille. Dans sa triste méfiance, il désole les campagnes, renverse les toits des Laboureurs, & livre aux flammes

les arbres & les moiſſons, pour qu'il ne reſte plus d'aſyle & de ſubſiſtance à l'ennemi. Par une prévoyance plus barbare, il trouble les ruiſſeaux, & mêle des poiſons mortels au pur cryſtal des fontaines. Enfin, il fortifie Jéruſalem, & la remplit d'armes & de Soldats étrangers.

Ce fut après trois jours de marche que l'armée Chrétienne parut au pied de ſes remparts. « Le vil Peuple auſſi-tôt » ſe précipite dans les Moſquées : mais » Aladin veille à tout par ſes ſoins & » ſa préſence, il diſpoſe autour des murs » & des portes ſes plus braves Guerriers, » & monte enſuite lui-même ſur une » tour élevée, d'où ſes regards embraſſent la Ville & la campagne. Il déſire » qu'Erminie y monte avec lui; la belle » Erminie, qui avoit trouvé un aſyle ho» norable dans ſa Cour, après qu'elle » eut vu ſon père & le Trône d'Antioche » tomber ſous le fer des Chrétiens ».

Ils voient d'abord ſortir des remparts l'intrépide Clorinde; cette jeune Guerrière, qui, après avoir rempli la Perſe du bruit de ſa beauté & de ſa valeur, étoit venue offrir à Aladin le ſecours de

ſon bras, & relever les eſpérances de l'Aſie. Elle ſort la première; Argant la ſuit; & ce féroce Circaſſien eſt le plus ferme appui de Solime. Ils attaquent enſemble un parti de François, qui plie ſous leurs efforts. « Mais au ſigne de » Godefroy, Tancrède vole auſſi prompt » que l'éclair, fond ſur eux, & leur pré- » ſente ſa lance formidable: il la pré- » ſente avec tant d'adreſſe & frappe d'un » bras ſi puiſſant, que le Roi, plus atten- » tif, le conſidère du haut de ſa tour, » & juge qu'il n'eſt pas, entre les Guer- » riers, de Héros plus accompli ». Il dit alors à la Princeſſe, qui eſt aſſiſe à ſes côtés, & qui ſentoit déjà palpiter ſon cœur: « Des guerres ſi longues vous ont » ſans doute appris à reconnoître ces Chré- » tiens, même ſous les armes: quel eſt » donc celui qui porte des coups ſi ſûrs, » & dont la noble fierté attire mes re- » gards?

» Elle veut répondre, & ne le peut » que par un ſoupir: des larmes furtives » ſont prêtes à couler: cependant elle re- » tient ſes ſoupirs & ſes pleurs; mais un » ſanglot mal étouffé, & le rouge enflammé » dont ſe colorent ſes humides paupières,

» ne décèlent que trop ſes douleurs. Bien-
» tôt, plus ingénieuſe, & couvrant du
» voile de la haine le vrai ſentiment qui
» l'agite, elle répond : Hélas! Seigneur,
» celui-là ne m'eſt point inconnu; &,
» certes, j'ai trop appris à le connoître.
» C'eſt lui que j'ai vu tant de fois rem-
» plir les foſſés profonds du ſang de mes
» Peuples, & couvrir mes campagnes de
» leurs corps entaſſés. Ciel! quelles bleſ-
» ſures! quels coups partent de ſes mains!
» Il n'eſt point d'art qui les guériſſe ou
» de pouvoir qui les ferme. C'eſt le Prince
» Tancrède: oh! que ne peut-il un jour
» tomber dans mes fers : . . . mais y
» tomber vivant! . . . Oui, je voudrois,
» dans un long eſclavage, épuiſer ſur lui
» toute ma haine & ma vengeance »!

C'eſt ainſi que parle Erminie; & les traits du menſonge déguiſent au Roi, qui l'écoute, la vérité de ſes diſcours. Elle ne peut cependant cacher l'effroi qui la trouble, en voyant ainſi la plus chère moitié de ſa vie dépendre du ſort des combats.

« Cette tendre & malheureuſe Prin-
» ceſſe étoit fille de Caſſan, qui régnoit
» à Antioche: elle perdit à la fois ſes

» Etats & ſon père, & devint elle-même » la proie des Chrétiens. Mais Tancrède, » dont elle fut le partage, reſpecta ſes » malheurs, l'honora, la ſervit, & lui fit » oublier la perte de ſon Empire: enfin, » ce Prince généreux lui rendit ſes tréſors » & ſa liberté.

» Erminie, trouvant dans un jeune » vainqueur des vertus qui euſſent honoré » la vieilleſſe, & ſous un dehors ſédui- » ſant une grandeur digne des Rois, ne » put ſe défendre de la flamme la plus » vive qu'amour eût encore allumée dans » un cœur. C'eſt ainſi qu'elle paſſa, des fers » qu'elle quittoit, dans un eſclavage qui ne » devoit plus finir.

» Elle ne put, ſans verſer des larmes » ſecrètes, abandonner ſon aimable vain- » queur & les lieux de ſa douce ſervitude: » mais la gloire & le reſpect du Trône, » ces vertus d'une Princeſſe magnanime » & malheureuſe, la forcèrent d'accom- » pagner ſa mère, qui alloit, dans la vieil- » leſſe & l'infortune, implorer l'amitié » d'un Prince Etranger. Elles vinrent à » Jéruſalem, & le Tyran de Judée les » reçut dans ſa Cour. C'eſt-là que la Reine » d'Antioche termina bientôt des jours

» consumés par les chagrins, laissant Erminie dans le deuil & l'abandon. Ce pendant, ni le souvenir de ses malheurs, » ni la fin déplorable de sa mère, ni les » amertumes d'une vie passée dans l'exil, » n'ont pu affoiblir le trait qui la déchire, » ou ralentir les feux dont elle vit consumée. Elle aime; elle brûle encore; » infortunée, qui conserve un amour sans » espoir, & le nourrit d'un vain souvenir!

» Cette flamme secrète, qui couvoit » dans les replis de son cœur, s'étoit tout-» à-coup réveillée, comme un incendie, » à la vue de Tancrède. Jérusalem avoit » frémi aux approches de cette armée » victorieuse & inébranlable qui s'avançoit sur les débris des Trônes; mais une » joie subite avoit percé le nuage dont » les beaux yeux d'Erminie étoient obscurcis: elle contempla avec délices le » spectacle de cette armée formidable; & » promenant ses avides regards, elle chercha son Amant au milieu de ces fiers escadrons. Souvent elle le chercha en vain; » mais plus d'une fois aussi, le désignant » de la voix & des yeux, elle s'écria: *Le* » *voilà, c'est lui-même* » !

Elle le voit aujourd'hui repoussér les efforts de Clorinde & d'Argant. C'est Clorinde qui court la première à sa rencontre; ils se frappent ensemble, & leurs lances volent en éclats : mais Clorinde reste, en partie, désarmée du coup. Le choc a brisé les cordons de son casque : il tombe & va rouler sur la poussière. Aussi-tôt, une longue chevelure s'échappant à flots d'or, on voit une jeune Beauté paroître au milieu des armes. Ses yeux, qui étincèlent de fureur, lancent de doux éclairs : quel sera donc leur sourire ?

« Tancrède, à quoi penses-tu ? où » s'égare ta vue? Ne reconnois-tu pas ce » visage adoré? La voilà, cette Beauté qui » t'enflamme : laisse parler ton cœur, où » ses traits sont gravés; il nommera celle » que tu vis jadis, cherchant le frais & » l'ombre à la fontaine salutaire ».

Il ne l'avoit point reconnue à son cimier & aux couleurs de son écu : maintenant qu'il la voit, il reste immobile. Mais Clorinde couvrant sa tête nue, l'attaque & le frappe avec furie : il se détourne, & promène sur des Guerriers vulgaires sa foudroyante épée : elle le poursuit, le harcèle sans relâche, & le

provoquant d'une voix menaçante, lui offre deux morts à la fois (1). Tancrède frappé, ne frappe point à son tour; il songe moins à éviter le fer dont il est menacé, qu'à contempler ces beaux yeux qui l'ont vaincu. « O Clorinde, se disoit-» il à lui même, ce n'est point de tes » mains que partent les coups les plus » terribles »!

Cependant un Soldat inhumain voyant flotter dans l'air ces beaux cheveux, se prépare à frapper la tête nue de Clorinde, & lève son bras. Tancrède qui l'a vu, jette un cri, & s'oppose au coup en présentant son épée. Toutefois le fer du Soldat ne tombe pas en vain; il va frapper Clorinde sur son col d'ivoire. La blessure fut légère, & le sang qui jailliſſoit goutte à goutte colora ses tresses blondes, comme des rubis étincèlent dans l'or.

Tancrède, outré de fureur, se précipite

(1) *Comme Amante & comme Ennemi.* Le Tasse a quelquefois de ces idées qu'on ne saisit pas d'abord : ce n'est pas tout-à-fait un Concetti; mais peu s'en faut.

ſur le barbare, & le pourſuit l'épée dans les reins: il le pourſuit & l'autre fuit; ils volent tous deux dans la plaine, comme un trait dans les airs. Clorinde immobile les ſuit des yeux, & bientôt la mêlée les dérobe à ſa vue.

Telles ſont les viciſſitudes que le Dieu des combats offre aux regards d'Erminie & d'Aladin. La Princeſſe fait remarquer au Tyran les principaux Guerriers, Renaud, Raymond, Dudon, & Godefroy lui-même, qui du haut d'une colline examinoit Jéruſalem & ſes fortifications. « Voilà, diſoit Erminie, en le déſignant » de la main, voilà le Chef des Princes » & des Héros. La pourpre qui brille » ſur ſes épaules, & la majeſté de ſon » viſage, ont dû frapper vos yeux: c'eſt » Godefroy. Il eſt né pour régner, ſi la » prudence & le courage méritent l'Em- » pire. Parmi tant de Héros, Raymond » ſeul l'égale en ſageſſe, & Tancrède en » valeur. Je me ſouviens, répondit le » Roi, de l'avoir vu jadis à la brillante » Cour de France, où j'étois Ambaſſa- » deur des Califes; il étoit jeune alors: » mais ſous les roſes de la jeuneſſe, il » donnoit de hautes eſpérances, & des

» préſages trop vrais de ſa grandeur fu-
» ture ». En achevant ces mots, Aladin ſe trouble & baiſſe les yeux : « Quel eſt, » dit-il enſuite à la Princeſſe, quel eſt » ce Guerrier, debout près de Godefroy ? » C'eſt Baudouin, reprit Erminie, le frère » & peut-être l'égal de Godefroy. Le » ſage Raymond eſt à leurs côtés : mais » en vain je cherche dans la foule mon » grand ennemi, le cruel Boëmond, le » deſtructeur de mon Empire, & le » meurtrier de ma famille ».

C'eſt ainſi qu'Erminie & le Tyran de Solime s'entretiennent au haut des remparts, tandis que ſous leurs yeux la guerre étale toutes ſes horreurs ; & cependant la nuit plus ſombre vient jetter ſes voiles pacifiques ſur les combattans. Godefroy rappelle ſes Guerriers dans leurs tentes, & les Sarraſins rentrent dans Jéruſalem, conduits par Argant & Clorinde.

Dix jours étoient paſſés depuis ce premier combat, & dans cet intervalle les Chrétiens avoient fortifié leur camp, & creuſé des foſſés profonds autour de Jéruſalem. Mais cette Ville ſembloit ſe moquer de leurs efforts : elle avoit des armes & des vivres en abondance ; ſes hautes

tours & ſes larges remparts défioient les machines des Aſſaillans; & le vieux Aladin y faiſoit encore travailler jour & nuit des bras infatigables. On voyoit des Ouvriers ſans nombre forger des armes nouvelles, & ſans ceſſe on entendoit l'enclume retentir ſous les coups des marteaux.

C'eſt au milieu de ces préparatifs qu'Argant, plein d'impatience, vint trouver Aladin, & lui parla ainſi : « Juſqu'à » quand nous tiendras-tu captifs dans ces » murs, & nous laiſſeras-tu nous conſumer dans les lenteurs d'un ſiége ? J'entends bien retentir les arſenaux du bruit » des caſques & des boucliers; mais je » n'en vois pas l'uſage. . . . Cependant, » ces Brigands d'Europe dévaſtent à loiſir » tes hameaux & tes campagnes, ſans » que jamais l'aſpect d'une lance ou la » voix des trompettes vienne troubler la » paix de leur ſommeil ou la joie de leurs » feſtins: & nous, ſi le ſecours d'Egypte » tarde encore, nous mourrons tous ici, » comme un vil Peuple affamé dans ſes » murailles ! Pour moi, je n'attendrai » point qu'une mort auſſi honteuſe vienne » ternir mes jours; je n'attendrai pas

» même qu'un nouveau soleil vienne éclai-
» rer mon oisiveté dans ces remparts.
» J'irai combattre, & je ne mourrai point
» sans vengeance, quelque soit le sort
» que le ciel me prépare. Dans les grands
» périls, le plus audacieux est souvent
» le plus sage. Permets donc, ô Roi, que
» cette longue querelle de l'Europe & de
» l'Asie se décide entre deux Guerriers;
» & pour que le Prince des Francs ne
» refuse pas le défi, rends-le maître des
» conditions du combat, du choix des
» armes & du lieu. Si l'ennemi n'apporte
» que deux bras & une vie, ne crains
» point que la cause défendue par Argant
» périsse; cette main que je t'offre, sera
» pour toi le destin ou la fortune, & te
» donnera la victoire: reçois-là pour gage
» du salut de ton Empire ».

Il dit, & le vieux Monarque lui répondit: « Ne pense pas, bouillant Guerrier,
» que mes bras appésantis refusent de
» manier le fer, ou que la vieillesse ait
» assez flétri mon cœur, pour qu'une
» mort honorable & certaine ne lui sem-
» ble pas préférable à des jours sans périls
» & sans gloire. Mais cette famine &

» ces désastres que tu redoutes, sont loin » de nous : l'Egypte & l'Arabie s'unissent » pour ma défense ; & bientôt nous rece- » vrons des vivres abondants & une nou- » velle armée. Cependant si tu ne veux » pas réserver ton courage & ta vie » pour un meilleur tems, je ne te refuse » point de défier un Guerrier ennemi ».

A ces mots, Argant ne balance pas. « Va, dit-il au Héraut d'armes, descends » au camp des Chrétiens, & porte leur » ces dures paroles : dis leur qu'un Guer- » rier fatigué de repos brûle de mesurer » ses forces avec un d'entr'eux ; qu'il est » prêt de descendre dans la plaine, de- » vant leurs tentes, & d'y combattre celui » qui se fie le plus à sa valeur ; dis-leur » qu'il n'en défie pas un ou deux seule- » ment, mais qu'il en accepte un troi- » sième, & qu'il combattra le quatriè- » me, & même le cinquième s'il se pré- » sente ».

Le Héraut part : il arrive devant l'auguste présence de Godefroy, & prononce en paroles magnifiques la demande altière d'Argant. Aussi-tôt un frémissement d'indignation s'éleva de tous côtés : mais le sage

ſage Godefroy prit la parole & congédia le Hérault, en acceptant le défi pour un de ſes Guerriers.

A cette nouvelle, Argant treſſaille d'impatience & de plaiſir: il revêt à la hâte ſa redoutable armure, & deſcend ou plutôt vole dans la plaine. Clorinde le ſuivoit de loin avec mille combattans, pour veiller à ſa défenſe. . . . Le Circaſſien paroît bientôt ſeul dans le lieu du combat; il s'avance, & brillant de ſes armes, il s'arrête à la vue des ennemis, fier de ſon courage, de ſes forces & de ſa ſtature, reſpirant l'orgueil & la menace. Tel parut dans Phlegra l'énorme Encelade, ou tel ſe montra le Géant des Philiſtins dans la vallée de Térébinte.

Cependant tous les yeux étoient fixés ſur Tancrède, & ſembloient prévenir le choix du ſage Bouillon: « Va, lui dit-il, » & réprime l'orgueil de ce barbare ». Tancrède, ſenſible à la gloire qui l'appelle, ne peut diſſimuler ſa joie: il demande à grands cris ſon courſier & ſon armure, & deſcend enfin dans la plaine, ſuivi d'une eſcorte nombreuſe.

Il n'étoit point encore arrivé aux lieux où l'attendoit le ſuperbe Argant, lorſque

la préſence inattendue & les traits raviſſants de Clorinde frappèrent tout-à-coup ſa vue. Debout au ſommet d'une colline, & la viſière levée, elle découvroit en entier ſon charmant viſage, & ſa taille noble & légère, ſous un corſelet plus blanc que la neige.

Tancrède ne voit plus Argant; il ne voit plus ce front qui menace les Cieux; les regards attachés ſur la colline où brille la Guerrière, il ralentit les pas de ſon courſier : bientôt immobile, il ſemble transformé en rocher; tout de glace au dehors, il brûle au-dedans; ſon ame eſt toute entière dans ſes yeux, & le combat n'eſt plus rien pour lui. Mais Argant le réveille par les cris dont il remplit la vallée; il demande à combattre, & Tancrède qui l'entend, rougit de honte & de colère; ils précipitent tous deux leurs courſiers, & commencent entr'eux un combat digne de mémoire.

Rien ne peut égaler la furie & la rapidité dont Argant & Tancrède viennent à ſe rencontrer : leurs lances noueuſes frappent & ſe briſent ſur leurs caſques; les éclats & les étincelles volent de toutes parts; la terre immobile s'ébranle, & les

monts retentiſſent: mais ſi la force & l'impétuoſité du choc n'ont pu ployer leurs ſuperbes fronts, l'un & l'autre courſier, abbattu du coup, tombe & ne ſe releve plus.

Auſſi-tôt ces deux grands Maîtres de guerre abandonnerent l'étrier, & ſe dreſſent d'un pied ferme ſur la plaine. Le fer nu brille comme un éclair dans leurs mains; leur regard plus rapide eſt encore plus terrible: tous deux s'obſervent & ſe tendent des pièges cruels: Tancrède montre ſon flanc déſarmé au Sarraſin, qui veut frapper, & reſte ſans défenſe; d'un ſeul coup Tancrède écarte ſon fer, & lui fait une large bleſſure.

Argant, qui ſent couler ſon ſang tiède ſous ſes armes, frémit & ſoupire avec horreur; troublé, hors de lui, tout entier à la rage & à la douleur, il élève impétueuſement ſa voix & ſon épée, & ſe courbant pour frapper, il eſt frappé lui-même dans le bras. Cette bleſſure nouvelle, cette double injure ont redoublé ſa fureur: & comme une ourſe qui heurle à la vue de ſon ſang, affronte le Chaſſeur, & ſe précipite ſur les armes; tel Argant, aveuglé, forcené, ne reconnoît

plus de périls; ne cherchant plus que la vengeance, il mépriſe le ſoin de ſe défendre; & réuniſſant à tout ſon délire des forces extrêmes & une poitrine infatigable, il roule en cercle de feu ſon effroyable épée. Tancrède ne peut ni frapper, ni ſe couvrir, ni reſpirer: rien ne le garantit des tranſports d'Argant & de ſa puiſſance. Ramaſſé ſous les armes, il attend en vain que la tempête ſoit paſſée; il ſe détourne, il recule avec art: mais puiſque ſon féroce ennemi frappe toujours ſans trève & ſans relâche, il ſe livre enfin lui-même à toute ſa fureur; il ſe déploie tout entier, & ſon fer homicide ſuit tous les mouvemens de ſon ame tranſportée.

Il n'eſt point d'art ou de prudence qui commande à leur furie: c'eſt elle qui ſoutient leurs bras, qui accroît & irrite leurs efforts. Par-tout où le fer peut atteindre, il perce, il déchire, & jamais ne tombe en vain: la terre eſt couverte des débris de leurs armes, & leurs armes ruiſſèlent du ſang & de la ſueur qui ſe mêlent à ces débris. On voit, on entend ſans ceſſe les deux glaives briller, éclater, frapper comme la foudre.

L'un & l'autre Peuple, muet d'étonnement & d'horreur, contemple le ſpectacle inoui de cet atroce combat : une profonde extaſe eſt dans tous les yeux ; mais tous les cœurs palpitent de crainte & d'eſpérance.

Déjà les deux Guerriers, vaincus & épuiſés de laſſitude, touchoient peut-être à une fin prématurée, lorſque la nuit vint obſcurcir la Ville & le théâtre du combat : bientôt on ne diſtingue plus rien ; tout ſe confond & s'éteint dans ſon ombre. Alors un Héraut s'avance de chaque côté pour ſéparer les deux combattans : chacun d'eux oſe étendre ſon ſceptre pacifique entre ces fiers rivaux, & leur dire qu'ils ont aſſez montré, dans ce jour, leur force & leur valeur ; qu'il eſt tems de reſpecter la nuit & le ſilence. « Je voudrois bien, s'écrie Argant, que le jour ne me ravît pas ſa » clarté ! Mais la nuit ne me fera point » quitter le champ de bataille, que celui-» ci n'ait juré de recommencer. Et toi, » reprit Tancrède, jure de revenir, ſi tu » veux que j'accorde la trève » !

C'eſt ainſi qu'ils jurèrent enſemble ; & les Héraurs aſſignèrent, pour un nouveau

combat, le retour de la sixième journée, afin de donner à leurs blessures un repos nécessaire.

Ce combat terrible laissa dans l'ame des Sarrasins & des Chrétiens une impression profonde, mêlée de surprise & d'effroi, qu'un long-tems ne put affoiblir. Par-tout on ne parloit que des deux Guerriers; le vulgaire hésitoit entre la fureur de l'un & le courage de l'autre, entre l'audace d'Argant & la valeur de Tancrède : tous les esprits se partageoient dans l'attente & l'incertitude de l'évènement. Mais il n'en est pas un seul, dans l'armée Chrétienne ou dans Jérusalem, qui soit déchiré de plus de craintes & d'alarmes que la tendre Erminie, qui voit ainsi la plus chère moitié d'elle-même soumise aux coups imprévus de la guerre & du sort.

L'antique Palais des Rois est surmonté d'une immense tour, qui domine les remparts; & de ses créneaux élevés on découvre les collines, la plaine & le camp des ennemis. C'est-là que depuis l'heure où le soleil redonne le jour au monde, jusqu'à celle où la nuit ramène des clartés plus douces, Erminie, assise & l'œil atta-

ché sur les tentes Chrétiennes, ne cesse de contempler l'éternel objet de ses pleurs & de ses pensées. C'est de-là qu'elle a vu le combat, & que son cœur, rempli de tristesse, a redit tant de fois: *Celui que j'aime touche peut-être à sa dernière heure.* C'est-là qu'elle étoit dans ce jour affreux dont elle a vu toutes les vicissitudes; & que dans cette crise d'espérance & d'effroi, le fer d'Argant n'a pu frapper un coup, qui ne vînt retentir dans son ame déchirée.

Mais dès qu'elle sut la vérité, dès qu'elle apprit que l'horrible combat devoit se renouveller, une crainte nouvelle & de plus vives alarmes vinrent glacer son sang & consterner ses esprits.

Tantôt elle verse des pleurs en secret; tantôt elle exhale de tendres gémissemens. Pâle, tremblante & défigurée, dans ses angoisses d'amour, d'épouvante & d'amertume, elle est une image touchante du désespoir & de la douleur. Son esprit s'abandonne à des pensées horribles: d'heure en heure le trouble augmente, & le sommeil, plus impitoyable, n'amène au lieu du repos que d'effrayantes visions. Elle croit voir le vaillant Tancrède sanglant

& déchiré; elle croit l'entendre implorer tendrement son secours : tout-à-coup elle s'éveille, l'œil en pleurs, & le sein baigné de larmes.

Ce n'est pas seulement le nouveau péril que doit courir son Amant qui la trouble & l'épouvante : elle songe encore à ses blessures; & ce douloureux souvenir irrite tous ses maux. Sans cesse elle prête l'oreille aux bruits incertains qui se répandent chaque jour; leur incertitude accroît si bien ses terreurs, qu'elle ne doute plus que le généreux Tancrède ne touche aux derniers momens de sa vie. Et comme, suivant l'antique usage de l'Orient & des filles des Rois, elle avoit appris de sa mère les plus secrètes vertus des herbes, & ces paroles dont le charme puissant chasse la douleur, & ramène la vie dans les corps infirmes, elle voudroit de sa propre main verser un baume salutaire dans les blessures de son Amant.

Elle brûle d'aller elle-même rendre la force & la vie à ce Prince adoré; & c'est au cruel Argant, c'est à l'ennemi de son Amant qu'elle est contrainte de donner des secours! Quelquefois elle songe à répandre un suc mortel dans les plaies

du barbare : mais ſa main virginale & pure ſe refuſe à la perfidie ; & toutefois, elle déſire en ſecret que les enchantemens & les herbes demeurent ſans force & ſans vertu.

Elle ne craindroit pas ſans doute d'aller au milieu des Nations ennemies : car, dans ſa vie errante, elle a plus d'une fois vu les armées, les combats & le carnage ; elle a ſupporté les fatigues & bravé les périls. Ce n'eſt plus une femme timide ; c'eſt une Princeſſe au-deſſus de ſon ſexe, dont l'ame fortifiée par les revers, n'eſt plus acceſſible à des craintes vulgaires. L'Amour ſur-tout, le téméraire Amour, aguerrit davantage ſon tendre cœur : elle iroit, ſans frémir, au milieu des déſerts & des monſtres d'Afrique. Mais ſi le ſoin de ſa vie ne la touche pas, elle ne peut oublier le ſoin de ſa gloire ; & deux puiſſans rivaux, l'Honneur & l'Amour, partagent ſon ame déſolée.

« Fille des Rois, lui crie l'Honneur, » toi qui as juſqu'ici gardé mes loix ; » toi dont j'ai conſervé la vertu & la » pureté dans l'exil & l'eſclavage ! libre » aujourd'hui, voudrois-tu perdre cette

» fleur qu'a reſpectée l'infortune ? Qui » peut, hélas ! réveiller dans ton cœur » ces folles penſées ? où s'égarent tes » veux ? qu'eſpères-tu ? Quoi donc ! tu » mépriſerois aſſez la gloire de ton ſexe » & la pudeur virginale pour t'en aller » ſous des tentes ennemies, &, nocturne » Amante, y mendier les rebuts & l'op- » probre, afin qu'un ſuperbe vainqueur » te diſe : *Allez, fille indigne de moi,* » *vous n'avez plus ni ſceptre ni vertus ;* » & qu'il t'abandonne à ſes ſoldats comme » une proie vulgaire & dédaignée » ?

Mais l'Amour, ce conſeiller perfide, lui parle à ſon tour, & l'entraîne vers ſon penchant par ces douces paroles : » Jeune & tendre Erminie, ce n'eſt point » un monſtre ſauvage qui te donna le » jour : tu n'es pas née au ſein des ro- » chers & des glaces, pour braver ainſi » l'Amour & ſa puiſſance, & te refuſer » ſans ceſſe à la voix du plaiſir ! Non, » tu ne portes pas un cœur d'acier ou de » diamant, pour qu'il te ſemble honteux » d'aimer & d'être aimée ! Cours donc » où le déſir t'appelle ! mais tu crains de » trouver un vainqueur cruel ? as-tu donc » oublié comment il partageoit tes peines,

» comment il pleuroit avec toi ! . . . .
» C'eſt toi qu'il faut nommer cruelle, de
» différer ainſi la guériſon de ton Amant.
» O dure & ingrate Erminie, l'aimable
» Tancrède languit, & tu peux veiller
» paiſiblement aux jours de ſon ennemi !
» Rends donc la vie au féroce Argant,
» afin qu'il aille donner la mort à ton
» libérateur : c'eſt ainſi que tu t'acquitteras
» avec lui ; ce ſera-là le prix de ſes bien-
» faits. Se peut-il, ô Ciel, qu'Erminie
» ſe prête à cet atroce miniſtère, & que
» l'horreur d'être complice d'Argant ne lui
» donne pas des aîles pour s'échapper de
» ces lieux !

» Mais auſſi quelle joie pure ne goûte-
» rois-tu pas, ſi, par une pitié plus digne
» de ton cœur, ta main ſalutaire pouvoit
» rappeller la vie dans le ſein du vaillant
» Tancrède, & la fleur de la jeuneſſe ſur
» ſon viſage ! Par toi, cet aimable vain-
» queur revivroit encore ; & tu aimerois
» un jour dans ſes traits que la mort
» défigure, la force & les graces que tu
» lui aurois rendues. Un jour auſſi ſa gloire
» ſeroit la tienne, & ton nom brilleroit
» de l'éclat du ſien, quand l'hymen,
» t'uniſſant à lui, vous enivreroit tous

» deux de ſes chaſtes délices ! Epouſe » honorée, ſuivie des regards & des » hommages des Peuples, tu marcherois » alors parmi les Dames Romaines dans » cette belle Italie, véritable ſéjour de la » foi & de la valeur véritable ».

Séduite, hélas ! par ces vaines eſpérances, l'inſenſée croit à la ſuprême félicité. Cependant, au milieu de ſon ivreſſe, elle flotte encore dans le doute & l'incertitude. Comment ſortir de Jéruſalem ? comment échapper aux gardes nombreuſes qui veillent autour du Palais & des remparts ? & comment franchir des portes que le péril & la peur tiennent fermées en tout tems ?

Cette Princeſſe étoit devenue l'amie & la compagne de Clorinde : plus d'une fois le ſoleil à ſon couchant les laiſſoit enſemble, & les retrouvoit encore à ſon lever : ſouvent auſſi, quand la nuit déroboit le jour au monde, un même lit les recevoit à la fois, & tous les ſecrets de l'une étoient connus de l'autre ; tous, excepté celui de l'Amour. C'eſt le ſeul qu'Erminie ne révèle pas à Clorinde ; & quand elle ne peut lui cacher ſes larmes & ſes ſoupirs, elle en cherche la cauſe

dans la rigueur de son sort & dans ses malheurs passés. Leur tendre amitié ne connoît point la contrainte; Erminie peut entrer en tout tems dans le pavillon de Clorinde, avec elle ou sans elle.

Un jour elle y entra dans son absence; & pleine d'une amoureuse inquiétude, elle s'assit, rêvant aux moyens qui pourroient favoriser sa fuite secrète. Tandis que de pensée en pensée son esprit s'égare, sans trève & sans relâche, elle arrête ses regards sur l'armure de Clorinde; & cette vue lui coûte un soupir.

Elle soupire en voyant ces armes: « O » trop heureuse cent fois, se dit-elle, cette » vaillante Guerrière! que son sort me » rend envieuse! & ce n'est point la » gloire de son nom, ou le vain bruit » de sa beauté que j'envie. . . . Ses pas » ne sont point enchaînés dans les longs » plis d'une robe; une jalouse retraite » ne captive point son courage. Si son » désir l'appelle au-dehors, elle prend » ses armes, elle part; & la pudeur ou » la crainte ne l'arrête pas. Ah! pour- » quoi la nature & le Ciel ne m'ont-ils » pas donné cette force & cette valeur, » afin que je puisse à mon tour échanger

» cette robe & ces voiles, contre le » casque & la cuirasse ! Les feux de l'été » & les frimats des hivers, l'orage & la » tempête ne retiendroient plus ce cœur » brûlé d'amour : j'irois dans les champs, » accompagnée ou seule sous les armes, » aux rayons du soleil ou au pâle flam- » beau des nuits. Tu n'aurois pas alors, » impitoyable Argant, combattu le pre- » mier contre mon aimable vainqueur ? » c'est moi qui serois accourue pour le » combattre avant toi, & peut-être il » seroit aujourd'hui mon captif; il auroit » peut-être reçu de sa tendre ennemie » les fers d'une douce & légère servitude; » & je sentirois déjà la rigueur de mon » joug s'adoucir auprès du sien ! ou si son » bras avoit frappé mon sein, & percé » mon cœur, du moins le fer de mon » Amant eût guéri les plaies de l'Amour; » & maintenant ce cœur agité reposeroit » en paix : mon vainqueur, peut-être, » n'auroit pas refusé quelques larmes à » ma mort, quelque foible honneur à » mes cendres.

» Malheureuse ! je forme des vœux » impossibles, & me laisse emporter à de » folles pensées ! Ainsi donc, tremblante,

» éplorée, je resterai captive dans ces
» murs, comme une femme vulgaire ?
» Ah, non sans doute ! Ranime-toi, mon
» cœur, & seconde mon audace. Pour-
» quoi ne pourrois-je pas du moins por-
» ter une fois les armes ? pourquoi, frele
» & délicate, ne pourrois-je un moment
» soutenir leur poids ? . . Je le pourrai ;
» oui, l'Amour m'en rendra capable,
» lui qui peut allumer un grand courage
» dans les plus foibles cœurs. Animé de
» ses feux, le cerf pacifique s'irrite & se
» prépare au combat. Et moi, je ne
» veux point combattre ; je veux seule-
» ment cacher sous ces armes un heureux
» artifice. Je veux paroître un moment
» Clorinde elle-même, & je sortirai sans
» obstacle à la faveur de sa ressemblance.
» Jamais les Gardes n'oseroient lui ré-
» sister. . . . . Non, il n'est pas de voie
» plus sûre ; cette porte seule est ouverte
» à mon espoir. Fortune, Amour, favo-
» risez cet innocent artifice que vous
» m'inspirez ! Voici l'heure propice à mes
» veux, l'heure où Clorinde est encore
» avec le Roi ».

Ainsi parle Erminie ; & toute entière

aux fureurs de l'amour, elle ne peut s'arrêter : ſon deſtin la pourſuit; elle emporte à la hâte les armes de Clorinde dans ſon appartement, & ſe dérobe à tous les yeux. La Nuit, complice des Larrons & des Amans, lui prêta ſon ombre favorable.

L'impatiente Princeſſe, qui voit déjà le Ciel plus ſombre, ſemé de quelques étoiles, ne perd pas un moment; elle appelle en ſecret ſon plus loyal Ecuyer, & la plus chère de ſes Confidentes. Elle leur ouvre une partie de ſon cœur, leur confie le projet de ſa fuite, & trouve une cauſe imaginaire qui la force à partir. Le fidèle Ecuyer apprête auſſi-tôt ce qu'il croit néceſſaire au départ : & cependant, Erminie, ſeule avec ſa confidente, dépouille le riche habit qui tombe juſqu'à ſes pieds; elle reſte ainſi ſous un ſimple corſelet; & ſa taille, qui ſe montre dans ſa frêle légéreté, ſurpaſſe les déſirs de l'imagination.

Elle raſſemble bientôt ſes treſſes blondes ſous le caſque, & le dur acier preſſe ſon cou blanc & délié : ſa main délicate ſaiſit enſuite un vaſte bouclier &

tremble sous le poids; enfin, toute brillante du fer qui la couvre, elle travaille à se donner l'attitude & le maintien d'un Guerrier. L'Amour, présent à sa métamorphose, triomphe & rit, comme autrefois lorsqu'il travestissoit Hercule en femme.

Avec quelle fatigue Erminie, courbée sur sa Compagne, traîne le poids de son armure; & combien sa démarche est lente & pénible! Mais l'Amour & l'Espérance la fortifient, & raniment ses esprits languissans. Elle arrive enfin aux lieux où l'attend son Ecuyer fidèle, & tous trois montent ensemble sur des coursiers préparés.

Ainsi déguisés, ils prennent, à dessein, les voies détournées, & passent dans les rues les plus secrètes. Ceux qui les rencontrent, voyant briller dans l'ombre l'éclat des armes, leur cèdent le passage, & n'osent pas retarder leur course: car on ne peut méconnoître, malgré la nuit, l'éblouissante cuirasse de Clorinde & son enseigne redoutée.

Quoiqu'Erminie soit déjà plus rassurée, elle n'est point encore sans inquiétude: audacieuse & tremblante à la fois,

elle craint d'être reconnue, & sa propre hardiesse l'effraie. Cependant, arrivée à la porte, elle dissimule & trompe la Garde qui veille. « *Je suis Clorinde*, dit-elle, » *ouvre la porte : je vais où m'appelle l'or-* » *dre du Roi* ».

Son armure, & sa voix semblable à celle de Clorinde, complètent l'illusion. La Sentinelle obéit, ne pouvant croire qu'une autre femme paroisse ainsi sous les armes. Erminie franchit aussi-tôt la porte, & sa suite avec elle : pour mieux assurer leur fuite, ils s'enfoncent dans les vallées, & descendent long-tems de détours en détours.

Mais lorsque la Princesse d'Antioche se vit dans un canton solitaire & caché par les collines d'alentour, elle ralentit un peu sa course : il lui sembla que les premiers risques étoient passés. Ne craignant plus d'être retenue, elle se mit alors à penser à ce qu'elle n'avoit point bien prévu ; & son projet se présenta à son esprit avec des difficultés qu'une vive passion lui avoit d'abord déguisées.

Elle voit maintenant quelle folie ce seroit de paroître, sous des armes ennemies, à la vue de toute une armée : elle

qui voudroit se dérober à tous les yeux, &, sans exposer sa gloire, se montrer tout-à-coup au seul Tancrède, surpris & charmé de sa présence inattendue. Elle s'arrête donc; & devenue plus prudente & moins hardie, elle parle ainsi à son Ecuyer:

« Il faut, lui dit-elle, que tu me de-» vances; mais sois prompt & discret: » vas au camp, & fais en sorte qu'on » t'introduise dans le pavillon de Tan-» crède. Tu lui diras qu'une femme vient » à lui: qu'elle lui apporte la vie & la » santé; & qu'en échange de ces biens, » elle demande la paix (la paix qu'Amour » lui refuse). Tu lui diras qu'elle est si » sûre de sa foi & de sa loyauté, qu'elle » ne craint point d'essuyer avec lui le » moindre outrage. C'est-là ce que tu » dois dire, & le dire à lui seul. S'il t'in-» terroge, ne réponds plus à ses deman-» des: mais presse ton retour; & moi » cependant je pourrai, sans crainte, t'at-» tendre en ces lieux écartés ». Elle dit, & le fidèle Messager vole dans la plaine.

Il sut se ménager une entrée favorable dans les tentes ennemies: on le conduisit au lit du Héros, qui écouta le Message

avec un front joyeux, & se livra à mille pensées confuses qui s'élevèrent à la fois dans son esprit.

Déjà l'Ecuyer, de retour, rapportoit à la Princesse la réponse désirée, qu'*elle peut venir, qu'elle peut entrer & se dérober à tous les yeux :* mais elle, à qui tout retard sembloit insupportable, comptoit les pas de son Ecuyer. Maintenant, se disoit-elle, il arrive, il entre, il doit revenir; & dans son impatience, elle se plaint qu'il ne revient point, & l'accuse de lenteur. Enfin elle pousse son coursier, & monte sur des hauteurs, d'où elle commence à découvrir les drapeaux & les tentes.

La Nuit poursuivoit son paisible cours, & déployoit sa robe étoilée sous un ciel sans nuage : des bords de l'horizon, la lune naissante blanchissoit ses voiles, & la terre humide brilloit des perles de la rosée . . . . Erminie soupiroit, & sa bouche amoureuse prenoit pour témoins de sa fidelle ardeur tous les feux du Ciel : elle racontoit les longs tourmens de l'amour, aux champs muets & aux plaines silencieuses. Ensuite elle contemploit les pavillons, & disoit : « O tentes des La-

» tins, que vous plaisez à ma vue ! Il » s'exhale de vous un air qui me ranime » & m'attire par un charme invincible. » Ah ! si le Ciel un jour daigne accorder » quelque repos à ma vie trop orageuse, » c'est-là que j'irai le chercher ; oui, ce » n'est qu'au milieu des armes que je dois » trouver la paix. Recevez-moi donc, » & ne me refusez pas la pitié que l'A- » mour m'a tant de fois promise ; cette » pitié, que, dans d'autres tems, le plus » doux des vainqueurs montroit à sa cap- » tive. Eh ! je ne désire point de remonter » par vous sur le trône de mes peres, » trop heureuse (si cet espoir ne m'est » plus permis) de couler ma vie à l'ombre » de vos drapeaux » !

Ainsi parloit Erminie, sans prévoir les angoisses que la fortune lui préparoit. Elle étoit sur une hauteur, & les rayons de la lune frappant à plomb sa brillante armure, il en rejailliſſoit des éclairs dans la campagne. La blancheur éblouissante de sa cotte-d'armes resplendissoit au loin ; & le grand tigre d'argent, qui surmontoit son casque, sembloit respirer & jetter des flammes. Son sort voulut qu'au fond de cette vallée il se trouvât une troupe

de Chrétiens, qui gardoient les passages, & arrêtoient les vivres destinés pour Jérusalem. Ils étoient commandés par deux frères, dont Clorinde, peu de jours auparavant, avoit tué le père sous leurs yeux même.

Le plus jeune, ayant vu reluire cette armure, crut reconnoître la Guerrière, & ne put maîtriser sa rage : il irrita ses soldats contr'elle ; & lui-même poussant un grand cri, lança sa javeline au hasard.

Ainsi qu'une biche, dans la soif qui la presse, cherche une claire fontaine, une source vive, ou quelque ruisseau près des rives fleuries ; mais au moment où elle croit reposer à l'ombre ses membres épuisés, si la voix des chiens frappe son oreille, elle fuit, & la frayeur qui l'emporte lui fait oublier sa soif & sa lassitude.

Telle Erminie, qui croyoit reposer bientôt son ame agitée, & rafraîchir son cœur brûlé d'amour, tout-à-coup, au bruit du fer, aux cris & à la vue des soldats, oublie tous ses désirs, s'oublie elle-même, & s'abandonne au rapide coursier qu'elle presse de ses genoux trem-

blans. Elle fuit, l'infortunée; & son coursier l'emporte à travers les plaines: sa Confidente fuit avec elle, & le féroce Chrétien les poursuit à la tête de ses soldats. En ce moment arrive le fidèle Ecuyer, qui rapportoit la trop tardive nouvelle: il voit fuir la Princesse; &, dans le trouble où il est, il se précipite après elle: l'effroi les disperse dans la campagne.

Mais l'autre frère qui avoit vu de même la fausse Clorinde, ne voulut point la poursuivre; plus sage, il garda son poste, & fit passer au camp l'avis que Clorinde avoit paru, qu'elle fuyoit & que, sans doute, une telle Guerrière n'étoit point sortie pour un léger motif. Cet avis se répand, & le bruit en parvient aux tentes Latines. Tancrède, encore plein de la douce inquiétude que le premier Message lui avoit laissée, entendant la nouvelle, se dit à lui-même: « Ah! c'est elle sans doute qui daignoit » venir à moi, & c'est pour moi qu'elle » expose sa vie »! Aussi-tôt, sans songer à ses blessures, tout entier à cette idée, il se couvre, en partie, de son armure pesante, monte à cheval & sort du camp

en silence; & suivant les indices & les derniers vestiges, il pousse à toute bride son coursier dans les vallées.

Cependant Erminie est emportée à travers les arbres touffus d'une antique forêt: sans force & presque sans vie, sa main tremblante ne gouverne plus de frein & le palefroi (1), qui l'emporte à son gré,

(1) *Palefroi.* Il est fâcheux de voir des mots pleins d'harmonie vieillir, & la Langue Françoise s'appauvrir tous les jours. Nous avons employé celui-ci par une autre raison encore: c'est qu'il a un dérivé en usage, le mot *Palefrenier*, qui n'auroit aucun sens, si *l'alefroi* tomboit dans l'oubli. Il n'en est pas de même du mot *Destrier*, que quelques Ecrivains emploient pour signifier la même chose. Celui-ci n'a point l'harmonie de l'autre, & sur-tout n'a point de dérivés qui le soutiennent: ce qui lui donne une physionomie étrangère, & l'air d'un intrus, quoiqu'il ait été anciennement François. Les mots sont comme les hommes: ceux qui ont dans la Société une famille & des alliances étendues, y ont aussi une plus grande consistance. Ainsi les mots, qui ont de nombreux dérivés, sont les premiers mots des

fuit

fuit & se précipite par tant de sentiers & tant de détours, qu'il la dérobe aux regards & à la poursuite des Chrétiens. De même qu'après une longue & pénible chasse, des chiens hors d'haleine reviennent tristement, s'ils ont perdu la trace de leur proie : ainsi les Cavaliers Latins, épuisés de lassitude, troublés de honte & de dépit, reviennent à leur poste. Erminie éperdue fuit encore, & dans son épouvante n'ose regarder en arrière.

Elle courut toute la nuit, s'égara tout le jour, sans projet & sans guide, n'entendant, ne voyant autour d'elle que les pleurs qui troubloient ses yeux, & les cris dont elle rempliſſoit les champs. Mais à l'heure où le soleil quitte son char & se plonge dans sa couche enflammée,

---

Langues, & ne vieilliront jamais, tandis que ceux qui sont isolés, qui sont sans harmonie, ou d'une conjugaison difficile, tombent comme des gens sans recommandation & sans appui. Et, pour achever le parallèle entre les mots & les hommes, on pourroit dire que les uns & les autres ne valent qu'autant qu'ils sont à leur place.

elle arrive aux bords du paisible Jourdain, abandonne son coursier & s'étend sur le rivage.

Sans autre aliment que sa douleur, n'ayant que ses larmes pour breuvage; elle gémit & pleure encore. Mais le sommeil, dont le charme consolateur suspend les maux des tristes humains, vint assoupir ses sens & ses douleurs, & la couvrir de son aîle bienfaisante. L'Amour ne cesse toutefois de troubler, par ses mensonges, le repos qu'elle goûte.

Ce ne fut qu'au chant des oiseaux, qui saluoient les premiers rayons du jour, & au souffle du zéphir, qui se jouoit entre les eaux & le feuillage, qu'Erminie se réveilla; elle ouvre ses yeux languissans, & les promène sur les cabanes solitaires des Bergers; ensuite il lui semble entendre, à travers le murmure du fleuve & des arbres, une voix qui la rappelle aux soupirs & aux larmes, & tandis qu'elle pleure, des sons plus bruyans viennent interrompre ses tendres plaintes. C'étoient des voix de Bergers, mêlées à de simples musettes. Elle se relève & se porte d'un pas lent vers ces lieux; elle y voit un homme blanchi par les années, qui, à

l'ombre des bois & auprès de son troupeau, façonnoit une corbeille sous ses doigts, en écoutant les chansons des trois enfans.

Ils se troublerent à l'aspect inattendu de cette armure inconnue: mais Erminie les salue & les rassure avec douceur, en découvrant ses beaux yeux & sa blonde chevelure. « Continuez, leur dit-elle, » vos charmantes occupations, mortels » aimés des Cieux: ces armes ne sont » point faites pour troubler vos travaux » & vos paisibles chants ». Ensuite, elle ajouta: » Comment, ô mon pere, avez-» vous pu vivre ainsi dans vos tranquilles » retraites sans redouter les insultes de la » guerre, tandis qu'autour de vous tout » s'embrase de ses feux? Mon fils, ré-» pondit le vieillard, ma famille & mon » troupeau n'essuyèrent jamais ni insulte » ni outrage; & le bruit des armes n'a » point encore retenti dans ce canton » solitaire, soit que la faveur du Ciel ait » voulu protéger l'innocence & l'obscu-» rité d'un humble Pasteur; soit que le » tranchant du glaive étranger ne tombe » que sur la tête altière des Rois, comme » la foudre, qui, respectant les vallées,

» ne frappe que les hautes montagnes, &
» qu'ainſi notre vile & obſcure pauvreté
» ne puiſſe attirer le ſoldat avide.

» Vile & obſcure pauvreté qui m'eſt
» ſi chère! à moi qui ne deſire ni ſceptre
» ni tréſor, & qui n'ouvris jamais mon
» cœur au vent de l'ambition, aux ſoucis
» rongeurs, ou à l'avarice! Je me déſal-
» tère dans ces eaux limpides, & ne
» crains point d'y trouver des poiſons
» mortels; ce troupeau & mon jardin four-
» niſſent, ſans frais, aux beſoins de ma
» table frugale: ils ſont bornés comme
» nos deſirs & nos jours. Ces enfans ſont
» les miens: ils gardent le troupeau, &
» je n'ai point d'eſclaves. C'eſt ainſi que
» je paſſe ma vie dans cet enclos ſolitaire,
» en voyant le chevreuil bondir ſur la
» plaine, les poiſſons ſe jouer dans l'onde,
» & les oiſeaux voltiger dans les airs.

» Il fut un tems, un âge d'illuſion
» & de folie, où j'eus bien d'autres dé-
» ſirs: je mépriſai le ſoin des troupeaux;
» je quittai ma terre natale, & je vécus
» à Memphis; j'entrai, je ſervis dans le
» Palais des Rois; & quoique ſimple In-
» tendant des Jardins, je vis, je connus
» trop la Cour & ſes injuſtices. Toutefois,

» amorcé par l'espoir & l'ambition, je bus
» long-tems encore dans la coupe d'amer-
» tume. Mais lorsqu'enfin la fleur de l'âge,
» l'espérance & les desirs s'évanouirent à la
» fois, je regrettai les loisirs de cette vie
» obscure; je soupirai après cette paix
» que j'avois perdue, & je dis: *ô Cour,*
» *adieu.* C'est alors que je revins dans nos
» bois, où m'attendoit le bonheur ».

Tandis qu'il parle, Erminie attentive s'oublie elle-même, & ce langage, qui descend dans son cœur, y calme, en partie, l'orage des sens. Elle rêve en silence, & se résout enfin à cacher sa vie & ses malheurs dans cette solitude, jusqu'à l'heure du moins où la fortune voudra favoriser son retour. Elle prend donc la parole, & dit au bon vieillard; « Heu-
» reux mortel, qui avez, un tems, connu
» l'adversité, si le Ciel ne nous a point
» envié la douce paix & tous les biens
» dont vous jouissez, daignez aussi pren-
» dre quelque pitié de mes maux! Ne
» me fermez point cet asile du vrai bon-
» heur, où je veux habiter avec vous;
» recevez-moi sous ces ombrages, où
» mon cœur pourra se soulager peut-être
» du poids mortel de ses peines. Que si

» l'or & les pierreries, ces idoles du monde, » ont encore quelque charme pour vous, » je puis bien combler tous vos désirs ». Aussi-tot, versant un ruisseau de larmes, elle confie une partie de ses infortunes au Vieillard attendri, qui pleure avec elle. Ensuite, avec une tendresse toute paternelle, il la console, l'accueille & la conduit auprès de sa vieille épouse, à qui le Ciel avoit donné un cœur conforme au sien.

La fille des Rois se couvre d'habits rustiques, & tresse ses cheveux sous un voile grossier : mais dans ses regards & dans son maintien, on ne reconnoît point une habitante des bois. Ces vils habits n'ont point éclipsé sa grandeur, sa noblesse & ses graces : la majesté royale perce encore ces dehors obscurs, & l'accompagne dans les actions de sa vie privée. Elle conduit les troupeaux aux pâturages, & les ramène au bercail ; elle quitte la houlette pour recevoir le lait des genisses, & le presser dans l'osier avec ses mains délicates.

Plus d'une fois, lorsque ses troupeaux étendus respiroient à l'ombre, elle grava, sous plus d'une forme, le nom qu'elle

adoroit, dans l'écorse des lauriers & des hêtres. Elle y traça l'histoire de ses amours & la suite de ses infortunes; & ce n'étoit point sans verser un torrent de larmes, qu'elle relisoit ensuite ces traits que sa main avoit formés. « Arbres paisibles, » disoit-elle, aimables confidens de mes » peines, gardez-en la douloureuse his- » toire: afin que si jamais quelque fidèle » Amant vient reposer sous vos ombrages, » il ne puisse refuser son cœur à la douce » pitié que méritent mes malheurs, & » qu'il dise: *Ah! sans doute la fortune* » *& l'amour payèrent trop mal tant de* » *constance & de foi.* Peut-être un jour, » si le Ciel favorable ne rejette pas les » supplications d'une mortelle, un jour » celui qui cause & ignore mes peines, » viendra dans ces bois, & jettant les » yeux sur la pierre où reposera ma frêle » dépouille, il accordera peut-être à de » si longues infortunes un tribut foible & » tardif de quelques soupirs & de quel- » ques larmes. Ainsi du moins, si le bon- » heur me fut refusé dans la vie, quel- » que félicité suivra ma mort, & ma froide » tombe obtiendra ce que mon cœur ne » connoît point encore ».

C'eſt ainſi qu'Erminie parle aux troncs inſenſibles, & ſes beaux yeux ſont noyés de larmes. Cependant Tancrède s'égare, au haſard, & s'éloigne ſans ceſſe des lieux où ſe trouve celle qu'il cherche. En ſuivant les traces qu'il rencontre, il court s'enfoncer dans une forêt voiſine; mais la ténébreuſe horreur des arbres touffus le couvre bientôt d'une ombre ſi noire, qu'il ne diſcerne plus le moindre veſtige. Il s'avance, plein d'incertitude, prêtant toujours une oreille attentive pour découvrir le pas des chevaux ou le bruit des armes, & ſi quelquefois l'air obſcur ſouffle dans le feuillage, ſi quelque oiſeau, quelque bête ſauvage agitent une branche mobile, il pouſſe auſſi-tôt ſon courſier vers le bruit qu'il entend. Il ſort enfin de la forêt, & ſuit les rayons de la lune dans des routes inconnues; un ſon plus diſtinct ſe fait entendre dans l'éloignement; il y dreſſe ſes pas: il arrive près d'un rocher d'où jailliſſent des ſources vives, qui coulent abondamment, ſe raſſemblent en ruiſſeau, & tombent, en murmurant, ſur la verdure. L'infortuné Tancrède s'arrête près des bords; il appelle, & l'Echo ſeul lui répond.

Cependant l'aurore se montre à l'Orient, & frappe son visage d'une clarté plus vermeille. Furieux, il gémit, il accuse le Ciel, qui lui ravit ainsi l'heureuse rencontre dont il l'avoit flatté d'abord : il jure de venger la Guerrière qu'il aime, si quelque audacieux a pu l'offenser. Enfin, quoiqu'il ignore la route du camp, il prend la résolution de s'y rendre; car il se souvient que le jour de son combat avec Argant n'est pas loin.

Il part; & tandis qu'il va par des routes douteuses, il entend le bruit d'un cor, & toujours ce bruit augmente. A l'issue d'un étroit vallon, il apperçoit un homme qui passoit en Courier, les mains armées d'un fouet, & portant un cor pendu à ses côtés. Tancrède lui demande quel chemin conduit au camp des Chrétiens? Celui-ci répond en langue Italique; « C'est » là que je vais par les ordres de Boë- » mond ».

Le Prince, trompé par ce langage, le suit sans crainte : ils arriverent ensemble sur les bords d'un marais immonde, dont les eaux croupissantes baignent un fort Château. C'étoit l'heure où le soleil va se plonger sous le Ciel opposé, refuge

de l'antique Nuit. Le Courier donne du cor à ſon arrivée : auſſi-tôt le pont s'abaiſſe & préſente un paſſage. Tancrède, conſidérant la force & l'aſſiette de cet imprenable Château, s'arrête & ſoupçonne quelque ſecrette embuche. Toutefois, accoutumé à braver la mort ſous tant de formes, il cache ſa défiance & garde un front inaltérable. Mais il héſite, prêt d'entrer, & ſongeant au combat qui l'attend, il ne veut point s'engager dans une entrepriſe nouvelle.

Tout-à-coup un Guerrier menaçant ſe montre ſur le pont : il étoit armé de toutes piéces, & préſentoit le fer nud à Tancrède, en lui diſant d'une voix courroucée : « O toi, que ton ſort & ta vo-» lonté ont conduit au ſéjour fatal d'Ar-» mide, n'eſpere plus de fuir ; rends les » armes, & viens préſenter à ſes chaînes » des mains captives. Telle eſt ſon irré-» vocable loi : ſi tu franchis le ſeuil de ſon » Palais, tu ne verras plus les cieux, & ta » tête blanchira dans l'eſclavage, à moins » que tu ne jures de ſuivre les ſiens, & » de combattre avec eux le nom & les » Guerriers de Jéſus ».

Le pieux Héros frémit de courroux,

& ſon viſage rougit d'une ſainte indignation. « Traître, s'écrie-t-il, je ſuis ce » Tancrède qui ceignit l'épée pour Jéſus-» Chriſt, & j'ai combattu pour lui. Ce » bras, qui le vengea des Impies, pourra » le venger encore ». A ce nom glorieux, le Payen ſe trouble & pâlit; mais il cache ſa frayeur & répond: » Malheu-» reux, tu viens chercher la mort; je » ferai tomber ſa tête altière, & je l'en-» verrai ſanglante au Général des Fran-» çois ».

A peine l'impie achève ces mots, que la profonde nuit qui régnoit alors s'éclaire tout-à-coup de mille feux; le Château brille de lumières, & l'air paroît enflammé. La Magicienne Armide eſt aſſiſe dans la partie la plus élevée de ſon Palais, & peut de-là tout voir & tout entendre, ſans être apperçue. Elle voit les deux Guerriers s'attaquer avec fureur; elle entend le bruit des boucliers qui ſe heurtent, & des caſques qui retentiſſent ſous les coups du glaive.

Mais le combat fut de courte durée. Tancrède mit en fuite le Guerrier d'Armide; & ſoudain l'Enchantereſſe, pour

le dérober à la poursuite & au fer du vainqueur, obscurcit son vaste palais, & cacha les flambeaux & les feux. La lune s'éteignit; & dans l'immense nuit qui succéda, le Ciel attristé n'offrit plus une étoile.

Dans l'horreur d'une telle obscurité, & au milieu de ces ténèbres enchantées, le Prince ne suit plus, ne voit plus son ennemi; il avance à tâtons & marche au hazard; son pied mal assuré touche au seuil d'une porte; il entre, & tout-à-coup elle roule à grand bruit & le renferme dans un profond & noir cachot. Trop sûr de son malheur, Tancrède secoue d'une main puissante la fatale porte, & se consume en efforts inutiles. Cependant il entend une voix qui lui crie: *Prisonnier d'Armide, tu ne sortiras plus; c'est dans ce tombeau des vivans que tu passeras tes jours & tes années.*

L'invincible Guerrier ne répond point: il étouffe dans son cœur son trouble & ses gémissemens; il accuse l'amour, sa mauvaise fortune, son imprudence & les cruels artifices qui l'ont trompé. Il ne regrette point les clartés du jour; mais

il ſonge à celle qu'il a perdue à jamais: il ſonge à Argant & craint ſes mépris & ſes bravades.

Tandis que l'amour & la gloire, inviſibles vautours, déchirent à la fois ce Prince infortuné, & que, loin du jour & du camp des Chrétiens, il ſe conſume en regrets, le fier Argant, dont les bleſſures ſaignent encore, brûle de combattre, & deſcend dans la plaine. La ſixième aurore alloit bientôt paroître.

Plein d'impatience, le Sarraſin appelle Tancrède à grands cris; il ſecoue la lance; il agite ſon épée nue, & frappe les airs & les ombres. Les Chrétiens ont entendu ſon défi, & ſont déjà raſſemblés dans la tente du Général. Mais le ſage Bouillon ne trouve, dans toute l'armée, perſonne qui puiſſe fixer ſon choix. La fleur des Guerriers avoit diſparu. Renaud s'étoit exilé du camp: Boëmond régnoit à Antioche; on ignoroit le ſort de Tancrède, & les plus fameux étoient tombés, comme lui, dans les perfides embuches d'Armide.

Mais le vieux Raymond, Comte de Toulouſe, ne peut ſouffrir que l'infidèle Argant brave plus long-tems l'armée

Chrétienne; il demande ses armes, & sort du camp, suivi des vœux de tous ses amis, & sur-tout de ceux de Godeffroy. Il s'avance dans la plaine contre l'audacieux Sarrasin, qui s'écrioit: « Qu'il paroisse le fier Tancrède, qui comptoit tant sur sa vaillance! il attend peut-être dans son lit » que la nuit vienne encore le sauver de » mon bras. Venez tous, illustres Héros; » paroissez, Européens indomptés: un » homme seul vous défie ».

Les dures paroles d'Argant & son amer sourire blessent & déchirent le cœur de tant de Guerriers: mais ses outrages irritent encore plus le généreux vieillard; il répond au superbe: « Tu mens. Jamais Tancrède, qui te passe en vaillance, n'a pu fuir devant toi. Rends » graces au sort qui le tient éloigné dans » ce jour, & ne crois pas cependant que » tu triompheras sans peine; c'est moi » qui viens pour te combattre après lui ». Le Circassien indompté frémit avec horreur. « Viens donc, s'écrie-t-il en furie, » je t'accepte à sa place; voyons com» ment tu soutiendras ta folle témérité ». L'un & l'autre Guerriers élèvent également leur lance, & frappent avec une égale force.

A peine ils commençoient leur redoutable combat, qu'une flèche, partie du côté des Sarrasins, vint frapper en sifflant la cuirasse de Raymond, & lui fit une légère blessure. Le Vieillard arrache le trait ensanglanté : il reproche au Sarrasin la foi violée, & veut continuer le combat. Mais les Chrétiens ont vu la perfidie, & Godefroy les excite à la vengeance. Aussi-tôt les visières s'abaissent, les lances brillent, les coursiers se précipitent : en un moment, Chrétiens & Sarrasins s'ébranlent à la fois : la plaine qui les sépare, disparoît sous les tourbillons de poussière, qui s'élèvent & roulent en globes vers les Cieux.

Clorinde & Argant, qui s'étoient jettés dans la mêlée, y firent des prodiges de valeur. Mais le mol Asiatique ne put soutenir l'impétuosité Françoise, qui, d'un effroyable choc, poussoit & renversoit les coursiers, les gens d'armes, les drapeaux & les escadrons entiers. Argant lui-même est emporté, malgré ses efforts, dans le torrent des fuyards.

Le sage Godefroi suit l'heureux cours de la victoire ; il envoye sans cesse de nouvelles troupes aux vainqueurs ; & s'il

n'en eût été autrement ordonné dans les décrets éternels, ce jour eût été le dernier jour de Solime.

Mais tout à-coup le vent siffle, un voile ténébreux dérobe le soleil & le jour au monde, le Ciel, plus noir que la bouche des Enfers, s'éclaire coup-sur-coup d'une lueur effrayante; & la voix lugubre du tonnerre gronde dans les flancs des nuages. Bientôt la pluie s'échappe à flots pressés, inonde les champs, arrache les pieux, & couche les tentes. Le tourbillon, qui succède, les disperse dans la plaine, & va souffler impétueusement sur les yeux des François. Le vent, les éclairs & la pluie orageuse frappent à la fois, & consternent tous les Guerriers. Dans la terreur qui les enchaîne, ils cherchent à se rallier autour de leurs drapeaux, ou à gagner leurs retranchemens.

Les Sarrasins, que la tempête favorise, vainqueurs à leur tour, poursuivent vivement les François, & entrent pêle-mêle avec eux dans le camp. Des ruisseaux de sang coulent à travers les eaux fangeuses, & rougissent la campagne. Enfin, Godefroy rassemble à grand'peine ses troupes fugitives, naguère victorieuses:

il se renferme dans ses remparts, & abandonne aux Sarrasins le champ de bataille & la victoire. Ceux-ci rentrent dans Jérusalem, & les Chrétiens, éperdus & renversés, ne peuvent encore trouver un abri contre l'orage. Le vent déchire les tentes & disperse les pavillons; par-tout la pluie se fait des passages; & dans cette affreuse obscurité, le bruit des eaux, les coups de tonnerre & les cris des vivans se mêlent & s'accordent pour épouvanter le monde.

Telles étoient les grandes vicissitudes qu'offroit le Siége de Jérusalem, sur qui l'Asie & l'Europe avoient les yeux ouverts. Il y eut encore entre les Sarrazins & les Chrétiens bien d'autres rencontres périlleuses & d'autres combats. Chaque jour éclairoit des actions de courage, d'héroïsme ou de férocité. Le sage Godefroy déployoit toutes les ressources que lui donnoit sa profonde expérience, & ne négligeoit rien de ce qui étoit permis à la prudence humaine. Il falloit entretenir la concorde & la discipline entre tant de Nations rivales, François & Anglois, Italiens & Allemands, qui marchoient réunis sous ses ordres: il falloit

pourvoir à la subsistance d'un camp si nombreux; assurer la liberté des mers; tromper la jalousie de quelques puissances d'Europe, & se prémunir contre la perfidie des Grecs: il falloit hâter le siège de Solime, prévenir, s'il étoit possible, l'arrivée de la grande armée d'Egypte: enfin songer sans cesse à repousser les attaques nocturnes des Arabes & des Syriens, qui voltigeoient autour du camp, toujours prêts à surprendre un Capitaine moins vigilant que Godefroy. Mais l'absence des plus illustres Guerriers de l'armée lui causoit sur-tout un profond déplaisir, & retardoit les opérations que sa sagesse avoit mûries.

Cependant le vieux Tyran de Jérusalem, en proie aux soucils dévorans, ne s'endormoit point à la vue des périls qui le menaçoient. Il hâtoit, par ses vœux & ses prieres, le secours que le Calife d'Egypte lui faisoit espérer: il arrêtoit l'impétuosité de Clorinde & d'Argant, qui vouloient sans cesse exposer au hasard des combats, le salut de tout l'Empire. Ce fut au milieu de ses craintes qu'il reçut un avis certain qui releva ses espérances.

Il apprit que Soliman, le plus implacable ennemi des Chrétiens, devoit les attaquer, au milieu de la nuit suivante, à la tête d'une armée d'Arabes qu'il avoit su engager par l'espoir du butin. Ce Prince avoit régné à Nicée : il avoit un Trône à recouvrer, & des malheurs à venger. Une commune injure l'unissoit plus étroitement encore avec Aladin, son ancien allié.

Déjà la nuit jettoit des voiles plus sombres sur la terre, lorsque le fier Sultan de Nicée fit approcher du camp ennemi ses hordes avides de butin & de carnage. Il commença l'attaque non loin des tentes Françoises ; mais leur vigilance trompa ses desirs : il espéroit trouver l'armée entière ensevelie dans le sommeil ; & dès qu'il porta les premiers coups, les Gardes poussèrent de grands cris, & tout le camp répondit, *Aux armes, aux armes.*

Les barbares, se voyant découverts, firent tout-à-coup retentir leurs instrumens belliqueux, & remplirent la vallée de leurs voix confuses. Montés sur leur rapides courfiers, ils fondirent comme un déluge dans les retranchemens, qui furent bientôt remplis de deuil, de ruines

& d'horreur. Les Chrétiens fuyoient & combattoient tour-à-tour : & la nuit, accroiſſant le tumulte, cachoit les périls & les pertes, en les multipliant ſans ceſſe.

L'infatigable & cruel Sultan aſſouviſſoit l'âpre faim du carnage & la ſoif du ſang dont ſon ame étoit dévorée. Mais tandis que tout plioit ſous ſa furie, Godefroy, inſtruit du péril, debout & déjà ſous les armes, s'avançoit à la tête d'une eſcorte nombreuſe, qui groſſiſſoit de moment en moment. Sa préſence ranima les François, & ralentit la fureur des Arabes. Deux fois il pouſſa lui-même ſon courſier & ſa lance contre Soliman ; & la fortune vit ainſi réunis ces deux extrémités du monde, ces deux puiſſans Héros, qui pouvoient décider du ſort de l'Aſie.

Cependant Jéruſalem avoit ouvert ſes portes : Aladin, qui vouloit jouir du ſuccès dont il avoit flatté ſes vœux, étoit ſorti aux premiers rayons du jour, &, monté ſur une hauteur, il contemploit cette ſcène variée de meurtres & de déſolation. Argant étoit deſcendu dans la plaine, ſuivi d'une troupe de Sarraſins, Clorinde, qui s'indignoit de lui céder la première place, marche à ſes côtés : ils

tombent, ils se précipitent ensemble sur les Chrétiens, les enfoncent & les dispersent. D'heure en heure la mêlée devient plus âpre & le carnage plus affreux. La fortune travaille également Chrétiens & Musulmans, & tient la victoire suspendue en ses mains cruelles.

On vit paroître alors des nuages de poussière à l'extrémité de la plaine. Le tourbillon s'avance & porte dans ses flancs tous les foudres de la guerre: il en jaillit des éclairs, qui vont frapper d'épouvante les Sarrasins consternés. Ce sont cinquante Guerriers, qui déploient dans les airs le signe triomphant de la croix: elle brille en rayons de pourpre sur un drapeau d'argent.

Non, quand j'aurois cent bouches & cent voix, une poitrine de fer & une langue d'airain, je ne pourrois compter la foule qui tombe sous les coups & sous les pas de cet invincible escadron. Tout plie, tout meurt, & le frêle Arabe & le Turc indompté; l'un dans sa fuite, & l'autre en résistant.

Le deuil & l'épouvante, la victoire & la mort s'égarent & se multiplient sous toutes les formes & dans tous les rangs.

Aladin éperdu, qui voit la déroute de l'armée entière, fait sonner la retraite: il envoie, coup-sur-coup, des ordres & des prières à Argant & à Clorinde; & ce couple indompté, ivre de sang, & aveugle de fureur, ne cède qu'à la nécessité. Ils veulent, mais en vain, rallier, dans leur fuite, les malheureux Sarrasins qui ne reconnoissent plus la voix des Chefs: ce n'est plus qu'un vaste troupeau, qui se précipite vers les remparts de Jérusalem, & laisse par-tout la plaine couverte de morts.

Enfin, le vieux Monarque, renfermé dans ses murs, songe à réparer ses pertes, & assemble le Conseil des Guerriers & des Sages de son empire. Tandis qu'ils délibèrent sur leur fortune présente, Godefroy recueille les fruits de la victoire, fait ensevelir les morts, & s'empare de tous les passages. Ensuite, il fait avancer les tours menaçantes & les machines hérissées de combattans, & montre ainsi de plus près aux Barbares effrayés l'appareil de leur ruine.

Mais ce brillant escadron, qui avoit paru au fort du combat, & avoit porté un si utile secours aux Chrétiens, c'étoient

tous les Héros que la perfide Armide avoit attirés dans ſes filets: c'étoit Tancrède avec eux. L'armée les a reconnus: Bouillon les arrache aux acclamations des ſoldats, les appelle dans ſa tente, & les fait aſſeoir à ſa table. « Racontez-moi, » leur dit-il, l'hiſtoire de vos courtes » erreurs, dites-moi comment le Ciel » vous a ramenés pour donner un ſi » prompt ſecours à nos preſſans beſoins »? L'un d'eux prend la parole: il raconte comment la Magicienne leur avoit tendu des pièges où ils avoient tous ſuccombé, enſuite il ajoute: « Nous avons tous été » plongés dans des cachots profonds, » où ne pénétra jamais la lumière. Nos » mains étoient chargées de fers; à quoi » eût ſervi la défenſe? Peu de jours après, » Tancrède fut jetté dans ces funeſtes » lieux, & garrotté des mêmes chaînes » avec nous: mais l'Enchantereſſe ouvrit » bientôt notre priſon, & nous fit ſortir » pour être menés au Roi d'Egypte. Nous » étions enchaînés, & une eſcorte nom- » breuſe nous guidoit. C'eſt ainſi que nous » marchions à l'eſclavage, qui nous atten- » doit dans une terre lointaine & enne- » mie, lorſqu'une Providence inespérée

» nous fit rencontrer le vaillant Renaud.
» Il attaqua nos Gardes ; & de ce bras,
» accoutumé aux prodiges, il les dispersa,
» & nous rendit nos armes & la liberté.
» Ensuite, nous le vîmes prendre sa route
» vers Antioche ».

Godefroy, charmé du retour de ses Guerriers, se livre à des espérances plus certaines. Il veut, dans peu de jours, donner un grand assaut à Jérusalem ; toutes ses pensées ne roulent plus que sur cette haute entreprise ; il ordonne que toute l'armée s'y prépare, en implorant celui qui tient la fortune dans ses mains, & qui donne la victoire à qui il lui plaît.

Quelle bouche pourroit raconter les exploits & la sanglante journée du siège ! Les Chrétiens & les Sarrasins se signalèrent à l'envi ; Godefroy reçut une blessure de la main de Clorinde ; Tancrède porta le fer & le feu jusqu'aux portes de Solime : tous les esprits étoient dans l'attente ; tous les cœurs palpitoient de crainte à l'approche d'un nouveau combat, lorsqu'un événement imprévu jetta la consternation dans l'un & l'autre camp, & suspendit, pour un moment, les destinées.

Parmi la foule des instrumens & des machines

machines de guerre qui battoient les murs de Jérusalem, il y avoit une tour immense, qui dominoit les plus hauts édifices de la Cité, & qui seule eût suffi pour renverser les plus solides remparts. Elle étoit la terreur des Musulmans, une garde nombreuse de François veilloit autour d'elle pour la défendre des insultes nocturnes.

Clorinde a résolu de la réduire en cendres, & de délivrer ainsi les murs de Solime des coups de cette épouvantable masse. La nuit régnoit, & déjà tout se préparoit au repos dans les deux camps: mais la Guerrière ne peut s'abandonner au sommeil; son ame affamée, qui haletoit après la gloire, ne peut goûter d'autre charme. Elle erre dans le Palais, s'arrête enfin auprès d'Argant, & lui tient ce discours: « Il y a long-tems, Seigneur, qu'un mouvement inconnu agite » mon cœur & l'enflamme (soit qu'un Dieu » l'inspire, soit que les foibles Mortels se » fassent un Dieu de leurs désirs). Tu » vois briller dans la plaine ces feux & » ces armes; c'est-là que j'irai & je brû- » lerai la tour: l'effet suivra ma menace,

» & le Ciel fera le reſte ». Argant reſte immobile ; le trait poignant de l'honneur a paſſé du cœur de Clorinde dans le ſien. « Tu iras donc, s'écria-t-il, & moi je reſ- » terai pour contempler du haut des murs » les feux que tu auras allumés ! Non, » non, je ſuivrai tes pas, ſi tu me guides ; » je les devancerai, ſi tu me refuſes : ce » cœur auſſi peut mépriſer la mort ; il ſait, » comme le tien, échanger la vie contre » l'honneur ».

Le deſſein en eſt pris : Aladin fait des vœux pour le ſuccès, & va lui-même diſpoſer une troupe nombreuſe à la porte dorée, pour favoriſer le retour des deux Guerriers.

Ils ſont déjà dans la plaine, le fer & la flamme à la main : d'un pas rapide & alongé, ils ſe gliſſent dans la vallée, & s'approchent des lieux où la redoutable machine élevoit ſon front près des étoiles. Clorinde avoit dépoſé, cette nuit, ſa brillante armure, ſa cuiraſſe d'argent, ſon caſque & ſes panaches : pour mieux ſe dérober à tous les yeux, elle avoit pris, ô fatal préſage ! une cotte-d'armes noire, un caſque rembruni & ſans aigrettes.

Ils s'approchent enſemble : l'aſpect de la tour irrite leur audace. Attaquer, enfoncer une garde nombreuſe, & lancer leurs feux, ne fut pour eux qu'un moment : à travers mille bras, à travers mille coups, ils ont lancé leurs flambeaux. Déjà la flamme s'attache à la tour, & la dévore en pétillant ; l'incendie s'accroît, & des tourbillons d'une fumée étincelante vont troubler le paiſible front de la nuit.

Les Chrétiens épouvantés crient aux armes ; deux eſcadrons ſont accourus : mais Argant les brave & les menace : « Traîtres : j'éteindrai ces flammes dans » votre ſang » ; cependant il cède peu-à-peu à l'orage ; il remonte la colline, & Clorinde eſt à ſes côtés. De moment en moment la foule des ennemis groſſit en torrent, ſe précipite ſur leurs pas, & les preſſe à grands cris. Mais la porte dorée eſt ouverte : Aladin, entouré de ſes Guerriers, reçoit les deux Héros : ils s'élancent ; & un gros de François tombe après eux ; le Roi les repouſſe, ferme la porte, & la ferme ſur Clorinde.

Clorinde eſt hors des murs. Trop ardente à ſe venger, elle avoit, en ce moment, pourſuivi un Chrétien qui l'avoit

blessée : la nuit, la foule & le combat ne permirent pas au Circassien de voir qu'il entroit seul. Dès que l'Amazone eut éteint sa fureur dans le sang de son ennemi, elle se reconnut; & se voyant hors des remparts, & au milieu des Chrétiens, elle se tint pour morte. Cependant elle vit bientôt que personne n'avoit l'œil sur elle; il lui sembla que pour sauver ses jours, elle pouvoit feindre & passer inconnue dans la foule.

Favorisée par la confusion & l'obscurité, elle se glisse & se détourne du milieu des ennemis, qui la méconnoissent. Mais Tancrède, qui étoit survenu depuis peu, la vit frapper un des Chrétiens; il la vit, la remarqua, & se mit sur ses traces. Il la croit un homme digne de se mesurer avec lui; & c'est pour éprouver sa valeur qu'il l'a poursuivie. Elle fuit cependant, & monte à pas redoublés vers les remparts: Tancrède vole après elle; & dans sa course, il fait retentir son armure. Clorinde se retourne, & lui cris : *Où cours-tu? qu'apporte-tu?* Il répond : *Et la guerre & la mort.* » Guerre & mort tu » auras, s'écria-t-elle; je ne refuse pas de » les donner, puisque tu les cherches ».

Elle dit, & l'attend de pied ferme. Aussitôt ils s'élancent l'un sur l'autre, pleins de fureur, & le fer à la main.

O nuit, quel mémorable combat tu couvris de ton ombre! Certes, il étoit digne des regards du monde entier & du souvenir de la Postérité. La dernière étoile languissoit déjà près de l'Orient aux approches du jour; & l'affreux combat duroit encore. Tancrède voit le sang de son ennemi couler plus abondamment que le sien: l'infortuné s'en applaudit! Il ignore que chaque goutte de ce sang doit lui coûter des ruisseaux de larmes. Enfin, l'heure fatale de Clorinde est arrivée. Tancrède pousse la pointe cruelle de son épée dans le sein virginal de la Guerrière; & le fer avide s'enfonce & s'abreuve dans les flots d'un sang tiède qui s'épanche à gros bouillons, & rougit le léger tissu d'or qui pressoit ses mamelles. Clorinde se sent mourir, & déjà se soutint à peine sur un pied chancelant.

Mais lui poursuit sa victoire; d'un ton menaçant, il pousse, il presse la Guerrière mourante: elle tombe & prononce languissamment ces dernières paroles: *Ami, tu as vaincu: pardonne qui t'a pardonné.*

Je ne sais quoi de doux & de lamentable accompagne ces mots, & va frapper au cœur de Trancrède : il sent expirer son courroux, & ses yeux se voilent de tristesse & de larmes. D'une main il soutient son ennemi ; de l'autre il délie, en tremblant, les cordons du casque, & découvre ce front encore inconnu . . . Il la voit, il la connoît. . . O vue, ô connoissance !... Elle lui tendoit, en expirant, sa main glacée en signe de paix ; & le Héros, étendu près d'elle, étoit déjà sans voix & sans mouvement. Bientôt on n'eût pu distinguer le vainqueur du vaincu, & le mort du mourant ; & sans doute aussi que sa vie eût rompu le frêle lien qui la retenoit encore, si le hasard n'eût amené dans ces lieux un gros de François, qui emportèrent les deux corps.

Le Chef avoit reconnu Tancrède, & le fit porter à son pavillon ; mais il ne voulut point laisser la belle Guerrière exposée aux loups & aux vautours, & la fit déposer sous les tentes du Prince. Déjà ses fidèles Ecuyers sont autour de son lit, & rappellent son ame fugitive à l'odieux office de la vie ; il ouvre, il promène sa débile paupière autour de lui, & le jour

ſe gliſſe à travers les voiles de la mort : il reconnoît enfin les lieux où il eſt, & les mains qui le ſervent ; & dit d'une voix foible & douloureuſe : « Je vis, je reſ-» pire encore ! je revois l'inſupportable clar-» té des Cieux ! Hélas ! où ſont les reſtes » de ce beau corps ? Les bêtes ſauvages » dévorent peut-être ce que ma fureur a » épargné : ah ! douce & trop précieuſe » pâture ! J'irai, j'irai aux lieux où vous » êtes, reſtes adorés ; & un même tom-» beau nous réunira ». On lui dit alors que cet objet de ſa douleur n'eſt pas loin de lui. Auſſi-tôt un rayon ſe mêle aux ombres mortelles qui obſcurciſſoient ſon front ; il ſoulève le poids de ſes membres languiſſans, & ſe traîne avec effort vers la tente où repoſoit la Guerrière.

Dès qu'il entra & qu'il vit ſur ce beau ſein la cruelle bleſſure que ſa main avoit faite ; & ce viſage décoloré, qui, ſemblable au Ciel azuré d'une nuit paiſible, pouvoit encore adoucir les horreurs du trépas : il ſentit un friſſonnement dans ſes veines glacées, & ſes genoux tremblans ſe dérobèrent ſous lui. Mais l'impérieux déſeſpoir ſe mêlant tout-à-coup à ſon amère douleur, il arracha l'appareil

de ſes bleſſures; & d'une main forcenée, il ouvrit & déchira ſes plaies. Son ſang, qui ruiſſeloit, emporta les foibles reſtes de ſa vigueur, & un long évanouiſſement le ſauva de ſa propre furie.

Déjà la renommée a répandu en tous lieux les triſtes malheurs de Trancrède, & le funeſte excès de ſon déſeſpoir : Godefroy & ſes fidèles amis viennent le conſoler; mais les graves conſeils & les plus tendres diſcours irritent également ſa douleur. Ce ne fut qu'à la voix répétée du vénérable Pierre que le Héros prêta l'oreille : ce fut la Religion, qui parloit par la bouche du Solitaire, qui verſa ſur un mal déſeſpéré, ſon baume conſolateur. Tancrède renonce enfin à la criminelle envie d'attenter à ſes jours : il conſent à ſupporter encore l'inſupportable fardeau de la vie & du malheur, & ſe remet aux ſoins de ſes Ecuyers & de ſes amis.

Mais ce qui allégea puiſſamment ſes peines, ce furent les honneurs funèbres qu'il rendit à la Guerrière. Il fit choix du marbre le plus précieux pour renfermer ſes reſtes adorés, & fit dreſſer un trophée de ſes armes auprès du tombeau. C'eſt-là qu'il entretient & charme ſes

douleurs, en arrosant de ses larmes un marbre insensible: c'est-là qu'au retour & à la fuite du jour, il appelle Clorinde, & la rappelle encore d'une voix gémissante.

Cependant un bruit confus de ce triste évènement se glisse dans Jérusalem; il devient ensuite plus certain, & se répand dans toute la Ville consternée. On n'entend plus de toutes parts que les gémissemens & les cris d'une foule d'enfans, de mères & d'époux, comme si l'ennemi farouche couroit sur les remparts abattus, & qu'il portât le fer & la flamme dans les maisons & dans les Temples.

Argant s'avance au milieu de ce Peuple éperdu, & s'écrie: « Je n'ai rien oublié » sans doute pour assurer le retour de la » puissante Guerrière. Que n'ai-je point » fait? que n'ai-je pas dit? Dès que j'ai » vu qu'elle n'entroit point avec moi, » j'ai voulu la suivre, & périr avec elle: » mais le Roi a résisté à toutes mes prières, à toutes mes instances. Ah! si » j'avois pu franchir ces portes, ou j'aurois sauvé la Guerrière, ou j'aurois trouvé » une fin mémorable sur cette même terre » que son sang a rougie. Mais quoi! les » hommes & les Dieux en avoient au-

» trement ordonné : elle n'eſt plus ; & » moi je n'oublie point ce qui me reſte à » faire.

» Entends, Jéruſalem ; Ciel ! écoute ce » que promet Argant, & foudroie ſa tête, » s'il y manque : je jure de venger Clo- » rinde ſur l'homicide Chrétien qui a tran- » ché ſa vie : je jure de ne point dépoſer » ce fer, que je n'aie percé le cœur de l'in- » fame Tancrède, & laiſſé ſon cadavre aux » corbeaux dévorans ».

Il dit, & les applaudiſſemens de la multitude ſuivirent ces paroles, qui charmoient la douleur publique par l'eſpoir de la vengeance. Inutile promeſſe ! vains ſermens que la fortune va bientôt démentir !

Peu de jours s'étoient écoulés, & déjà Godefroy avoit fait conſtruire une tour ſemblable à celle que Clorinde avoit brûlée : déjà toutes les machines ſerroient de plus près les murs de Jéruſalem, & cette Ville, ébranlée par tant d'aſſauts, affamée par un ſi long ſiège, n'avoit plus d'autre eſpérance que le ſecours de l'Egypte. Ce ſecours n'étoit pas éloigné ; il devoit arriver dans quatre à cinq jours. Le ſage Godefroy, qui ne l'ignoroit pas,

assembla dans sa tente les principaux de l'armée, & leur parla ainsi : « Il n'est » plus tems de différer : formons une nou- » velle attaque avant l'arrivée de l'Egyp- » tien ; la Cité sainte ne peut résister à » nos efforts : demain le soleil levant éclai- » rera nos succès & la ruine des Sarrasins. » Je voudrois seulement qu'un Espion fi- » dèle & plein d'intelligence pénétrât dans » le camp d'Egypte, & revînt nous instruire » du nombre, de la force & des projets de » ces Peuples ».

« J'ai un Ecuyer, dit Tancrède, qui me » semble propre à cet important message : » il est adroit, prompt & diligent ; plein » de hardiesse & sur-tout de prudence : il » parle plusieurs langues, & varie à son » gré ses mouvemens, sa voix & son vi- » sage ».

On l'appelle : il vient & accepte la périlleuse entreprise : on le voit aussi-tôt quitter son court vêtement pour une lon- gue robe ; il montre son col nu, & couvre son front d'un turban. L'arc & le carquois Syriens pendent à ses épaules ; on ne le reconnoît plus à son accent & à ses gestes Barbaresques : ce n'est plus l'Ecuyer Va- frin ; c'est un Egyptien à Memphis, ou

un Phénicien à Tyr. Enfin, il part & s'enfonce dans les sables d'Ascalon.

Mais déjà paroissoient à l'Orient les premiers rayons, avant-coureurs du jour. Les Infidèles virent se former une triple attaque autour de leurs murailles : leurs yeux troublés d'effroi ne rencontroient de toute part que des tours, des catapultes & des beliers. Ils n'oublièrent rien cependant pour la défense : leurs remparts étoient hérissés de machines, d'armes & de combattans. Aladin, lui-même, couvrit d'un casque son front chargé d'années, & remit autour de son corps chancelant une cuirasse qu'il avoit dépossée depuis longtems : il s'apprêta à repousser le Comte Raymond ; Soliman étoit en face de Godefroy, & Argant s'opposoit au Prince Camille & à Tancrède réunis. Il sembloit que la fortune ramenât à ce dernier l'ancien ennemi qu'elle devoit à ses coups. Renaud, de retour au camp, commandoit le drapeau des Aventuriers, qui étoient la fleur & l'élite des Héros.

Malgré le courage & la vigilance du vieux Aladin, malgré les prodiges de valeur qu'Argant & Soliman firent en ce jour, le destin des Chrétiens l'emporta :

à peine le soleil avoit fourni les deux tiers de sa carrière, & déjà l'heure s'approchoit où Jérusalem devoit briser ses fers, & retrouver son ancienne splendeur.

Bouillon voyant de tous côtés la victoire qui sourit aux siens, & les remparts qui n'offrent plus qu'une poignée d'ennemis, prend des mains de celui qui le portoit, le redoutable étendart : il s'avance, & repoussant le Roi de Nicée qui combattoit encore, il arbore la Croix sur les crénaux d'une tour. La triomphante enseigne se déploie avec majesté, & flotte mollement dans les airs : le vent l'agite d'un souffle plus doux, & un jour plus brillant frappe & resplendit sur elle : à son aspect les traits & les flèches se détournent, rebroussent dans les airs, ou tombent devant elle. On diroit que Sion & la colline opposée tressaillent d'allégresse, en inclinant leurs fronts respectueux.

Alors toutes les bandes poussèrent à la fois le cri joyeux & perçant de la victoire : les montagnes en retentirent, & prolongèrent au loin ces voix bruyantes; & dans ce même instant l'heureux Tancrède renversant les derniers obstacles que la fureur d'Argant lui opposoit encore,

arbora la Croix de ſon côté. Mais Aladin, eſcorté de la fleur de ſes guerriers, réſiſta plus long-temps aux efforts du Comte de Toulouſe : enfin ne cédant qu'à l'extrême néceſſité, il ſe retire avec tous les ſiens & le Roi de Nicée, dans un fort élevé qui dominoit Solime. Il abandonne ſa malheureuſe Cité aux vainqueurs : mais il eſpère encore de ſoutenir un nouveau ſiège dans cette forte retraite, & de retarder ſa ruine entière, juſqu'à l'arrivée du ſecours d'Egypte.

L'armée victorieuſe entre comme un torrent débordé, par les portes & les brèches, ſur des amas de décombres, & des monceaux de cadavres : le fer moiſſonne & renverſe tout; & la mort que le deuil & l'horreur accompagnent, court & s'égare dans la triſte Jéruſalem. Le Peuple qui n'a pu ſuivre ſon Roi dans la fortereſſe, tombe ſous les coups du vainqueur, ou ſe précipite dans les Temples; & le ſang coule en ruiſſeaux ſur les corps entaſſés des mourans & des morts.

Cependant l'opiniâtre Argant n'a point écouté les ordres d'Aladin; il ne connoît ni prudence, ni péril : ſeul au milieu

d'une foule d'ennemis, il se dresse encore sur les remparts, & leur montre un front intrépide: ce n'est point la mort, c'est la honte qu'il craint; il brave cent glaives tournés contre lui, il veut mourir, sans paroître vaincu. Mais plus terrible que tous ses ennemis, Tancrède arrive & se précipite sur lui; Argant ne tarde point à le reconnoître à ses coups, à ses armes, à tous ses mouvemens: il reconnoît celui qui, après le premier combat, avoit promis de revenir le sixième jour, & qui avoit trompé son attente. « Est-ce donc ainsi, » lui cria-t-il, que tu tiens ta promesse? » est-ce ainsi, Tancrède, que tu reviens » au combat? Ton retour est tardif: mais » je ne refuse point de te combattre » encore, malgré ce rempart de machines » & d'inventions dont tu t'es entouré. » Brave assassin des femmes, trouve de » nouveaux stratagêmes, d'autres soldats » & d'autres armes; tu ne pourras fuir » la mort que ma main te prépare ».

Tancrède sourit amèrement & lui répondit: « Mon retour est tardif: mais » bientôt il va te sembler trop prompt, » & tu désireras que les Alpes & le grand » Océan fussent encore entre nous. Tu

» verras bientôt que la crainte ou la foi-
» blesse n'a point causé mon absence.
» Viens donc, terrible destructeur des
» Géans & des Héros, l'assassin des
» femmes te défie ». Il dit; & se tournant vers les siens, il les écarte & leur crie: « Cessez de le frapper; ce n'est plus
» votre ennemi; un vieux serment nous
» lie l'un à l'autre. Va, répond le Cir-
» cassien, descends à ton gré, seul ou
» avec eux, dans la Ville ou au désert;
» je ne te quitte point ».

La parole est donnée: ils descendent ensemble & d'un même pas, pour terminer leur grande querelle. Tancrède affamé & jaloux de sa proie, couvre le Circassien de son bouclier, & le protège contre les ennemis qu'ils rencontrent.

Enfin, il arrache son ennemi à la fureur de ses propres amis, que la victoire irrite: il marche avec lui dans des sentiers étroits, qui les conduisent tous deux, par d'obliques détours, dans un vallon protégé par les arbres & les collines; & ce lieu solitaire leur semble un théâtre destiné aux combats.

C'est-là qu'ils s'arrêtent ensemble; & toutefois, Argant se tourne encore, plein

d'inquiétude, vers la triſte Jéruſalem. Tancrède s'en apperçoit; & voyant auſſi que le Sarraſin n'a point de bouclier, il jette le ſien loin de lui, & prend la parole : « Argant, à quoi penſes-tu donc ? » Songes-tu que ta dernière heure eſt » venue? Si cette certitude peut cauſer » ton trouble, il eſt bien hors de ſaiſon. Je » penſe, répondit Argant, à cette Ville, » antique Reine des Cités, qui tombe » aujourd'hui dans les fers, ſans que mon » bras en ait pu retarder la chûte déplo- » rable; & je vois que ta tête, que le Ciel » me deſtine, ne ſera qu'une foible expia- » tion de ſes malheurs ».

A ces mots, ils s'avancent l'un vers l'autre, pleins de la défiance qu'inſpire à chacun la valeur éprouvée de ſon ennemi. Tancrède eſt agile, ſouple & prompt de la main & du pied : l'autre le ſurmonte de toute la hauteur de ſa tête énorme, & l'efface par la vaſte épaiſſeur de ſon dos. On voit Tancrède voltiger, ſe plier, ſe ramaſſer, en épiant ſans ceſſe les jours que lui livre ſon ennemi, & repouſſant à la fois le fer par le fer. Mais Argant, immobile & déployé, montre une égale adreſſe ſous d'autres attitudes,

D'un bras alongé, il ne cherche que les flancs de Tancrède; & d'un œil menaçant, il lui préſente par-tout le fer & la mort.

Ces deux grands maîtres d'eſcrime combattirent juſqu'à la fin du jour avec une fureur ſemblable & des ſuccès divers: ils ſe firent des bleſſures profondes; & laiſſant leurs épées, ils commencèrent trois fois une lutte auſſi terrible que celles d'Hercule & d'Antée. Tancrède perdoit ſon ſang par plus d'une bleſſure: mais Argant verſoit des torrens du ſien: déjà ſes forces s'épuiſent, & ſa fureur languit comme une flamme ſans aliment.

Le magnanime Tancrède, qui le voit de moment en moment porter des coups plus foibles, & lever un bras plus appeſanti, ſent expirer ſa colère, & s'éloigne, en lui diſant d'une voix calme: « Rends-» toi, vaillant homme, & cède à mes » armes, ou du moins à la fortune: ce » n'eſt point un vain triomphe, ou ta dé-» pouille que je cherche; & te voilà quitte » envers moi ».

Le Circaſſien, plus terrible qu'il ne le fut jamais, réveille toute ſa furie, & rallume tous ſes feux. « Tu crois donc

» l'emporter, s'écrie-t-il, & tu oses tenter » Argant! Va, fuis la fortune, & ne crois » pas m'étonner: je ne laisserai pas long- » tems ton audace impunie ». Il dit, & une fureur nouvelle circule dans ses veines épuisées de sang, & ressuscite un instant sa vigueur passée : comme un flambeau qui perd ses derniers feux, & jette avec plus d'éclat une mourante flamme ; tel le Sarrasin veut illustrer, par une fin mémorable, la dernière heure d'une vie qui lui échappe.

Il soulève l'un & l'autre bras; & de ses deux mains réunies il abaisse son fer, & frappe à plomb sur Tancrède; le fer rencontre l'épée ennemie, la détourne & passe outre : il tombe sur l'épaule, descend de côte en côte, & laisse d'un seul coup des blessures multipliées. Si Tancrède ne frémit pas, la Nature le fit sans doute incapable de crainte.

L'autre redouble son effroyable coup : mais sa rage & ses efforts se perdent dans les airs ; car Tancrède attentif se dérobe sous lui, & le Circassien tombe & va frapper du menton sur la terre, pour ne plus se relever. Tu tombas, valeureux Argant : mais tu tombas entraîné par ton

poids ; heureux du moins qu'un autre n'ait pu se glorifier de ta chûte !

L'affreuse secousse dilata ses larges plaies, qui versèrent le sang à gros bouillons. Mais il s'appuie sur la main gauche, & se relève à demi sur un genou, pour se défendre encore. « Rends-toi », lui crie le loyal vainqueur, qui s'arrête & lui fait de nouvelles offres, tandis que celui-ci le frappe au talon d'un coup imprévu, & joint la menace à la perfidie. Le Prince outré se livre à toute sa furie : « Traître, s'écria-t-il, est-ce ainsi que » tu abuses de ma pitié » ? & aussi-tôt, lui plongeant son épée dans la visière, il l'en retire & l'y replonge encore.

Argant mouroit : mais il mouroit tel qu'il avoit vécu, sans langueur, sans foiblesse, la menace & l'injure à la bouche ; superbe, terrible, impitoyable encore à ses derniers momens & dans ses dernières paroles.

Tancréde remet son fer dans le fourreau, & rend graces de son triomphe à l'Eternel : mais cette sanglante victoire a trop coûté au vainqueur. Il craint bien que ses forces défaillantes ne l'abandonnent dans sa marche ; & toutefois il se

met en route dans son premier sentier, & s'avance pas à pas, épuisé de fatigue & mourant de langueur. Bientôt il ne peut supporter le fardeau de son corps: ses génoux débiles s'échapent sous lui; il s'assied sur la terre, & panche sa tête sur sa main, qui tremble comme un foible roseau. La campagne paroît tourner autour de lui, & le jour s'obscurcit à sa vue. Il s'évanouit enfin; & dans cet état, on n'eût pu distinguer le vainqueur du vaincu.

Cependant l'horreur de la mort rempliſſoit Jérusalem de meurtres & de désolation. Le malheureux Aladin voyoit du haut de sa forteresse l'impitoyable vainqueur, portant le fer & la flamme dans son Palais & dans ses Temples: il voyoit son Peuple fuyant comme un foible troupeau sous les coups des soldats, qui, d'une main sanglante, raviſſoient les filles aux yeux de leurs mères échevelées. A ce spectacle atroce & déplorable, le vieux Monarque se tourne vers Soliman: « Hélas! hélas! s'écrie-t-il, la Cité des Rois » est détruite: ma vie & mon règne ont » passé: j'ai vécu, j'ai régné: le jour su» prême, l'inévitable jour est arrivé ».

Mais Soliman lui reproche son effroi, & veut ranimer son antique vertu. Ensuite il le supplie d'attendre en sûreté le secours que l'Egypte a promis.

Déjà la nuit de ce jour si glorieux aux Chrétiens étoit venue; Godefroy, qui veut différer l'attaque de la forteresse & donner quelque repos à l'armée victorieuse, fait sonner la retraite. Il veut qu'on cesse le carnage, & qu'on dresse sa tente dans la Ville sainte, objet de tant de travaux & de vœux.

Or, pendant que ces choses se passoient, Vafrin, l'Ecuyer de Tancrède, erroit au milieu des bataillons qui composoient l'armée d'Egypte. C'est au déclin du jour qu'il étoit parti pour remplir son message. Il parcourut des routes solitaires & détournées, sous son habit étranger & dans les ombres de la nuit. Mais au point du jour, ayant laissé Ascalon en arrière, il s'avança dans les sables, & le formidable camp se découvrit bientôt à sa vue.

Il découvrit une multitude infinie de tentes, de pavillons & de drapeaux de toute forme & de toutes couleurs, qui flottoient dans les airs. Ensuite il entendit une confusion de tant de langues, & les

bruyans accords de tant d'inſtrumens barbares, mêlés aux cris des chameaux, des éléphans & aux fiers hennissemens des chevaux, qu'il se dit en lui-même : « Voilà » sans doute l'Asie & l'Afrique réunies » !

D'abord, il considère les fortifications du camp ; il pénètre sous les tentes, & passe hardiment au milieu de tous ces Peuples, sans précaution & sans méfiance : il fait des demandes & des réponses, & joint toujours la finesse à la froide prudence & à l'audace. Il s'approche de la tente du Général ; il y trouve la Magicienne Armide, assise sur un Trône, & autour d'elle une foule de Princes Barbares, qui tous lui permettent d'apporter à ses pieds la tête de Godefroy ou de Renaud.

Pour arracher quelque secret utile, ou surprendre quelque lumière, il se mêle dans cette foule d'aspirans ; & s'adressant avec une adroite simplicité à une Dame de la suite d'Armide, il lui dit en souriant : « Et moi aussi, je voudrois être le » Chevalier de quelque Belle ; je pour- » rois, à mon tour, lui offrir la tête du » Général des Chrétiens : demandez-moi, » de grace, la vie de quelque Héros

» François ». En parlant ainſi, il eſpère que l'entretien amenera des choſes plus ſérieuſes.

Mais ſon ſourire trop naturel l'avoit trahi; une autre Dame, qui étoit aſſiſe aux côtés d'Armide, l'ayant entendu, le remarqua plus fixément: elle ſe leva; & s'approchant de lui: « Je veux t'enlever » à toute autre, lui dit-elle, & tu n'auras » pas à regretter tes ſervices: je te prends » pour mon Chevalier, & je veux dès-à- » préſent te donner mes ordres ». Auſſitôt elle le tire à l'écart, & lui dit: « Va- » frin, je t'ai reconnu, & tu dois bien » me reconnoître auſſi ». A ces mots, le prudent Ecuyer ſe trouble: mais il répond bientôt avec un front ſerein: « Madame, » il ne me ſouvient point de vous avoir » jamais vue; & pourtant vous n'êtes » point faite pour être oubliée: mais il » n'eſt pas moins vrai que mon nom eſt » bien différent de celui que vous me don- » nez. Je m'appelle Almanzor, & Leſbin » de Biſette fut mon père ».

« Non, non, dit-elle; je ſais qui tu » es & quel fut ton pays: ne diſſimule » plus avec moi, qui ſuis ton amie, & » qui verſerois mon ſang pour ſauver tes » jours:

» jours : ouvre les yeux & vois Erminie, » la fille des Rois, la captive de Tancrède, ton Maître & le mien. C'eſt toi » qui, pendant les deux mois les plus » heureux de ma vie, me gardois dans ma » douce ſervitude, & qui, par tes tendres » ſoins, ajoutois encore à ſes charmes. » C'eſt moi, regarde bien : me voilà, c'eſt » moi-même ».

L'Ecuyer, qui la regardoit plus attentivement, ne tarda pas à reconnoître ce charmant viſage. « Sois ſans crainte, lui » diſoit-elle toujours : crois à une inviolable foi, que je te jure au nom de ce » jour qui m'éclaire. Hélas ! c'eſt moi qui » vais dépendre de toi : daigne à ton retour, me ramener dans ma priſon chérie ; arrache-moi à cette triſte liberté, » où je n'ai paſſé que des nuits & des » jours pleins de trouble & d'amertume. » Malheureuſe ! c'eſt pour mes fers que je » ſoupire !... Si tu viens dans ce camp » pour épier les ſecrets de l'Egyptien, la » fortune t'offre en moi ce que tu aurois » cherché vainement ailleurs. Je te découvrirai la diſcipline de leur armée, » leurs forces & leurs projets ».

C'eſt ainſi qu'elle parle, & Vafrin la regarde & ſe tait; il penſe aux perfidies d'Armide; il ſonge combien la femme eſt choſe légère & trompeuſe. Cependant il lui dit enfin: « Si tel eſt votre déſir, » nous partirons enſemble, & je guiderai » vos pas; mais éloignons-nous, & ne » perdons plus en paroles des momens ſi » propices ». Auſſi-tôt ils concluent tous deux qu'il faut monter à cheval, & s'éloigner avant le départ du camp.

Vafrin ſe retire du pavillon; Erminie reſte quelques momens encore parmi ſes Compagnes, parle gaîment du nouveau Chevalier qu'elle vient de faire, & s'éclipſe adroitement. Elle arrive au rendez-vous, y trouve l'Ecuyer; & tous deux à cheval, ſortent, & déjà ſont loin du camp.

Déjà ils étoient arrivés dans des lieux ſolitaires, & les drapeaux Sarraſins diſparoiſſoient à leurs yeux, quand la Princeſſe commença à révéler à l'Ecuyer tout ce qu'il lui importoit ſi fort d'apprendre: elle lui découvrit un affreux complot, une noire conjuration contre les jours de Godefroy. Elle lui dit que le grand jour de la ba-

taille, huit Guerriers, déguisés sous l'armure Françoise, doivent se jetter dans la mêlée, & assassiner le grand Capitaine avec des armes empoisonnées. Ensuite elle ajoute : « Moi-même, hélas ? je » fus contrainte de prêter ma main à leur » abominable complot : ils m'ont forcée » de leur donner le dessin des habits & » de l'armure Françoise ; car on sait dans » l'armée que j'ai habité parmi les Chré- » tiens. Mais je fuis à jamais ce perfide » camp, où l'on ose me proposer de par- » tager un crime ; j'abjure & j'abhorre à » jamais leur barbarie.

» Voilà, fidèle Vafrin, la raison de ma » fuite ; & ce n'est pas la seule . . . ». Ces derniers mots expirerent sur sa bouche : elle se tut ; & baissant des yeux pleins de trouble, elle cachoit la rougeur qui coloroit son visage. Mais l'Ecuyer veut lui arracher un secret qu'elle a retenu avec tant de confusion sur ses lèvres. » Eh » quoi, lui dit-il, vous craignez encore » de montrer le fond de votre ame au fidèle » Vafrin » ?

Alors elle exhale un soupir plus profond, & parle ainsi d'une voix basse & mal assurée : « O pudeur, tant de fois

» blessée, & qui fais aujourd'hui mon » tourment ! laisse-moi, laisse un cœur » tout en proie à l'amour, ne l'épouvante » plus de ta voix sévère, & que tes salu- » taires alarmes, que je dus écouter en » d'autres tems, n'arrêtent plus une fille » errante & abandonnée ».

Ensuite elle ajoute avec moins de trouble : Dans cette nuit, qui fut si fatale » à moi & à mon infortuné Royaume, je » perdis plus que je ne semblois perdre : » la chûte de mon Trône ne fut pas le » plus grand de mes maux; mais elle en » fut la source amere. C'est peu que de » perdre un empire, pour moi : en per- » dant mon sceptre, je me perdis moi- » même; j'égarai mon cœur, mes sens & » ma folle raison, pour ne les retrouver » jamais.

» Vafrin, tu te souviens, sans doute, » qu'en voyant tant de ruines & de pil- » lage, j'accourus toute tremblante vers » ton Maître & le mien, qui s'offrit le » premier, tout brillant de ses armes, au » seuil de mon Palais; & que me jettant à » ses pieds, je lui dis en versant des larmes : » Grace, pitié, vainqueur rédoutable ! » sauve-moi, non la vie, mais l'honneur...

» Auſſi-tôt, prenant de ſa main victorieuſe » mes deux mains tendues vers lui, il » n'attendit point la fin de ma priere : » Fille des Rois, me dit-il, votre eſpoir » ne ſera pas trompé ; je ſerai votre dé- » fenſeur.

» Alors, je ne ſais quoi de doux & » d'attendriſſant paſſa dans mon cœur, & » je ne ſais comment ce qui avoit d'abord » conquis & charmé mon ame, y devint » bientôt flamme & tourment.

» Cependant Tancrède me viſitoit, me » conſoloit d'une voix touchante, & » pleuroit avec moi : Reprenez, me diſoit- » il, votre liberté ; emportez toutes vos » richeſſes. Hélas ! ſon généreux abandon » eſt une vraie conquête : il me rendoit » au monde & m'arrachoit à moi-même ; » & me laiſſant de vaines richeſſes, il » retenoit à jamais mon cœur ſous ſon » empire.

» L'amour ſe cache mal. Souvent je » te parlois avec une tendre inquiétude » de mon vainqueur ; & toi, qui voyois à » tant de ſignes les langueurs d'une ame » bleſſée : Erminie, me diſois-tu, vous » brûlez d'amour ! Je me défendois & » je cachois l'aveu d'une flamme que mes

» soupirs & mes regards faisoient trop con-
» noître. Infortuné silence ! que n'ai-je alors
» demandé quelque remède à mes maux !
» Je partis enfin, & j'emportai dans
» mon cœur le trait caché qui le déchi-
» roit. J'étois mourante, je périssois, quand
» l'amour plus impérieux rompit le frein
» de la pudeur, pour sauver mes tristes
» jours. J'osai m'échapper seule pour aller
» trouver le maître de ma vie & de ma
» mort ; je courus dans les campagnes :
» mais une troupe de barbares se jetta
» dans ma route, & je n'évitai qu'à peine
» de tomber entre leurs mains. Après une
» longue fuite, j'allai me cacher dans des
» lieux éloignés & tranquilles ; & j'y
» vécus dans ma cabane solitaire, habi-
» tante des bois & compagne des Ber-
» gers.
» Bientôt ce feu qui n'avoit cédé qu'à
» l'épouvante, se ralluma avec plus de
» force, & je ne craignis pas de tenter
» encore de me rejoindre à Tancrède :
» mais cette fois des Brigands Egyptiens
» m'enlevèrent & me conduisirent à Gaza.
» Ils me conduisirent au Général de l'ar-
» mée du Calife. Je lui révélai ma con-
» dition & mes malheurs, & j'ai depuis

» vécu auprès d'Armide, au milieu des » reſpects & des honneurs. C'eſt ainſi que » le ſort s'eſt joué de mon exiſtence: » voilà l'hiſtoire de ma déplorable vie; » & cependant l'infortunée, tant de fois » captive & tant de fois affranchie, aime » & conſerve encore ſes premiers fers. » Ah! du moins, que celui qui en a formé la durable étreinte, ne vienne pas » me dire: Eſclave fugitive, cherche un » autre aſyle; & me repouſſer loin de lui. » Puiſſe-t-il, doux & clément vainqueur, » agréer mon retour & me rendre à mes » premiers liens »!

Ainſi parloit Erminie, & cependant ils avançoient tous deux vers Jéruſalem, en pourſuivant leurs entretiens. Vafrin conduiſoit la Princeſſe par des routes cachées, & ſe détournoit du chemin battu, pour gagner une voie plus ſûre & plus courte. Ils arriverent dans un vallon qui n'étoit pas éloigné de la Cité, au moment où le ſoleil colore l'Occident de ſes feux, & laiſſe l'Orient ſans clarté. Ils voient d'abord le ſentier humecté d'un ſang noir; & bientôt ils trouvent ſur la pouſſière un Guerrier mort, qui remplit la valée de ſon cadavre, & tourne ſa

face vers le Ciel. Tout mort qu'il eſt, il ſemble menacer encore. Son armure & ſon vêtement montrent qu'il eſt Sarraſin: l'Ecuyer ſe détourne & paſſe.

A quelques pas de là giſſoit un autre Guerrier, qui frappa la vue de Vafrin: « C'eſt un Chrétien, dit-il en lui-même »; & cependant l'armure brune le met en doute. Il deſcend de cheval, & va lui découvrir le viſage. « O Ciel, s'écrie-t-il, » voilà Tancrède mort »!

L'infortunée étoit encore à contempler l'autre cadavre, lorſque ce cri lamentable vint lui percer le cœur. Au nom de Tancrède, elle accourt ivre & forcenée; & voyant la pâleur de la mort ſur ce front plein de charmes, elle ne deſcend point, elle ſe précipite de ſon courſier; elle arroſe ce viſage adoré d'un ruiſſeau de larmes, & s'écrie en ſanglottant: » Hélas! » en quel moment la fortune me ramène! » O vue, ô ſpectacle amer & funeſte! » Tancrède, enfin tu m'es rendu; mais » je te revois & ne ſuis point vue; » je ſuis préſente, & tu ne me vois plus; » je te retrouve & te perds à jamais. » Malheureuſe! euſſé-je cru que ce viſage » dût un jour affliger mes regards! Ah!

» que ne puis-je me dérober au jour qui
» éclaire ta mort & mon infortune!...
» Hélas! qu'est devenu l'éclat de ces
» yeux si brillans & si doux? Où sont
» passées les vives couleurs qui animoient
» ce teint? Tout est donc effacé, tout
» est détruit! Mais quoi cette pâleur me
» plaît encore: j'aime encore ces ombres
» de la mort..... Manes de mon amant,
» si vous veillez dans ces lieux, si vous
» entendez mes cris, pardonnez à mes
» transports, pardonnez à ma folle au-
» dace: je veux coller ma bouche sur
» cette bouche glacée, & trompant la
» mort, réchauffer encore ces lèvres sans
» chaleur & sans vie.

» Bouche amoureuse, qui d'un mot
» consolois mes ennuis, laisse-moi cueillir
» un doux, un dernier baiser, à mon heure
» derniere. Peut-être que si je l'eusse per-
» mis, tu m'aurois autrefois donné ce
» baiser, que je dérobe aujourd'hui:
» laisse-moi maintenant m'attacher à toi
» toute entière, te presser de mes lèvres,
» y rendre mon dernier soupir.....
» Reçois, reçois mon ame fugitive, &
» dirige-la vers les lieux où la tienne
» s'est envolée ».

C'eſt ainſi qu'elle parle d'une voix gémiſſante ; & ſes yeux qui ſe fondent en larmes, ſont comme deux ſources inépuiſables. Tancrède, baigné de cette humeur chaude & vivifiante, revient un moment : il entr'ouvre ſes lèvres éteintes, & l'œil encore fermé, il exhale un ſoupir qui ſe mêle à ceux d'Erminie. Elle le ſent qui gémit, & reprenant quelque eſpérance : « Ouvre les yeux, ô Tancrède ; » vois, s'écrie-t-elle, ces pleurs que je » donne à ton trépas : regarde-moi ; je » viens mourir à tes côtés ; je te ſuis, » attends-moi ; ne me refuſe pas cette » triſte & dernière faveur ».

Tancrède ouvre un moment ſes yeux troubles & appéſantis, & les referme ſoudain ; Vafrin dit à la Princeſſe qui continuoit ſes plaintes : « Il n'eſt point » mort encore, donnons-lui plûtôt des » ſoins que des larmes ». Et auſſi-tôt il déſarme le Prince ; Erminie le ſeconde, & d'une main tremblante elle ſonde & viſite les plaies : ſon art & ſon expérience lui permettent d'en eſpérer la guériſon ; elle voit que le mal n'eſt qu'une exceſſive langueur, cauſée par les pertes abondantes du ſang.

Mais dans des lieux si écartés, elle n'avoit que son voile pour envelopper les blessures : l'Amour & la tendre pitié lui inspirent des ressources inconnues ; elle coupa ses cheveux en longues bandes autour des plaies, après en avoir étanché le sang. Elle ne trouva sous sa main ni dictame ni safran salutaire ; mais elle sut employer des paroles puissantes qui rompirent ce sommeil de mort qui assoupissoit le Prince. Déjà il peut soulever sa paupière, & promener ses regards autour de lui ; il voit son Ecuyer, & une femme éplorée qui se penche sur lui, & qu'il ne peut reconnoître : « O Vafrin, dit-il, comment & depuis quand es-tu près de » moi ? Et qui êtes-vous, beauté pitoyable & bienfaisante « ? Elle qui palpite de crainte & de joie, lui répond avec une aimable rougeur : » Tu le sauras un jour ; » mais je t'ordonne à présent le silence & le repos : tu auras la guérison » & la vie ; garde-moi la récompense «. Elle dit & reçoit la tête du Guerrier sur ses genoux.

Cependant Vafrin songe comment il pourra remporter son maître avant la nuit obscure ; & voilà qu'une troupe de

Guerriers entre dans le vallon. Il les reconnoît bientôt pour les soldats de Tancrède. Ce Prince étoit avec eux, lorsqu'il partit avec Argant : arrêtés par ses ordres, ils n'osèrent le suivre ; mais alarmés par sa longue absence, ils étoient venus le chercher dans ces lieux. Ils formèrent aussi-tôt un siége pour lui, avec leurs bras entrelacés. Le Héros leur dit : » Eh ! quoi ! le valeureux Argant restera » donc ici, pour servir de pâture aux » corbeaux ? Ah ! de grace ne le laissez » point après moi : ce corps sans vie ne » me doit plus rien ; n'envions point à ce » vaillant homme les honneurs que la » mort même ne peut ravir à la vertu «.

Une seconde troupe se charge alors du grand Sarrasin : ils marchent, & Vafrin suit la Princesse. Tancrède prend la parole : « Ne me portez point dans » mes tentes ; c'est à Jérusalem que je » veux aller, afin que si mon ame s'échappe » de ses frêles liens, ce soit aux mêmes » lieux où mourut l'homme immortel ; » & que de-là, elle vole avec moins » d'efforts dans sa céleste patrie : heureux » de n'avoir terminé le pélerinage de » la vie, qu'en rempliſſant mon dernier

» vœu » ! Il dit, & fut transporté dans la cité ; on le déposa sur un lit, où il trouva le repos & le sommeil. Vafrin fut préparer à Erminie un Appartement secret, près de celui de Tancrède.

Le Tasse ne parle plus de Tancrède & d'Erminie ; il passe à la terrible bataille entre les Chrétiens & l'armée d'Egypte. Il dit comment celle-ci fut mise en déroute, & entraîna dans sa défaite la perte de la Palestine : il dit comment le vieux Aladin tomba sous les coups de Raymond, & mordit en expirant cette terre où il avoit régné ; comment le Roi de Nicée fut tué par Renaud, & le Général des Egyptiens par Godefroy ; comment enfin les vainqueurs, les mains encore teintes du sang des infidèles, revinrent à Jérusalem se prosterner sur la tombe de Jésus-Christ, & acquitter leurs vœux : ce qui étoit le but du Poëme & des Croisades.

Nous savons par quelques chroniques du temps, qu'au bruit de la prise de Jérusalem, le vieux Prince Boëmond, oncle de Tancrède, quitta son nouveau Royaume d'Antioche, pour venir aussi acquitter ses vœux. A son retour, il ramena son neveu dont les forces étoient réta-

blies, & donna auſſi un aſyle honorable dans ſa Cour à la Princeſſe Erminie, ſoit par pitié pour ſes longues infortunes, ſoit par tendreſſe pour Tancrède, qui devoit la vie à ſes ſoins, ou parce qu'il voulut ſe concilier l'affection de ſes nouveaux peuples, en accueillant la fille de leurs anciens Rois. On ignore ſi Tancrède, qui regna à Antioche après Boëmond, partagea ſon lit & ſon Trône avec Erminie, afin de réunir les droits de la naiſſance à ceux de la conquête. Le Taſſe qui pouvoit le feindre, n'a pas donné cette ſatisfaction à ſes Lecteurs.

Mais ce grand Peintre du cœur humain ne devoit point faire ce qu'il n'a pas fait. Tancrède ne pouvoit offrir à Erminie un cœur qui ſaignoit encore de la mort de Clorinde. Une ame qui a reçu les ſecouſſes d'une forte & grande paſſion, ne peut en admettre une ſeconde. Saint-Preux devoit-il épouſer Claire ſon amie, & l'amie de ſon Amante?

Dans le Poëme de la Jéruſalem, le plus parfait & ſur-tout le plus intéreſſant qui exiſte, tout arrive à une fin digne des moyens que le Poëte a imaginés. Mais Tancrède & Erminie doivent pleurer, & non ſe conſoler enſemble.

TROISIÉME CLASSE;

ROMANS HISTORIQUES.

AVENTURES DE NICIAS ET D'ANTIOPE, OU LES CERAMIQUES,

ROMAN HÉROIQUE (1).

CE Roman, imprimé à Londres, chez Jean Nourse, dans le Strand, en 1760, est d'un

(1) Les Romans héroïques, tenant nécessairement à l'Histoire, entreront désormais dans cette troisième Classe.

Auteur que cet Ouvrage seul suffiroit pour faire connoître avantageusement, mais qui n'a voulu l'être que par l'indication initiale de *Mr. de St. S*****. Des deux intitulés dont le Romancier a décoré le frontispice de sa Production, l'un est clair & intelligible pour tout le monde; l'autre a quelque chose de mystérieux, & exige, pour bien des Lecteurs, l'aide d'une explication. L'énigme cependant est facile à expliquer; les *Céramiques* ne signifiant ici autre chose que la rencontre fortunée & inespérée de deux Grecs d'illustre race, unis ensemble par les liens du sang & de l'amitié, qui, après un grand nombre d'aventures & de traverses dont ils triomphent, se retrouvent l'un & l'autre au comble de leurs vœux, dans l'Isle d'Arconèse, près de la Ville de Céraſme, qui donne son nom au Golfe Céramique.

L'ouvrage de M. de St. S**** forme deux volumes *in*-12, composés chacun de six Livres ou Chants, & dont l'ensemble contient environ six cens cinquante pages. Les bornes naturelles d'un Extrait nous forceront, souvent à regret, de resserrer cet Ecrit intéressant dans des limites plus étroites. Tout l'Ouvrage fourmille, & de préceptes puisés dans la plus exquise morale, & d'une multitude incroyable de traits de la plus

riche érudition dans toutes les parties de la Mythologie, de l'Hiſtoire & de la Géographie ancienne. Il décèle à chaque page une étude approfondie & une connoiſſance rare des mœurs, des uſages & du coſtume des âges reculés. Tous ces acceſſoires brillans, ſecondés d'un ſtyle qui ſe plie à tous les tons, & qui s'élève le plus ſouvent juſqu'à la dignité de l'Epopée, ne peuvent ſans doute qu'ajouter à l'intérêt dont abondent l'une & l'autre action principale du Roman. Nous diſons l'une & l'autre, puiſqu'on y en diſtingue deux : mais il faut rendre cette juſtice à M. de St. S****, qu'il a eu l'art de n'en faire qu'une ſeule, par les ſermens, l'amitié étroite, & les autres liens qui uniſſent ſi inſéparablement les deux Aventuriers, que le Lecteur, cédant à l'inclination preſqu'égale qu'il leur porte, ſe rend lui-même complice, & abſout d'avance l'Auteur de la non-unité d'action qui règne réellement dans le Roman des *céramiques*. On ſent auſſi que ce n'eſt point ſans deſſein que M. de St. S**** a ajouté à ſon Ecrit ce dernier titre, plus propre que l'autre à réunir ſous un même point de vue, & à identifier, pour ainſi dire, les aventures & les perſonnes de ſes deux Héros.

AGASTHÈNE sortoit d'une longue captivité; il faisoit voile pour l'Attique, où étoient nés ses ancêtres : mais le désir de voir ce beau pays le touchoit foiblement. Le souvenir d'un malheur, plus grand que les maux de la servitude, fermoit son cœur à tout autre plaisir. Une navigation heureuse l'avoit fait passer en peu de jours du Pont-Euxin dans la mer Egée. Déjà, laissant derrière lui l'Hellespont, Ténédos & les rives de l'infortunée Troade, il voyoit la plage, où fut Ilion, disparoître, & l'Eubée sortir comme du sein de l'onde, & s'élever rapidement. Bientôt se montrent à ses yeux les montagnes Ossa, & Pélion, & l'Oëta qui vit mourir Alcide; il commençoit à découvrir, entre les cimes du Parnasse, les tours du Temple de Delphes, Temple célèbre dans lequel Apollon aime à révéler l'avenir.

Rien, en apparence, ne pouvoit empêcher Agasthène de toucher incessamment la terre de ses aïeux; mais Neptune se jouoit de son attente. Il suscita tout-

à coup une horrible tempête, qui sembla toute la nuit ne laisser aux Navigateurs aucun espoir de salut. Cependant, sur le matin, un coup de vent de sud, poussant le vaisseau entre le mont Pélion & l'Isle de Schiathe, le fit entrer dans le golfe Thermée, où il fut encore quelque tems le jouet des flots; enfin, ayant été jetté avec violence contre le promontoire de Canastrée, il fut rejetté par le reflux des vagues au rivage opposé, où est l'embouchure du Penée, qui, grossi des eaux de dix fleuves, roule majestueusement ses ondes argentines dans la délicieuse vallée de Tempé. Le vaisseau alla se briser sur les sables que le fleuve y charie en abondance.

Agathène & ses Compagnons s'apperçurent, en jettant la vue sur la côte, qu'ils n'étoient pas les seuls malheureux que le trépas eût épargnés. Ils découvrirent sur le rivage un grand nombre de Passagers que la tempête venoit de jetter au même lieu. Des Grecs, de tout âge & de tout sexe, étendus, sans force, sur le sable, pouvoient à peine élever vers le Ciel des mains foibles en signe de reconnoissance. Quelques-uns, en em-

braſſant la terre qui leur donnoit aſyle, n'oſoient s'aſſurer encore s'ils étoient véritablement échappés à la fureur des flots; & tous portoient peinte ſur leurs viſages l'image de la mort, qui les avoit menacés de ſi près.

Au milieu d'eux, un jeune Grec, ſauvé, comme les autres, du naufrage, ne paroiſſoit pas même ſe ſouvenir qu'il eût couru aucun danger; & toute cette ſcène effrayante lui paroiſſoit étrangère. Agaſthène s'approcha de lui avec admiration : « A la majeſté de vos traits & à l'intrépidité que vous montrez, lui dit-il, » dans une circonſtance ſi terrible, on » vous prendroit plutôt pour un Dieu » que pour un Mortel, qui vient de ſe » voir aux portes de l'Empire de Pluton. » — Vous préſumez trop de mon cou» rage, répondit Nicias; ſi ma vie eût été » moins malheureuſe, j'aurois peut-être » plus appréhendé de la perdre ».

Ces paroles firent ſoupirer Agaſthène. — Hélas! s'écria-t-il, je trouverai donc par tout des Grecs malheureux comme moi! car je vois bien que notre Patrie eſt la même; & à la douceur de votre langage, je m'aſſure preſque que vous

êtes Athénien. — Il est vrai, reprit Nicias, qu'Athènes m'a donné naissance : mais je ne vous ai jamais vu parmi ce qu'elle a de florissante jeunesse ; & je m'étonne que, né dans un rang tel que paroît le vôtre, vous ayiez pu vous y cacher toujours à mes yeux ? — Illustre Athénien, répartit Agasthène, je n'ai point vu la Ville de Minerve ; mais on y chérit encore la mémoire de Théramène mon oncle, & de mon père Iphytus. Athènes, l'ingrate Athènes les regrette aujourd'hui, après s'en être privée par l'ostracisme ; sort qu'elle a constamment fait subir à ses plus vertueux Citoyens. On y regrette également la mémoire de mon aïeul maternel, Autolicus, injustement proscrit par les trente tyrans, oppresseurs de notre République. Iphytus, privé de ses foyers, gagna la Chersonnèse de Thrace, où se réfugioit chaque jour un grand nombre d'illustres malheureux ; c'est-là que Doris me mit au monde, dans une demeure riante que mon père avoit achetée, aux rivages qu'arrose l'Ægos avant de se jetter dans l'Hellespont. Aujourd'hui, cet asyle, le

seul qui me restoit, est possédé par des usurpateurs barbares ; je n'ai pas eu la consolation d'y fermer les yeux à mon père Iphytus ; il en avoit lui-même été arraché pour aller finir ailleurs des jours tissus d'infortunes, pendant que, comme lui, je passois les miens dans les fers : voilà de quel sang, plus malheureux encore qu'il n'est illustre, est né Agasthène. Vous donc qu'Athènes a vu naître, vous en qui je remarque des traits si nobles & une constance si héroïque, daignez, magnanime Inconnu, me dire ce qu'il reste encore de la famille d'Iphytus ? J'ai appris, de ceux qui m'ont rendu la liberté, que Charidème son neveu n'avoit laissé qu'un fils nommé Nicias, qui égaloit, dit-on, en beauté le Berger dont les funestes amours mirent autrefois Ilion en cendres ; mais on ajoute que la mort l'a moissonné loin de sa Patrie avant qu'il se fût soumis au joug de l'hymen, & que les biens qu'il a laissés me reviennent. Dites-moi ce que je dois croire de ce rapport. Plût aux Dieux que la Renommée, fût peu fidelle ; & que, retrouvant dans le fils de Charidème les

reſtes de mon ſang, je puſſe perdre plus de biens encore que la fortune ne m'en a ôté — !

Agaſthène parloit encore, que Nicias lui tendoit les bras. — Trop généreux Agaſthène, lui dit-il, je ſuis ce Nicias que tout Aſthènes a cru mort, comme vous l'avez oui-dire en Aſie. Nous ſommes, vous & moi, les derniers reſtes d'un ſang précieux au ſouvenir des deſcendans de Cécrops : mais vous en ſerez ſeul toute l'eſpérance ; car les Dieux m'ont condamné à un deuil qui ne peut finir --. Auſſi-tôt les deux illuſtres parens s'embraſsèrent avec tendreſſe, & ils ſe firent réciproquement des ſermens, gages de l'amitié qu'ils ſe vouoient pour le reſte de leurs jours.

Cependant les Theſſaliens étoient accourus de toutes parts pour ſecourir les Paſſagers que la tempête venoit de jetter ſur leurs côtes. Ces Peuples étoient encore innocens, & les plus heureux de la terre. Ils exerçoient encore religieuſement l'hoſpitalité, aux devoirs de laquelle ils dérogèrent ſi indignement dans la ſuite. Après avoir recueilli les débris du naufrage, ils en chargèrent des bateaux,

ſur leſquels ils firent monter tous ces Grecs, victimes des tempêtes. Hôtes officieux, on les voyoit ſe diſputer la gloire d'en emmener un plus grand nombre chez eux; plus empreſſés à ſe charger de ces infortunés, que des Pirates ne le ſont de partager un butin abondant. Nicias & Agaſthène, qui avoient demandé à n'être point ſéparés, ſuivirent un riche Habitant de la Ville de Gorcus. C'étoit un Cultivateur paiſible, dont les troupeaux nombreux augmentoient encore l'opulence. Son Domaine s'étendoit au loin dans les fertiles prairies qu'arroſe le Titareſus. Nos Grecs remontèrent avec lui ce fleuve dont les eaux, auſſi douces qu'une huile de Sidon, coulent ſéparées, ſans ſe mêler avec celles du Pénée.

C'étoit pour la première fois qu'Agaſthène voyoit cette belle contrée. Le ſouvenir de ſes malheurs s'évanouit pour un tems, lorſque le jour plus grand lui fit découvrir cet agréable & vaſte vallon de la Theſſalie, où l'on compte vingt Villes floriſſantes, & un plus grand nombre de riches Hameaux; vallon chéri des Muſes, où les Berges ont été formés par Apollon dans l'art de garder un troupeau, &

de

de tromper leurs peines ſecrètes par les ſons mélodieux d'un chalumeau champêtre. Dix fleuves, diviſés en une infinité de canaux, y entretiennent l'abondance & l'aimable verdure. La pente fertile de l'Olympe fixe la vue incertaine, & ſemble faite pour varier le plaiſir des yeux; tandis que, de l'autre côté, le ſommet du Pinde, briſant les rayons du ſoleil, n'y permet qu'une chaleur tempérée. Enfin, les monts de la froide Pœonie lui ſervent de barrière contre la fureur des aquilons; & l'aſpect des glaces qu'un hiver éternel conſerve ſur leurs cimes ſuperbes, fait mieux goûter aux Habitans de ces terres fortunées la douceur d'un printems perpétuel.

Nicias, ſeul, tout entier à ſa douleur, voyoit ces beautés avec indifférence; ou plutôt il ne les voyoit pas. Agaſthène avoit d'abord remarqué la triſteſſe profonde de ſon parent; & ſa ſurpriſe croiſſoit à meſure qu'il continuoit de l'en voir accablé. La renommée lui avoit appris, que Nicias ne reſpiroit que la joie; que volage autant que fait pour charmer, il ne connoiſſoit d'ennuis que ceux qu'il cauſoit à une foule d'Amantes crédules.

Quel revers pouvoit avoir obſcurci des jours ſi ſereins? Infortuné Nicias! vous n'êtes préſentement que trop tendre; vous payez bien chèrement votre première inſenſibilité!

Bientôt un ſpectacle touchant arrache le fils de Charidème à ſa diſtraite mélancolie, & vient pénétrer ſon cœur de la ſenſibilité la plus vive. Du bateau qui le portoit, & qui côtoyoit les bords du Titaréſus, il voit deſcendre une pompe funèbre vers la rive du fleuve, où s'élevoit un bûcher couvert de fleurs; les cris d'une foule innombrable de Bergers & de Bergères redemandent à la Parque inhumaine la belle Nilée, qu'une contagion funeſte a enlevée à ſon Amant la veille même de ſon hymen. N'en doutons point, Chléante eſt cet Amant déteſpéré; ſa douleur ſurpaſſe toutes les autres douleurs; ſes cris, aigus & déchirans, couvrent tous les autres cris; ſes larmes inondent ſon ſein; il s'arrache les cheveux en marchant . . . Mais quand il voit qu'on a fait les libations ſur le bûcher fatal, & qu'on va réduire en cendres le corps de Nilée, il ſe jette ſur elle, en proteſtant que les mêmes flam-

mes les consumeront tous deux. On ne l'en arrache qu'avec les plus grands efforts. — Cruels! s'écrie-t-il, vous êtes plus barbares que la mort; vous seuls me séparez de Nilée —.

A mesure que ces deux objets se présentèrent à la vue de Nicias, il sentit son cœur tressaillir; ses cheveux se dressèrent sur sa tête; ses genoux chancelans se dérobèrent sous lui : il rougit, il pâlit; une sueur froide coula de son front. Mais aussi-tôt qu'il vit la flamme qui consumoit la Bergère & le désespoir qui s'emparoit de l'ame du Berger, un épais nuage couvrit ses yeux; il tomba sans mouvement, comme si son ame eût suivi celle de Nilée dans la Barque fatale. Agasthène & Téleste, son généreux Hôte, firent boire à Nicias de l'onde pure du Titarésus; ils en arrosèrent son visage; ils le rappellèrent à la vie & à la douleur. — Ah! Nicias, lui dit le fils d'Iphytus, que vous devez être changé! les malheurs des Amans vous touchent, vous n'êtes plus, sans doute, ce fier Nicias, qui servoit l'Amour sans le craindre: ce Dieu vous aura fait sentir enfin la puissance de ses traits. — Je vois bien,

répondit Nicias, que le bruit de mes égaremens eſt parvenu juſqu'à vous; ſoyez sûr que j'en reçois une punition ſévère —. Tout cela redoubloit l'étonnement & la curioſité d'Agaſthène; mais il ne pouvoit, en ce lieu, en demander davantage à ſon parent.

Cependant les efforts des Rameurs faiſoient bouillonner l'onde. Animés par Téleſtès, qui étoit impatient de procurer du repos à ſes Hôtes, ils paſsèrent bientôt le Temple de Cérès, & le Chêne antique & ſacré ſous lequel Apollon, du tems d'Admète, aſſembloit, dit-on, les Bergers auxquels il apprenoit ſes chanſons: ils parvinrent au lieu où les filles de Gorcus ont accoutumé d'étendre leurs vêtemens plus blancs que la neige, après les avoir lavés dans le Titaréſus. Téleſtès invita ici les Athéniens à prendre terre, & il les conduiſit au travers d'une riche prairie, à l'entrée de la Ville, où il avoit une maiſon pourvue de toute ſorte de commodités. La belle Xanthias ſa fille, aidée de ſes Servantes, prépara, à la hâte, un bain chaud pour ces aimables Etrangers. Ces attentions furent ſuivies d'un ſacrifice & d'un banquet. Le

lendemain, le Theſſalien mena ſes Hôtes dans une campagne riante pour leur procurer quelque récréation. Le lieu où il les conduiſit retraçoit toute l'innocence & toute la félicité de l'âge d'or.

— Ah ! Nicias, dit Agaſthène en le tirant à l'écart, qu'heureux ſont les cœurs, qui, libres de paſſions violentes, peuvent goûter les plaiſirs tranquilles qu'on voit régner ici ! — A ce langage, répondit Nicias, on croiroit que l'amour a quelque part aux malheurs de votre vie ? — Hélas ! reprit Agaſthène en ſoupirant, il n'a jamais pris dans ſa colère de victime plus infortunée que moi. — Vous devez du moins m'excepter, repartit Nicias ; il a fait voir ſur moi juſqu'où peut aller ſa barbarie. Mais ſi le ſort a jugé à propos de laiſſer indécis lequel de nous deux eſt le plus maltraité par l'Amour, ſans nous diſputer ce triſte avantage, récitez-moi vos malheurs, mon cher Agaſthène ; je ſouhaiterois pouvoir les adoucir autant que je m'y intéreſſerai —.

Alors Agaſthène raconta ainſi ſes aventures. — J'avois à peine atteint l'âge d'aimer, que mon père Iphytus, comme par un preſſentiment de ſa fin prochaine,

désira de me voir établi. Certain, par l'éducation qu'il m'avoit donné, que mon choix seroit vertueux, il ne désiroit rien tant que de me voir ressentir les premières flammes; & les Dieux avoient prévenu ses vœux. Déjà je quittois tout pour chercher Eglé, la fille de Damarète. Eglé, parvenue à peine à son troisiéme lustre, surpassoit en beauté toutes les filles du bord de l'Ægos. Mon père remarqua mon empressement, & il le vit avec joie; quand il me nomma Eglé, ma rougeur acheva de l'éclairer. Mon fils, me dit Iphytus, je ne voudrois pas que votre embarras vînt d'un défaut de confiance; ne vous repentez pas de me voir pénétrer le secret de votre cœur. La fille de Damarète a de la beauté, & sans doute elle aura la vertu de cette veuve: j'approuve votre choix; & si vous le croyez invariable, j'irai demander Eglé pour vous. Plein de reconnoissance, je me jettai aux pieds d'un père si bon, & je les arrosai de mes larmes. Pour lui, après m'avoir embrassé tendrement, il courut chez Damarète; mais la cruelle réponse qu'il en rapporta me perça le cœur. Agasthène, me dit-il, il ne faut

pas vous décourager : l'amour le plus innocent ne manque guères d'être mêlé de quelque peine; avec un peu de constance, vous pourrez voir vos vœux couronnés. Je savois, poursuivit-il, que Damarète étoit prévenue contre tous les Athéniens; mais une femme raisonnable & spirituelle triomphe, à la fin, de ses préjugés. Damarète aime Eglé, & elle sait qu'entre tous les Grecs que les malheurs d'Athènes ont exilés sur ces plages, il n'en est aucun qui puisse lui offrir une fortune aussi riante que la vôtre, ni aucun dont le choix l'honore autant. Ses amis lui feront ouvrir les yeux sur ses intérêts, & la raison l'emportera enfin sur la prévention. En attendant, ne cherchez point à voir Eglé contre la défense de sa mère. Quelque rigoureux que soient les ordres de nos parens, il faut toujours les respecter, laissez-moi ménager votre bonheur.

Par ces discours, le tendre Iphytus me cachoit une partie de la cruauté de Damarète. Mère barbare ! quels malheurs n'a pas causés ton inhumanité ! Depuis cette fatale réponse, je ne voyois plus Eglé; je la cherchois inutilement

dans les jeux de ſes Compagnes : je me livrai à un ennui qui me conſumoit ; enfin, je la trouvai, en un jour ſolemnel, au Temple de Minerve, & je m'approchai aſſez d'elle pour lui parler ſans que la cruelle Damarète s'en apperçut. Eglé me parut pâle & défaite. Auſſi-tôt que ſes yeux eurent rencontré les miens, ils ſe remplirent de pleurs. Je mourrai, lui dis-je, ſi je ne vous vois pas. Attendez-moi demain ſous l'arbre de Daphné, me répondit-elle, à l'heure où ma mère a coutume de ſe rendre aux bains de Diane. La crainte d'être apperçus nous empêcha d'en dire davantage. Je me remis dans la foule, ſuivant toujours Eglé des yeux, & j'allai attendre le lendemain avec une impatience qui ne s'exprime pas. Qu'il tarda à venir ! A peine je pus me contraindre à reſter chez Iphytus juſqu'au lever de l'aurore. On ne voyoit pas encore aſſez pour diſtinguer des veſtiges ſûrs, que j'étois ſur les bords de l'Ægos. Je paſſai le Temple de Diane, auprès duquel eſt la fontaine révérée, qui fournit de l'eau aux bains conſacrés à Diane. De-là, j'allai me rendre au lieu indiqué. Là, je gravai mon nom ſur l'écorce ten-

dre; je le gravai sur le sable; j'effaçai & j'écrivis de nouveau: & mille fois je levai la tête pour regarder si je verrois venir Eglé, quoique je fusse assuré qu'elle ne pouvoit pas venir encore. Damarète satisfit enfin mon impatience. Dès qu'Eglé vit sa mère dans le bain, elle vola au rendez-vous. Agasthène, me dit-elle, la demande de votre père nous a perdus. Damarète ne l'a pas plutôt entendue, qu'elle m'a fait une défense sévère de vous revoir jamais. Là, nous pleurâmes; nous nous promîmes un amour éternel; & nous nous quitâmes, en jurant de ne jamais nous séparer. Eglé se rendoit exactement au même lieu, trompant toujours la vigilance de Damarète; mais un jour je l'y vis arriver baignée de pleurs. On veut m'ôter Agasthène, me dit-elle en m'abordant; ma mère vient de me proposer un mariage, ou plutôt elle m'ordonne d'accepter un époux; me laisserez-vous traîner à l'autel comme une victime infortunée? On m'ôtera plutôt le jour, m'écriai-je avec fureur; mais vous, belle Eglé, ne ferez-vous aucun effort? ne résisterez-vous point assez à Damarète,

pour me donner le tems de détourner l'effet de ſes cruels deſſeins ? Ah ! Agaſthène, me dit Eglé, ma mère me verra me percer le ſein plutôt qu'obéir à ſon ordre barbare. Eh ! que m'importe de vivre, ſi je ne dois pas vivre pour vous ? Cette fermeté me raſſura, Monpère m'aime, me dis-je ; il a le premier ſouhaité mon bonheur. Je lui confierai ma douleur & le danger qui nous menace ; il oppoſera tant d'obſtacles à Damarète, qu'elle ſera enfin forcée de ne plus nous perſécuter. Que la crédulité eſt naturelle aux Amans ! Comme ſi nous euſſions été nous-mêmes arbitres de notre deſtinée, nous jouiſſions déjà de celle que notre imagination nous préparoit. Ravis tous deux de nous voir ſi déterminés à nous être fidèles, nous crûmes que rien au monde n'étoit aſſez puiſſant pour nous ſéparer. Cependant, comme nous ſuivons cet entretien, un orage, mêlé de tonnerre & d'éclairs, nous contraignit à chercher une retraite. Une grotte ſpacieuſe nous l'offrit. Cette grotte avoit autrefois ſervi de ſanctuaire à un Temple de l'Hymen, que le tems avoit détruit. On y voyoit la ſtatue de ce Dieu, & ſon autel couvert de mouſſe.

On distinguoit encore, sur le devant de l'autel, cette inscription:

Que nul Mortel ici n'ose se parjurer.

Belle Eglé, m'écriai-je, les Dieux ne nous ont point fait entrer sans dessein, dans ce sanctuaire de l'Hymenée. Je jure, à son autel, de vous prendre pour femme. Et moi, repartit Eglé, je jure, à ce même autel, de n'avoir jamais d'autre époux que le fils d'Iphytus. Nous étions si jeunes, & nous avions si peu d'expérience, qu'après avoir prononcé cette formule, nous nous crûmes engagés à tous les devoirs de l'hymen. Nous vîmes notre amour même redoubler par ces chaînes téméraires; & ce qui a coutume d'éteindre les autres feux, accrut le nôtre.

Sur ces entrefaites, quelques Pirates, de la race de ceux dont les Grecs avoient purgé la Chersonnèse, parurent fréquemment sur l'Hellespont; ce qui obligea les Habitans à faire prendre les armes à tout ce qui étoit en état de les porter. J'étois si peu occupé de tout ce qui n'étoit point Eglé, que quand mon tour vint d'être de garde à l'embouchure de

l'Ægos, je ne l'appris qu'au moment que je devois partir; Eglé ne put en être informée. Iphytus me revêtit des armes qu'avoient porté mes ancêtres, & voulut lui-même m'accompagner jusqu'au détachement qui entroit en marche. Nous ne fûmes relevés qu'au bout de six semaines. Pendant tout ce tems, je n'avois su à qui me fier pour tranquilliser Eglé à mon sujet, & pour m'en donner des nouvelles. A peine fus-je libre, & de retour chez mon père, que je me hâtai de courir à la grotte, à l'heure accoutumée; j'y vis bientôt venir ma chère Eglé, d'un pas timide & tremblant. Elle me fit de tendres reproches sur ma longue absence: & son cœur parut soulagé d'un grand poids, quand je lui en eus appris la cause. Son ame cependant n'étoit point tranquille sur d'autres alarmes, dont il étoit bien juste qu'elle fît part à un époux. Eglé rougit, soupira, & m'avoua, en laissant couler quelques pleurs, qu'elle se croyoit mère. Ce fut alors que je sentis, ô mon cher Nicias, toute l'imprudence de ma conduite, & les conséquences terribles d'un instant de foiblesse. Je voulus rassurer Eglé, & j'étois moi-même tout

tremblant ; je voulus essuyer ses pleurs, & mes propres yeux se rempliſſoient de larmes. Nos remords, qui étoient sincères, nous apprirent en ce moment que la conduite que nous avions tenue, & que nous avions cru innocente, avoit été un énorme attentat. Les Dieux, qui en jugeoient ainſi, ne voulurent pas, sans doute, attendre plus long-tems à nous en punir. Une troupe de Thraces, qui avoient remonté l'Ægos avec quelques barques, à la faveur d'un brouillard épais, nous enveloppèrent tout-à-coup, pendant que d'autres pilloient le Temple de Diane, & jusqu'à la demeure d'Iphytus. Eglé fut emportée évanouie par une partie de nos raviſſeurs ; les autres me chargèrent de chaînes, & me firent partir, le même jour, pour l'Æolide en Aſie, où je fus vendu à un riche Habitant de Cumes. J'y ai gémi pendant près de dix ans dans un dur eſclavage, juſqu'à ce qu'Idriée, Roi de Carie, a invité l'Athénien Phocion à le ſeconder dans la guerre qu'il alloit porter en Chypre, à la ſollicitation du Roi Artaxercès. Phocion relâcha à Cumes, & logea chez celui qui me tenoit dans les fers : cette circonſ-

tance m'a rendu la liberté. Je ne me fus pas plutôt fait connoître au Général Grec, qu'il pria ſon Hôte de lui preſcrire un prix pour ma rançon ; celui-ci, voulant montrer la conſidération qu'il avoit pour l'illuſtre Athénien, me déclara, à l'inſtant, que j'étois libre ; & il accompagna cette grace de quelques préſens. Alors, je me hâtai de regagner la terre fatale où j'avois eu tant de bonheur & tant d'infortune ; j'y appris que mon père y avoit ſuivi, chargé de fers, ces Brigands dans les montagnes de Thrace, & qu'il y étoit mort en peu de tems ; que la barbare Damarète, tourmentée par d'inutiles remords, avoit fini ſa vie dans le déſeſpoir, en prononçant les noms d'Eglé & d'Agaſthène, qu'elle eût alors déſiré voir unis ſous ſes yeux. Pour Eglé, je n'ai pu découvrir quel a été ſon ſort depuis qu'elle eſt tombée entre les mains des Barbares. Il me reſtoit à ſavoir ce qu'étoit devenue la maiſon d'Iphytus ; je la trouvai poſſédée par les Lacédémoniens, plus barbares encore à notre égard, que ceux qu'ils ſont venu chaſſer de ces bords. Tout cela, joint au rapport que Phocion m'avoit fait de l'état de ma famille, me

détermina à venir porter mes malheurs dans ma Patrie. Nicias, vous m'avez trouvé en chemin ; & les Dieux, par cette rencontre, m'ont voulu distraire de l'idée que je fusse entiérement malheureux—.

Nicias fut touché du récit d'Agasthène. —Je n'entreprendrai point de vous consoler, lui dit-il, parce que je juge de votre douleur par la mienne, & que je serois irrité contre ceux qui m'offriroient de la consolation : mais il y a une partie de vos malheurs qui n'est pas sans remède. Agasthène, hâtez-vous de gagner l'Attique ; outre les biens que vous y avez hérités des enfans d'Autolicus, allez-y jouir de ceux que m'a renvoyés le caprice de la fortune. Vous trouverez, sous la garde du fidèle Eumenès, une maison pourvue de tout genre de richesses. Je vous charge seulement, au nom de l'amitié & de l'alliance du sang, d'en prélever une hécatombe, dont vous honorerez les funérailles ou le cénotaphe de votre ami, aussi-tôt que le bruit de son trépas, qui doit être prochain, sera parvenu jusqu'à vous —.

— Si les Dieux m'ont condamné à

voir vos cendres, répondit Agasthène, ces mains les recueilleront sans qu'aucun secours étranger vienne à mon aide. Ce seroit pour moi le plus funeste, mais le plus sacré des devoirs. Ah ! ne croyez pas qu'Agasthène, ébloui par l'appât de vos biens, aille s'abandonner à une oisiveté honteuse, pendant que Nicias courroit des dangers nouveaux. Non, je suivrai par-tout vos pas, dussiez-vous les porter au-delà des limites où parvint Hercule. Dès aujourd'hui, je m'associe pour toujours à votre sort —.

— Si, pour en adoucir la rigueur, reprit Nicias, il falloit tenter quelqu'un des travaux qui ont immortalisé tant d'illustres Grecs, je ne refuserois pas le secours de votre amitié, ô Agasthène ! mais l'inexorable Pluton, qui ne lâche pas sa proie, a décidé mon destin. Je n'attends de lui que la faveur d'être réuni dans son Empire à une Ombre chérie —.

— Nous serons malheureux ensemble, repartit Agasthène ; c'est la seule consolation que je prétends, & vous ne pouvez me la refuser. Le sang qui nous unit, la volonté des Dieux, qui ont préparé

notre rencontre, la conformité de nos destinées, tout vous est garant de ma foi —.

Ce combat d'amitié duroit encore, lorsque Telestès, que les deux Athéniens avoient prévenu de leur départ, les invita au sacrifice qu'il alloit faire pour leur rendre les Dieux propices, & au banquet qui devoit suivre cette cérémonie religieuse. Au moment de la séparation, Télestès les força d'accepter le présent d'un char & de deux coursiers pleins de feu. Ils furent attelés aussi-tôt par le fidèle Ilée, le seul des Domestiques de Nicias, à qui son Maître eût donné permission de le suivre. Télestès lui-même aida le zélé Serviteur à placer dans le char les richesses que Nicias avoit sauvées du naufrage. Après que les deux Athéniens & leur Hôte se furent étroitement embrassés, après que Nicias & Agasthène furent montés dans leur char, le fidèle Conducteur saisit les rênes; & faisant sentir le fouet aux coursiers, il prit le chemin de Gyrtone, comme son Maître le lui avoit ordonné.

Lorsqu'ils eurent perdu de vue la Ville de Gorcus, Agasthène pressa son parent

de lui raconter ſes aventures. Nicias pouſſa un profond ſoupir, & dit : — Puiſque votre amitié, ô mon cher Agaſthène, & la confiance que vous m'avez marquée me font un devoir indiſpenſable de vous faire le récit de mes malheurs, je ne m'en défendrai pas plus long-tems, ce récit dût-il cruellement rouvrir toutes les plaies de mon cœur. Je paſſerai rapidement ſur les égaremens de ma jeuneſſe, dont la renommée, comme j'ai pu voir, ne vous a que trop bien fait connoître une partie.

Philippe, Roi de Macédoine, cette oppreſſeur de la liberté Hellénique, trouva toujours dans mon père un Républicain ardent à traverſer ſes deſſeins ; le barbare fondit tout-à-coup ſur Athènes avec toutes ſes forces, & la réduiſit à la dernière extrémité. Il pouvoit la détruire : mais preſſé d'aller châtier d'autres ennemis, il offrit ſa grace à un Peuple qu'il mépriſoit ; & il mit pour condition & pour prix à ſon inſultante clémence, que Charidème fût banni de la Grèce pour toujours ; comme ſi, en dépouillant Athènes de ce défenſeur, il ſe fût aſſuré de la tenir ſans effort dans la ſervitude. Mon père ne fut ſurpris ni de la honte de ſa

Patrie, ni de la lâcheté avec laquelle elle l'abandonnoit : mais on ne lui permit pas de m'emmener dans son exil ; & cette circonstance parut seule ébranler son courage. Vous trouverez ici peu de secours pour devenir vertueux, me dit-il, en baignant mon visage de ses pleurs ; souvenez-vous toutefois qui vous êtes ; sur-tout n'oubliez jamais le sort de votre père, & sachez mériter les mêmes malheurs.

Cependant la fortune ennemie, qui m'arrachoit du sein de Charidème, me livra entre les mains du jeune Phœdria, auquel j'étois lié par le sang. Phœdria, fier de la gloire de vingt aïeux, croyoit avoir droit de la partager, en vivant dans une honteuse molleſſe. Il commença par me dégoûter des Philosophes & de leur Ecole. J'en sais moins que vous, me disoit-il, & j'humilie chaque jour ces prétendus Sages dont vous avez la simplicité de rechercher les leçons. Il me parloit en même tems des femmes, de l'humiliante obscurité où l'on vivoit loin d'elles, & de la nécessité de se faire un nom par le plus grand nombre de celles qu'on outrageoit. Sur-tout, il se fit une étude de détruire en moi le peu de mo-

deſtie & de douceur que j'apportois du toit paternel. Il ne ceſſoit de me répéter que ces qualités ne convenoient qu'à des ames Plébéïennes; que, dans nos pareils, on ne manquoit jamais de les imputer à la ſtupidité ; que les Athéniennes, qui les avoient eſtimées autrefois (tant qu'elles en avoient donné l'exemple), aujourd'hui les mépriſoient & les redoutoient, comme l'écueil le plus funeſte à leurs plaiſirs. Non content de ces leçons, Phœdria s'empreſſa de me jetter, avec lui, dans les aventures. Il me fit lier une intrigue galante avec la jeune & ingénue Philotis, fille de Phanocrate, & me força de l'abandonner preſqu'auſſi-tôt, pour tromper une autre victime. On nommoit celle-ci Antiphile ; elle étoit fille d'Hégion, qui avoit acquis quelque gloire dans les guerres de ſon tems. On vantoit beaucoup la beauté & les talens de ſa fille aînée qu'il élevoit ſous ſes yeux à la campagne. Hégion avoit été ami de mon père ; ce prétexte me ſuffit pour me préſenter chez lui. Il me reçut à bras ouverts. Je me ſerois plaint à Charidème, me dit-il, ſi vous aviez été plus longtems à Athènes ſans me voir. Il ajouta

qu'il devoit aller le lendemain chez Démée, son ami, qui célébroit les noces de sa fille ; & qu'il s'offroit à m'y mener. Comme ce voyage pouvoit servir à mes vues sur Antiphile, je n'eus garde de m'engager à y suivre Hégion. Je lui répondis que je ne pouvois me dispenser de retourner le même soir à Athènes ; & que, le lendemain, j'y avois des affaires dont Charidème lui-même m'avoit chargé, du lieu de son exil. Cependant Hégion m'étourdissoit de ses histoires, de ses chiens, de ses faits d'armes, de ses bâtimens ; & je ne pus, qu'à la dérobée, dire à son aimable fille à quel point ses attraits m'avoient frappé. Antiphile écouta ma déclaration avec plaisir. En allant & venant, elle trouva moyen de me dire à voix basse sur mon passage : *Soupez ici, & puis feignez de partir.*

Sans prévoir à quoi cet avis pouvoit me conduire, je le suivis aveuglément. Hégion, ravi d'apprendre que je voulois lui donner la soirée, courut égorger un chevreau gras. Il fit faire un grand feu par ses esclaves, & s'empressa, au milieu d'eux, à rôtir le chevreau, avec de la venaison qu'il avoit tuée lui-même. Nous

nous mîmes à table de bonne heure ; & nous n'épargnâmes pas une cruche de vin de Chio, qu'Hégion étoit allé déterrer dans un coin de ſa cave, où il la tenoit cachée depuis dix ans. Enſuite, il ordonna à ſa fille de chanter, pour répandre plus de joie dans le banquet. Antiphile prit une lyre : Apollon n'auroit pas rougi des accords qu'elle en tiroit. Avec une voix digne de ſeconder les ſons que formoient ſes mains ſavantes, elle commença à chanter les ruſes que l'Amour inſpire aux Amans pour tromper la jalouſie des maris ou la méfiance des pères.

Lorſqu'Antiphile eut fini de chanter, elle prit une large coupe, la remplit juſqu'au bord, & la préſenta au Vieillard, dont les mains chancelantes pouvoient à peine la ſoutenir. Pour moi, éclairé ſur les projets d'Antiphile, je me hâtai de prendre congé de mon Hôte, me dérobant au peu d'efforts qu'il étoit encore capable de faire pour me retenir. Un Eſclave d'Hégion me préſenta un beau courſier, que Charidème m'avoit donné pour de plus glorieux uſages. Ne ſoyez pas en peine, dis-je à Hégion, de me voir, avec lui, partir dans la nuit : il franchiroit la

flamme & l'eau ; &, dans moins d'une heure, il me rendra à Athènes. Cependant je fus à peine éloigné de cent pas, qu'un autre Eſclave, gagné par Antiphile, vint m'arrêter pour me conduire dans un lieu ſecret, où la fille d'Hégion ſe rendit preſqu'auſſi-tôt. Je ne puis me diſpenſer d'aſſiſter au coucher de mon père, me dit-elle ; ſuivez-moi : nous nous entretiendrons quand il ſera couché. Alors, à la faveur des ténèbres, elle me mena par la main juſques dans l'appartement d'Hégion même. Le Vieillard y couchoit ſur un lit antique, entouré des armes qu'il avoit portées dans ſa jeuneſſe ; & pluſieurs petites chambres, diſpoſées autour de la ſienne, ſervoient pour Antiphile & pour ſes ſœurs. Ainſi, Hégion croyoit tenir ſa famille ſous la clef ; ainſi, ſéduit par la ſécurité, on le trompoit avec plus d'aſſurance. Antiphile me fit paſſer par une galerie qui régnoit autour d'une partie de cet appartement ; & elle me laiſſa dans ſa chambre, qui, ayant une iſſue dans celle d'Hégion, en avoit une auſſi dans la galerie. De-là, elle ſe rendit auprès du Vieillard ; & s'empreſſant au milieu de ſes Eſclaves, elle accom-

pagna de mille careſſes les petits ſoins qu'elle lui rendoit. Hégion entra au lit, & céda bientôt aux charmes du ſommeil, après avoir témoigné quelque inquiétude de me ſavoir en chemin pendant la nuit.

La proximité du lieu où j'étois m'ayant fait entendre les alarmes généreuſes de mon Hôte, je ne pus les comparer avec mon procédé, ſans me ſentir confus. Je me dis à moi-même que je violois les droits les plus ſacrés de l'hoſpitalité. Hégion m'avoit reçu comme on reçoit un fils : il n'avoit rien épargné pour me retenir ; & moi, réſiſtant à ſa politeſſe, j'étois ſorti de chez lui pour y rentrer comme un infame brigand. Je fis là-deſſus une ſuite de réflexions toutes triſtes, qui me troublèrent au point de ſouhaiter de pouvoir ſortir ſur le champ de cette maiſon. Mais Antiphile vint diſſiper mes ſcrupules : il ne paroiſſoit pas qu'elle en eût aucun ſur la démarche qu'elle me faiſoit faire ; on eût dit qu'elle oublioit combien Hégion étoit proche de moi.

Cependant, contraints de prévenir le réveil de ſon père, nous nous ſéparâmes avant le lever de l'aurore. Bientôt, en proie au ſommeil, deſcendant de cheval

à

à tout moment, & remontant sans cesse, je perdis mon épée ; & j'étois aux portes d'Athènes, quand je m'apperçus qu'elle me manquoit. Ce fer avoit armé successivement le côté de plusieurs de mes aïeux ; je ne pouvois consentir à le perdre. Je retournai donc sur mes pas pour le chercher ; & ce soin me ramena jusqu'aux environs de la campagne d'Hégion. Là, je le rencontrai lui-même en chemin, qui alloit aux noces de la fille de Démée ; &, pour s'y rendre, il suivoit quelque tems la route qui conduit à Athènes. Hégion craignit de se méprendre : il ne pouvoit imaginer par quel accident il me trouvoit à une telle heure en ce lieu. Que veut dire ceci, me dit le Vieillard plein de surprise ? que vous est-il donc arrivé ? D'abord, je voulus alléguer mon épée perdue : mais Hégion ne s'en contentoit pas. On n'a jamais passé une nuit à chercher une épée, me répondit-il. Cependant son esprit restoit ouvert à toute sorte de conjectures ; il pouvoit concevoir des soupçons trop vrais. Je m'approchai à la fin de son char, en annonçant que je voulois lui parler à l'oreille.

Vous allez peut-être me blâmer, lui dis-je tout bas ; cependant vous devez avoir éprouvé ce que peut sur nous la jeunesse. J'ai une habitude dans ce canton . . . . . Hégion m'interrompit vivement. J'entends, ajouta-t-il ; quelque Belle a pris soin, cette nuit, de vous donner l'hospitalité. Vous savez maintenant, lui répondis-je, ce qui m'empêcha hier d'accepter l'asyle que vous m'offriez avec tant de civilité.

Loin de me montrer un visage sévère, l'enjoué Vieillard s'écria : Mon cher enfant, je vous en aime davantage. De par Hercule ! j'en valois aussi un autre, de mon tems.

Ensuite, s'animant par cet agréable souvenir, il mengagea à prendre place dans son char ; & il m'y raconta plusieurs aventures amoureuses que lui rappelloit ce discours. Il fallut enfin nous séparer. Hégion poursuivit sa route ; & je regagnai Athènes, dans la fausse confiance d'être sorti de cette aventure à bon marché.

Quelques jours après, étant de garde au Port de Pirée, avec d'autres Nobles,

j'y vis, pour la première fois, un jeune Grec, arrivé depuis peu dans l'Attique, d'où les affaires de sa famille l'avoient éloigné depuis long-tems. Ce jeune homme me plut; &, de son côté, il parut s'entretenir, de préférence, avec moi. Nous poursuivions une conversation tranquille & polie, lorsqu'un de mes Camarades vint à me nommer de loin. Aussi-tôt, je vis le visage de l'Inconnu changer & s'enflammer de colère. Il se fit d'abord violence, pour me demander si j'étois véritablement Nicias, fils de Charidème. Je lui répondis qu'il ne se trompoit pas; mais que je ne comprenois point pourquoi mon nom faisoit sur lui une telle impression. Perfide, s'écria-t-il, ma mort te rendra coupable d'un nouveau crime, ou ce bras va t'envoyer recevoir aux Enfers la peine que Pluton y prépare aux lâches raviſſeurs. Aussi-tôt, il saisit un javelot; & le mettant sur son arc, il invoqua Apollon, & lui promit une riche offrande, s'il daignoit diriger le fer meurtrier dans mon cœur. Qui que vous soyiez, lui dis-je, ne présumez pas que les Dieux combattent pour vous

contre un Citoyen qui ne vous connoît point, & qui ne peut vous avoir fait aucune offenſe. Je ne crains pas votre aveugle colère : mais vous devriez au moins m'apprendre ce qui vous rend mon ennemi. Toujours les ſéducteurs, répliqua-t-il, ont recours aux lâches excuſes. Hardis à outrager un ſexe timide, ils ſavent haranguer quand on les appelle au combat. Mais ceſſe d'eſpérer que tu puiſſes éviter la mort par de vaines paroles, rien ne peut retarder ta punition. Et vous, repartis-je, n'eſpérez pas m'épouvanter par de vaines menaces : je ſaurai vous punir de tant de fierté ; mais je plains l'erreur qui va vous conduire au noir Cocyte ! Quel mauvais Démon vous porte à m'attaquer ainſi ſans le moindre ſujet ? Je ſuis Antiphon, me dit-il alors, frère d'Antiope : c'eſt t'en dire aſſez. C'étoit m'en dire bien peu ; je n'avois de ma vie oüi prononcer ni l'un ni l'autre nom. Mon agreſſeur n'étoit pas diſpoſé à m'éclairer davantage. Tel qu'un lion furieux, il s'apprêtoit à m'ôter la vie ; mais ſa colère même rendoit ſes coups mal aſſurés. Le javelot qu'il me lança paſſa

pardessus ma tête en sifflant, & toucha à peine l'aigrette de mon casque. En ce moment, il m'eût été facile de lui porter des coups plus sûrs ; mais, content de défendre ma vie, je n'en voulois pas à celle d'un ennemi dont l'emportement me causoit plus de surprise que de courroux. Cependant Antiphon, voyant son javelot inutile, tire sa longue épée, & fond sur moi avec la même fureur. Le fer se rompt sur mon bouclier ; mais du tronçon qui lui restoit dans la main, il me fait une large blessure dans l'aîne à l'endroit où le corselet se termine pour laisser au corps la liberté de ses mouvemens. Animé par la vue de mon sang, qui couloit sur mes armes, je saisis Antiphon à la gorge ; & comme il étoit déjà ébranlé par l'impétuosité avec laquelle il s'étoit précipité sur moi, je n'eus pas de peine à le renverser sur la poussière. Là, voyant mon épée levée sur lui, & s'attendant à recevoir de moi la mort qu'il me préparoit, le danger ne fit qu'accroître sa rage impuissante. Scélérat, me dit-il avec la même fierté, délivre-moi de ta vue ; je déteste le jour qui m'offre ton

visage odieux : va, couvert de mon sang, offrir mes dépouilles à Antiope ; c'est un présent digne de toi.

La fureur avec laquelle vous avez répandu mon sang, lui répondis-je, me met peut-être en droit d'user de la victoire que les Dieux me donnent sur vous : ne craignez pas toutefois pour votre vie. J'ai pitié de la colère qui trouble votre raison ; & pour prix des jours que je vous conserve, j'exige seulement que vous me disiez le sujet de plainte que vous croyez avoir contre moi. En disant ces paroles, j'aidois Antiphon à se relever. Ma modération désarma sa colère ; il eut honte d'avoir attaqué avec tant de furie la vie d'un ennemi, qui n'opposoit que de la générosité à son emportement. En voyant que je perdois beaucoup de sang, il ne pensa d'abord qu'à me secourir. Il me mena chez un Habitant du Pirée. Là, il lava lui-même ma plaie. Il la pressa, & y appliqua une herbe salutaire que lui avoit fait connoître un des descendans de Makhaon. Par ses soins, je sentis ma douleur s'appaiser. Un sommeil assez long vint réparer mes forces épuisées ;

& à mon réveil, on me trouva hors de danger.

Alors, je preſſai Antiphon de m'apprendre quelle avoit été la cauſe de notre combat. Deux mots m'éclaircirent : le nom d'Hégion qu'il prononça lui épargna la peine d'achever. Antiphon & ſa ſœur avoient une maiſon de campagne peu éloignée de celle d'Hégion, & voiſine du lieu où celui-ci m'avoit rencontré lorſque je cherchois mon épée. Il n'en fallut pas davantage à l'imprudent Vieillard pour lui faire jetter ſur Antiphon l'outrage qu'il recevoit lui-même de moi. Il aſſura quelqu'un que je paſſois les nuits chez Antiope ; & l'en aſſura avec autant de confiance, que s'il en eût été témoin. Ces bruits étoient venus de bouche en bouche aux oreilles d'Antiphon.

Il me ſeroit aiſé, dis-je au frère d'Antiope, de confondre Hégion, & de le couvrir du ridicule qu'il mérite : mais je ſupprime une partie du ſecret par un motif que vous approuveriez. Que jamais notre bouche ne s'ouvre pour divulguer la honte d'une imprudente Beauté ; ſans cette coupable reſſource, je trouverai

un moyen de vous convaincre de la vérité. Toujours quelque lueur mène vers elle au milieu des ténèbres dont on cherche à l'envelopper. Examinez le rapport d'Hégion ; remontez à sa source : comparez le tems, le lieu, le jour ; recherchez la vie que je mène à Athènes, vous découvrirez qu'avant l'heure de notre combat, il est probable que j'ignorois jusqu'aux noms d'Antiope & d'Antiphon.

Ces paroles ébranlèrent Antiphon. L'âge d'Hégion le tenoit seul dans l'incertitude ; il n'osoit prononcer entre ce Vieillard & moi. Mais un examen plus mûr fit bientôt éclater l'innocence d'Antiope. En rapprochant les circonstances de cet évènement, il se trouva qu'au moment de la rencontre qui avoit fait naître les injustes soupçons d'Hégion, Antiope & son frère étoient, depuis trois jours, chez un de leurs parens, à deux cents stades de la campagne d'Antiphile. Antiphon, dans le trouble où l'avoit jetté sa colere, n'avoit pu le remarquer. Quels furent ses transports de joie à cette découverte ! J'ai retrouvé ma sœur, s'écria-t-il, & l'honneur est rendu à mon sang. Alors, il ne

lui reſta que le regret d'avoir mis ma vie en danger. Si l'amitié la plus tendre, me diſoit-il en m'embraſſant, pouvoit réparer une faute ſi grande, j'eſpérerois encore vous voir oublier mon emportement.

Les Dieux ne voulurent pas me laiſſer jouir des avantages que cette amitié devoit me procurer. Deux jours après notre combat, Antiphon partit avec un renfort qu'on envoyoit à notre Général Charès, dans la mer Egée; & les premières nouvelles qu'on reçut de la flotte, nous apprirent qu'Antiphon avoit été tué : il n'avoit pas eu le tems de me faire connoître de ſa famille; je partageois les larmes d'Antiope, ſans avoir le bonheur de les eſſuyer.

Ce fut auſſi dans ce tems que je commençai à porter les armes. Je joignis Charès dans l'Iſle de Samos, où il avoit relâché pour mettre ſes morts ſur le bûcher. Je lui demandai le corps d'Antiphon, auquel je voulus rendre moi-même les honneurs funèbres. J'arroſai ſes cendres de mes pleurs, & je les envoyai à Antiope, dans une urne précieuſe. Hélas! je ne ſavois pas encore de quel prix devoient m'être un jour payés les ſoins que je don-

nois à cette Ombre. Cher Antiphon, je vous dois les seuls jours de ma vie, que je puis me rappeller sans remords.

Ce fut l'unique fruit que je retirai de ce voyage. Le Roi de Perse, qui vouloit tirer du secours des Grecs, souhaitoit qu'ils fissent la paix entr'eux. Il ne cessoit de les en presser par ses Ambassadeurs. Sa sollicitation fut écoutée : les deux partis, rebutés par leurs pertes mutuelles, convinrent de poser les armes; & je retournai à Athènes sans avoir eu occasion d'exercer ma valeur.

Mon retour me remit bientôt entre les mains dangereuses de Phœdria. Il prétendit que ce voyage m'avoit changé avantageusement. Il m'annonça que j'allois recevoir ses dernières leçons; & qu'à compter de ce jour, il ne me passeroit plus de fautes. Si je gardois quinze jours le même engagement, il me reprochoit avec feu ma paresse : c'est le nom qu'il donnoit à la constance & à la fidélité.

Le mauvais Génie, qui inspiroit Phœdria, & qui me livroit à sa morale empoisonnée, ne manquoit guères de m'offrir les occasions d'en mettre les préceptes en pratique. Déjà le changement ne me coû-

toit rien ; mais dans le dessein d'aller au-delà de mes modèles même, je voulus allier l'inconstance avec la perfidie. Je venois de m'attacher Florise, fille du célèbre Lysias, lorsque le hasard me fit voir la jeune Aglante, dont les appas n'étoient encore connus que de sa mère. Sans quitter Florise, je cherchai & parvins à connoître Aglante, & à m'en faire aimer ; & bientôt, en continuant de les tromper toutes deux, je formai le projet plus difficile de toucher Chariste, qui voyoit avec indifférence les poursuites d'une foule d'Amans. J'avoue que j'échouai avec cette dernière, auprès de qui, conseillé par Phœdria, j'entrepris d'être audacieux. Justement révoltée de ces manières plus qu'indiscrètes, elle sut dissimuler une partie de son indignation, & m'attirer à un rendez-vous, dont je ne remportai d'autre avantage que d'être éclairé sur son parfait mépris pour moi. Elle fit trouver à ce même rendez-vous Cratinus, mon rival, à qui, en ma présence, elle donna sa main, & engagea à jamais sa foi —.

Agasthène & Nicias, en poursuivant

leur route, avoient repassé le Pénée; ils traversoient le vallon du Pénée, que l'Alos & l'Ossa couvrent tour-à-tour de leur ombrage. Nicias ne put, tout distrait qu'il étoit par son amour, résister au desir de s'arrêter quelque tems dans ce beau lieu. Son compagnon & lui, après avoir satisfait leur curiosité, & pris un repas frugal, repassèrent le Pénée, & prirent la route de Boébé, qui est du côté de la mer. Nicias céda une seconde fois aux instances d'Agasthène, & reprit ainsi le récit de ses aventures.

—Ce qui venoit de m'arriver chez Chariste, lui dit-il, me fit faire des réflexions sur ma conduite. Une femme, que je croyois vaincue, avoit osé me résister de bonne foi, & opposer une froideur méprisante & une vengeance perfide à mes téméraires emportemens. D'abord, cet évènement me paroissoit étrange autant qu'il m'humilioit : mais ensuite je craignis de m'être trompé dans le jugement que je portois sur les femmes. Peut-être, me disois-je à moi-même, que l'on peut en trouver beaucoup d'autres semblables à celle que je viens de rencontrer. Je n'avois

plus Phœdria pour résoudre mes doutes. Après avoir dissipé les biens qu'il possédoit dans l'Attique, il étoit allé recueillir dans nos Colonies de l'Asie mineure une succession qu'il venoit d'y avoir fort à propos. Ma rêverie me conduisit loin des murs de Cécrops, jusqu'au rivage fleuri où le Céphise ouvre ses bras, pour envelopper ces deux Isles qu'il semble ne pouvoir quitter. Des Grecques, que je ne connoissois pas, respiroient la fraîcheur d'un beau jour sur la terrasse d'un jardin qui bordoit le fleuve. Je n'avois d'abord fait aucune attention ni à la beauté du lieu ni aux personnes qui en faisoient l'ornement, jusqu'au moment où mes regards distraits tombèrent sur une jeune Athénienne, qui étoit parmi ces femmes. Ebloui de sa figure, je tins mes yeux attachés sur elle, sans faire réflexion qu'une curiosité si marquée pouvoit offenser celle qui en étoit l'objet. La jeune Grecque étoit assise sur un banc de bois, qui devoit être vieux & vermoulu, car l'appui s'en détacha à un mouvement qu'elle fit : elle tomba, & le trouble que lui causa sa chûte la fit rouler du haut de la terrasse

jusques dans l'eau. A cet aspect, je m'élançai dans l'onde comme un éclair, & avec tant de succès, que j'empêchai la belle Grecque de gagner le fond du fleuve. On me vit à l'instant l'enlever d'entre les roseaux, & suspendre l'alarme que ce spectacle donnoit à ses Compagnes. De-là, chargé de ce précieux fardeau, je m'accrochai à la pente de la terrasse, & je rendis la belle Antiope à ses Compagnes, qui commençoient à la pleurer. Amour, tu me prêtois ta force & tes aîles !

Quand j'eus laissé aux femmes la liberté de déshabiller Antiope, on me permit d'entrer dans son appartement. La belle Grecque étoit encore évanouie. Elle ouvrit enfin ses beaux yeux ; & si la douleur profonde où étoient plongées les personnes de toute la maison, leur avoit permis de remarquer la mienne, elles auroient vu qu'Antiope & moi fûmes rendus à la vie en même tems. Alcine, sœur aînée de cette Belle, & d'un premier lit, lui tenoit lieu de mère : Alcine m'embrassa mille fois tendrement ; mais quand on sut qui j'étois, le souvenir d'Antiphon fit d'abord verser quelques

larmes, & acheva de me rendre cher à cette maison. Antiope elle-même me tendit sa belle main, en signe de reconnoissance; je la reçus avec un tremblement dont je ne connoissois pas la cause; le cruel amour, dont mon inconstance s'étoit toujours jouée jusques-là, s'en servit pour porter dans mon cœur le trait qui devoit me soumettre. Que de mouvemens intéressans furent ensevelis dans le trouble qu'un reste d'alarmes laissoit parmi nous! Après l'accident qui venoit d'arriver à Antiope, elle se trouvoit dans un désordre d'ajustement que personne n'avoit encore songé à réparer. Quoique ce désordre fortuit n'eût rien qui pût blesser la décence, il offroit toutefois à l'amour les moyens les plus sûres pour triompher de moi. Antiope s'en apperçut. Peut-être remarqua-t-elle aussi que l'amour conduisoit mes regards, elle en rougit, elle en devint plus redoutable.

Cependant l'aimable sœur d'Antiphon, revenue de sa frayeur, ne nous laissa pas voir aucun danger pour sa santé. La joie se répandit parmi nous. Alcine & ses amis m'accablèrent de caresses: à peine la nuit

put nous séparer. Alcine vint, à quelques jours de-là, occuper une maison à Athènes. De ce moment, je n'eus plus d'autre société ; je ne connus plus de soins que le plaisir de voir Antiope, & le desir de la revoir encore. Ces intervalles mêmes avoient pour moi quelque chose d'intéressant que je ne saurois exprimer. Cependant, séduit par le calme trompeur où mon cœur croyoit être, je pensois n'éprouver que les douces émotions de l'amitié. Alcine m'aimoit tendrement ; je devenois chaque jour plus cher à Antiope. Vous m'avez rendu deux fois mon frère, me disoit-elle ; c'est Antiphon qui revit dans vos traits. Sécurité funeste, dans quel précipice vous nous entraîniez !

Un voyage m'éloigna d'Antiope pour quelques jours. Le tems que je passai sans la voir me parut d'une longueur insupportable. J'appris alors à mesurer la durée du tems. Ah ! ce n'est que pour les cœurs insensibles qu'il s'envole comme une vapeur légère. Loin de la sœur d'Antiphon : je trouvois que chaque instant se divisoit en plusieurs autres : je les comptois tous ; & quand je sentois approcher celui auquel

j'avois accoutumé de me rendre auprès d'elle, mon impatience se changeoit en un désordre qui me rendoit méconnoissable à mes propres yeux. Ce que j'éprouvai pendant cette absence commença à m'ouvrir les yeux sur ma situation. C'étoit la première fois de ma vie que je faisois usage de mon cœur. Jusques-là, je n'avois pas même encore soupçonné que l'amour voulût jamais attaquer mon indifférence. Hélas ! je ne devois le connoître qu'aux plus cruels de ses traits.

J'avois, depuis peu, pour ami un jeune Athénien, nommé Cynire, que le fils de la Déesse d'Amathonte pouvoit seul surpasser en beauté. Cynire, d'une race féconde en Héros, étoit né doux & compatissant. On voyoit briller en lui, dès sa jeunesse, le courage & les vertus de ses ancêtres. Je voulus que Cynire profitât du secours que je trouvois dans le commerce d'Alcine, pour détruire les traces des funestes leçons de Phœdria. Cynire, qui ignoroit que j'aimasse Antiope, en devint lui-même amoureux au même point que moi ; &, pour assurer le succès de ses feux, il rechercha l'appui de Cratès, qui

avoit sur elle beaucoup d'autorité. Cratès étoit un homme féroce, qui avoit passé sa jeunesse chez le Roi de Perse, d'auprès de qui il étoit revenu avec de grands trésors. Comme il destinoit ses biens à Antiope, dont il étoit proche parent, il s'en prévaloit pour exercer sur elle un grand empire. Mon rival lui envoya un homme de confiance, chargé de le faire entrer dans ses intérêts. Cratès connoissoit la famille & les biens de Cynire : il reçut favorablement sa demande, & il répondit à son Envoyé, qu'aussitôt qu'il auroit terminé des affaires qu'il avoit dans la Bœotie, il se rendroit à Athènes pour conclure cet hymen.

Cynire, enhardi par cette promesse, parla de sa passion à Antiope, sans ménagement ; & il m'annonça son mariage avec cette belle fille comme une chose que rien ne pouvoit retarder. Que devins-je à cette fatale nouvelle ? Sans presque savoir encore si j'aimois, j'éprouvai les plus furieux transports de la jalousie. Cynire me parut un traître, Antiope une infidelle. J'étois tenté de courir chez elle pour lui reprocher sa perfidie. Barbare,

m'écriois-je dans mon emportement, c'eſt donc-là le prix des jours que je vous ai conſervés ! Il ne vous reſte qu'à plonger un fer homicide dans mon ſein ; je l'aurois ouvert aux coups de votre frère Antiphon, ſi j'avois ſu qu'il eût une ſœur plus cruelle que lui.

Mon amour, cherchant enſuite à ſe flatter, vouloit que j'ouvriſſe mon cœur à l'eſpérance. Cynire eſt-il donc un rival ſur qui on ne puiſſe l'emporter, me diſois-je à moi-même ? Alcine me chérit. Antiope me montre l'amitié la plus tendre ; elle ne voudroit pas m'aſſaſſiner auſſi inhumainement : non, il n'eſt pas tems de s'affliger encore. Ces réflexions me conduiſirent à en faire ſur l'état de ma fortune. Digne élève de Phœdria, j'avois diſſipé, comme lui, mon patrimoine ; il ne me reſtoit plus de biens. Cette circonſtance mettoit entre Antiope & moi un obſtacle inſurmontable. Il ne pouvoit lui arriver de malheur plus grand que celui d'apprendre ma funeſte paſſion, & de la partager. Son intérêt me détermina. Je fis taire mon amour ; je réſolus de le ſacrifier au repos d'Antiope, & j'acceptai le

châtiment que j'avois mérité par mes égaremens passés.

Dès que j'eus formé ce dessein, la tristesse s'empara de mon cœur ; je tombai dans une mélancolie profonde. Je ne jouissois plus de l'amitié d'Antiope qu'avec contrainte ; je craignois que tout lui décelât un feu que je m'efforçai en vain d'éteindre, mais que je m'étois fait une loi inviolable de lui cacher.

Pour l'aimable sœur d'Antiphon, on eût dit qu'elle connoissoit ma réserve, & qu'elle cherchoit à m'en récompenser. Elle redoubloit ses marques d'amitié pour moi, autant que celles de sa froideur pour Cynire. Je m'en appercevois, & ma douleur ne diminuoit point. Une lettre qu'Alcine reçut de Cratès, & qu'elle lut devant moi, y mit le comble. Son parent lui mandoit le jour auquel il arriveroit à Athènes ; & il ajoutoit qu'à son arrivée, Antiope devoit se préparer à épouser Cynire.

Cette nouvelle, que je croyois pouvoir apprendre sans devenir plus malheureux, fut pour moi un coup de foudre. Je pâlis comme un homme que la cruelle mort a déjà atteint de sa faux ; & je sortis brus-

quement de chez Alcine, sentant que mes genoux se déroboient sous moi. Comme le trouble où j'étois ne me laissoit pas discerner les objets, je franchis d'un même mouvement l'escalier dans toute sa hauteur, & je tombai avec rudesse sur des figures de marbre, qui en ornoient la base. Là, j'ordonnai à deux Esclaves de m'emporter, à la hâte, pour me dérober à l'empressement des gens de la maison. L'étourdissement dans lequel cette chûte m'avoit laissé, fut suivi d'une grande oppression, qui, après des efforts violens, me fit vomir le sang en abondance. Les Médecins, ayant épuisé sans succès les remèdes pour me soulager, m'avertirent que je touchois au terme de ma vie. Leur jugement ne m'effraya point ; c'étoit le même que je portois sur mon état. Il me sembloit au contraire que cette approche définitive remettoit quelque calme dans mon ame. Quand on est malheureux à l'excès, il en coûte moins pour sortir de la vie. C'est une trève avec la mauvaise fortune ; le cœur lui fait une sorte de défi de nous persécuter davantage ; c'est pour lui une sorte de soulagement. Persuadé

qu'il y avoit entre Antiope & moi des obſtacles inſurmontables, je n'enviſageois, en vivant, que l'horreur de la voir paſſer en d'autres bras ; & c'en étoit aſſez pour me faire abandonner ſans regret la lumière & la vie.

Alcine ignoroit d'abord l'extrémité de mon état, parce qu'on la cachoit, par mon ordre, à ceux qui venoient s'en informer de ſa part. Mais Cynire, qui ignoroit avoir dans ſon ami un rival ; vint chez moi, entraîné par l'intérêt qu'il me portoit, & fut ſaiſi de conſternation en voyant les triſtes objets qui m'environnoient, le lit & le pavé de la chambre inondés de ſang, & la mort peinte ſur mon viſage. Il court dire à Alcine qu'il m'avoit laiſſé mourant ; & cette généreuſe amie en reçut la nouvelle, comme une mère tendre apprend la mort d'un fils qu'elle chérit. Allons-le voir, dit-elle à Antiope ; nous lui devons trop pour héſiter ſur une marque d'amitié, qui peut lui procurer quelque conſolation. Il n'étoit pas difficile d'entraîner l'aimable ſœur d'Antiphon ; mais c'étoit la mener au ſupplice. Quand elle vit l'état où j'étois, ſa

fermeté l'abandonna ; & Alcine se repentit de l'avoir exposée à ce spectacle. Le plaisir, leur dis-je, que j'ai de revoir deux amies aussi illustres, est d'autant plus sensible, que j'avois cru devoir y renoncer pour toujours, pour toujours. Elles ne pouvoient me dire une seule parole, tant elles étoient saisies.

J'avois alors à la main, des tablettes d'un travail assez rare, & un poinçon avec lequel j'y écrivois. Ces dépositaires de mes pensées devoient apprendre, après ma mort, à Antiope les tendres sentimens qu'elle avoit su m'inspirer. L'aimable fille crut y entrevoir son nom, & fit un mouvement pour les prendre. Demain, lui dis-je, quand la Parque aura éteint ce souffle de vie qui me reste, on ira vous prier de les garder, comme un gage de l'amitié que mon cœur vous a jurée. Vous y trouverez votre nom écrit en plus d'un lieu ; laissez-moi mourir dans l'espérance qu'elles vous rappelleront quelquefois le souvenir de l'ami le plus fidèle que vous eussiez entre les mortels. Je les recevrai, répondit la sœur d'Antiphon, dans l'espérance de les lire encore avec vous. Vous voyez bien que je n'aurai pas ce bonheur, lui repartis-

je. Non, belle Antiope, je ne vous reverrai que dans ces boſquets heureux de l'Elyſée, où les Dieux, fléchis ſur mes fautes, récompenſeront un jour votre vertu. Puiſſent-ils, juſqu'à ce jour, vous faire jouir ici d'une félicité égale à vos charmes ! je le leur demande par des vœux ſincères, qui m'occuperont juſqu'au dernier ſoupir.

Antiope couvrit ſes yeux d'un voile qu'elle avoit dans ſes mains. Sa ſœur tomba immobile ſur le bord de mon lit. Pourquoi, me dit Antiope avec des ſanglots qu'elle s'efforçoit de retenir, voulez-vous perdre toute eſpérance ? Le Ciel peut encore vous rendre à vos amis ; & peut-être, le premier, aigriſſez-vous vos maux par quelques préventions funeſtes. Si ces tablettes, ajouta-t-elle, renferment quelque choſe qui m'intéreſſe, donnez-les moi dès aujourd'hui. Il n'en eſt pas tems encore, lui répondis-je ; mon reſpect me ſuivra dans la tombe. J'eſpère qu'alors il me fera pardonner la ſincérité de ce que vous pourrez lire dans ces caractères tracés.

Le mot de tombe cauſa à l'aimable Antiope une pâleur qui m'alarma pour elle preſqu'autant qu'elle étoit alarmée pour

moi

moi. Je veux avoir vos tablettes, me dit-elle, en recueillant toutes ses forces. Je les lui remis en tremblant; & je priai Alcine de l'arracher de ces funestes lieux.

A peine elles venoient de me quitter, que je revis Alcine dans ma chambre. J'ai votre santé trop à cœur, me dit-elle en entrant, pour confier ma commission à une autre: Antiope vous ordonne de vivre pour l'aimer. Elle ne vous permet d'autre souci qu'une impatience que l'espoir doit rendre tranquille. Cratès a beau former d'autres projets; l'amitié d'Antiope & la mienne doivent vous rassurer. Dieux justes! est-ce pour me punir plus long-tems que vous voulûtes me ramener à la vie?

C'est ainsi que l'amour, après m'avoir conduit jusqu'aux portes du trépas, voulut prolonger des jours qu'il devoit remplir d'amertume. D'abord, la joie de voir Antiope sensible à ma tendresse, écarta de mon esprit le souvenir des obstacles qui nous séparoient; je m'enivrai pendant quelques momens des charmes de l'espérance. Mais cette illusion dura peu. J'appris que Sannion, à qui mon père,

en mourant, avoit confié une groſſe ſomme, dont la rentrée faiſoit mon unique reſſource, venoit d'être volé par des Pirates. Traſidée, mon oncle, plus riche encore que n'avoit été mon père, étoit ſans enfans, & pouvoit réparer mes malheurs; mais Traſidée, indigné de mon commerce avec Phœdria, & de la diſſipation que j'avois faite de mon patrimoine, ne répondit que par des reproches ſanglans à une lettre de ſoumiſſion que je lui écrivis. Alors, juſtement irrité contre moi-même, je prononçai mon propre arrêt, & je me condamnai à la perte d'Antiope. Sans prendre congé d'elle, & déguiſant mon nom, j'allai me préſenter au Capitaine Philomède, qui conduiſoit des ſoldats à l'armée des Phocéens; & je pris parti dans ſes troupes en qualité de Volontaire. A peine arrivé à l'armée des Phocéens, j'y reçus une bleſſure conſidérable. Plein d'horreur de m'y voir confondu avec une foule de ſcélérats, je déſertai ſans ſcrupule; &, par différentes routes, je tentai de me refugier à Phyle. Les forces m'abandonnèrent ſur les côtes d'Héraclée. Là, je demandai aſyle à un Prêtre d'Apollon,

qui me le refusa inhumainement. Accablé de fatigue, souffrant incroyablement de ma blessure, & surpris par l'orage, je fus contraint de me retirer dans un antre, trop heureux de partager cette demeure avec une louve, qui y allaitoit ses petits. Je soutins-là quelque tems ma triste vie, de quelques racines sauvages que j'arrachois de la terre aux environs. Un jour que je me traînois hors de l'antre vers cette vile nourriture, le hasard me fit rencontrer le fils de Panthoüs, à qui je donnai ensuite des lettres pour Achamas & Eurydice, mes chers Compagnons d'exercices & de plaisirs. Ils étoient nouvellement établis à Héraclée, où ils jouissoient d'une fortune considérable. Nous nous étions juré une affection éternelle, que je me crus en droit de réclamer: mais ces amis que je croyois si solides, apprirent la cruauté de mon sort sans en être touchés. Le zèle, jusqu'alors impuissant, du fils de Panthoüs fut enfin plus heureux pour moi auprès d'Aspledore, Grand Prêtre de Minerve. Ce sage Pontife, ayant appris l'extrémité où j'étois réduit, & les maux que j'endurois, accourut dans l'antre, me fit emporter chez

lui, guérit mes bleſſures, & m'éclaira ſur le peu de fond qu'on doit faire ſur l'amitié des foibles humains.

A peine j'avois pris congé du ſage Aſpledore pour aller à Phyle, où j'eſpérois trouver & intéreſſer à mon ſort une ſœur de ma mère, que je rencontrai le fidèle Ilée, qui me cherchoit de Ville en Ville, pour m'apprendre la mort de mon oncle Traſidée, & le retour d'une grande fortune. Traſidée n'avoit point fait de teſtament: il avoit été ſurpris par la mort. J'étois ſon ſeul neveu: ſes biens immenſes me revenoient. O deſtinée! c'eſt ainſi que tu te plais à faire éprouver, tour-à-tour, aux mortels tes rigueurs & tes bienfaits! Je me jettai éperdu de joie dans les bras de mon fidèle Domeſtique. O mon cher Ilée, m'écriai-je, courons vers Athènes. Ces paroles ſignifioient: Courons vers Antiope. Ilée ne s'y méprit point, & chercha à me détourner de mon deſſein. Sans lui répondre, je m'élançai dans le char qui le portoit; j'y pris place à côté de lui. Ilée, en frémiſſant, m'abandonna les rênes, ſans toutefois oſer m'apprendre le vrai motif de ſa répugnance à me voir entrer dans la Ville

de Minerve. Arrivé aux portes d'Athènes, malgré la réſiſtance d'Ilée, j'apperçois un tombeau nouvellement conſtruit... O mon cher Agaſthène, peignez-vous, ou plutôt, ſi vous m'aimez, partagez ma douleur! Je lis ſur ce tombeau: CI GÎT ANTIOPE —.

Le récit que Nicias venoit d'achever déchira les bleſſures dont ſon cœur ſeignoit encore. Tous les objets de ſes malheurs, réunis comme dans un tableau, ſe préſentoient à-la-fois à ſon eſprit défolé. On eût dit qu'il avoit, en ce moment, devant lui la tombe & les cendres encore fumantes d'Antiope. Mais la douleur étoit chez lui parvenue à ce comble auquel elle ne peut s'exprimer. Sa bouche muette ne querelloit point les Dieux, & ſes yeux obſcurcis étoient fermés aux larmes, qui ſoulagent les peines communes.

Nicias & Agaſthène arrivèrent aux portes de la Ville de Phères, comme on célébroit les noces du riche Daphnis & de la belle Galathée. Nicias fut reconnu par Polidor & d'autres Theſſaliens, amis de ſon père, qui voulurent l'entraîner à cette fête. Il ſe déroba à leurs empreſſe-

mens ; mais il obtint de Polidor des victimes & toutes les choſes néceſſaires pour faire un ſacrifice aux manes d'Antiope. Tandis qu'il s'acquittoit de ce triſte devoir, Agaſthène, non loin de-là, découvrit ſur le même rivage un bûcher qu'un bel Inconnu croyoit élever à l'ombre de Nicias. Agaſthène courut en avertir ſon parent, qui ſe hâta d'achever ſon ſacrifice, pour courir après le jeune Etranger. Il étoit déjà diſparu. Mais, ſur les informations que fit Nicias, & ſur les renſeignemens que donna Agaſthène, on les aſſura que ce bel Inconnu devoit être le même que celui qui, depuis quelques jours, poſſédoit toute la faveur de la Reine Thébé, femme du Roi Alexandre.

Nicias prit donc le parti de chercher à la Cour de Phères quelqu'un qui lui donnoit de ſi belles marques d'attachement. Cette recherche lui fournit l'occaſion de voir la Reine Thébé, à qui il fut préſenté par Polidor. Thébé, accoutumée à ſatisfaire toutes ſes paſſions, conçoit ſoudain un violent amour pour Nicias, lui déclare cet amour, & en eſt rejettée. Furieuſe de ſe voir dédaignée,

& craignant le courroux d'Alexandre, dans les mains de qui une de ses lettres pour Nicias étoit tombée, elle poignarde son mari, & fait arrêter Nicias, dont elle ordonne le trépas. Le fils de Charidème est jetté dans un obscur cachot, où il n'attend plus que la mort. Vers le milieu de la nuit, il entend ouvrir la porte de sa prison; mais au lieu de l'arrêt mortel qu'il devoit attendre, ses oreilles sont frappées du son d'une voix charmante, qui l'appelle sans le nommer. Il se sent chercher par une main timide, qui l'ayant fait sortir de ce funeste lieu, le conduit, en silence, & par de longs détours, jusqu'aux dehors du Palais de Phères.

Là, sous le voile d'une nuit sombre, il discerna à peine trois coursiers préparés pour leur retraite. L'Inconnu lui en fit présenter un, l'exhortant à fuir sans s'arrêter, tandis qu'il alloit faire le même usage des deux autres, suivi d'un Esclave fidèle. Nicias alors demande à ne point quitter celui qui vient de lui conserver la vie. Il fait, pour obtenir cette faveur, les plus pressantes prières, oubliant tout jusqu'à son Agasthène, pour suivre les pas

de ſon libérateur : mais l'Inconnu rejette ſa prière —. Partez, Seigneur, lui dit-il ; hâtez-vous de fuir ces murs, où règne le crime. Moi-même je ne puis m'y arrêter ſans danger —. Nicias alloit inſiſter encore, lorſqu'ils furent l'un & l'autre avertis de preſſer leur ſéparation & leur départ, par un horrible murmure qui ſe fit entendre tout-à-coup du fond du Palais.

Nicias, quittant à regret ſon libérateur, va rejoindre Agaſthène, qui ſe hâte de l'éloigner de ces funeſtes lieux. Les deux jeunes Grecs rencontrèrent ſur leur chemin le vieux Général Diophite ; qui les entraîna avec lui pour aller au ſecours des Athéniens qu'il commandoit dans la Phocide. Il s'y donna le lendemain un combat ſanglant. Nicias & Agaſthène contribuèrent, par leur valeur, à la défaite des Thraces & des Thébains ; mais Agaſthène ſe laiſſa envelopper par un gros de Thraces. Nicias, dans l'eſpoir de le délivrer, en fait un horrible carnage ; comme il alloit tuer Siltace leur Chef, ſon épée ſe rompit. Cet accident le fit tomber au pouvoir des Thraces, qui l'emmenèrent priſonnier. Nicias, après

un assez long esclavage, fut racheté par le Général Phocion; & son premier soin fut de traiter lui-même de la rançon de son cher Agasthène, à qui il donna rendez-vous chez Toante, leur Hôte commun, dans la Ville de Cérame, qui donne son nom au golfe Céramique. Agasthène s'y rendit le premier. En passant par un Hameau voisin de Cérame, il apperçut une belle enfant, qui prononçoit les noms d'Eglé & de mère, & dont tous les traits lui rappellèrent aussi-tôt ceux de sa chère Eglé. Tout son amour se réveille; il suit cette aimable enfant, jusques dans une chaumière, où le premier objet qui frappe sa vue est cette épouse adorée. La tendresse & les embrassemens de l'heureux Agasthène se partagent entre sa femme & sa fille; car il ne doute plus que ce ne soit-là l'enfant dont il l'a laissée mère.

Lorsque les premiers transports de leur joie furent appaisés, & qu'Eglé fut enfin libre de parler, elle apprit à Agasthène que le jour où elle avoit été enlevée par des Pirates, elle leur avoit échappé au milieu d'un bois, à la faveur du brouillard épais; qu'ensuite la douleur qu'elle

avoit de la perte d'un époux adoré, se mêlant à la honte où elle étoit de se trouver enceinte, elle avoit profité du bruit de son enlevement par des Pirates, pour ne point retourner dans la maison maternelle ; qu'espérant être inconnue dans le golfe Céramique ; elle avoit loué une chaumière dans ce Hameau, où elle subsistoit avec sa fille de la vente qu'elle avoit faite à Cérame de quelques bijoux précieux qu'elle s'étoit trouvés sur elle le jour de son enlèvement.

Agasthène, de son côté, lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur cruelle séparation, & les ressources qu'ils avoient lieu d'attendre de la parenté & de l'amitié de Nicias. Il voulut ce jour-là partager la chaumière où il se trouvoit avec Eglé & sa chère fille ; mais le lendemain il les mena avec lui chez Toante, qui leur fit aussi-tôt donner à tous trois des vêtemens distingués.

A peine Agasthène étoit-il chez Toante, que celui-ci reçut des lettres de Nicias, par lesquelles il lui mandoit qu'il arriveroit ce jour même. Toante proposa aussi-tôt à ses Hôtes d'aller au-devant de Nicias. La partie fut acceptée avec transs-

port; mais le hasard voulut que Nicias prît une route particulière, en sorte qu'il arriva chez Toante en son absence. En attendant le retour de son Hôte, le fils de Charidème s'occupa à parcourir le spacieux jardin de Toante. En passant auprès d'un lit de gazon, il voit un jeune Esclave plus beau que le jour, qui dormoit à l'ombre. Surpris de sa rare beauté, il s'approche pour le considérer de plus près. L'inconnu s'éveille, & rougit en voyant Nicias attentif à le considérer; puis il élève sur lui un regard timide. Ciel! quelle est sa surprise! on ne peut la comparer qu'à celle même de Nicias. L'Esclave jette un cri, auquel Nicias répond à l'instant par un autre. Il veut parler; le faux Esclave ne le laisse pas achever: il se précipite dans ses bras, en s'écriant: — Nicias, vous vivez! . . —. Il n'en put dire davantage. Ce transport acheva d'ouvrir les yeux de l'heureux Nicias, en portant une nouvelle vie dans son cœur. Les marbres chargés du nom d'Antiope, les honneurs rendus à son ombre, rien ne pouvoit l'abuser à cette heure; Antiope étoit dans ses bras.

Le transport inexprimable de ces deux

Amans ne fut ſuſpendu que par le déſir bien naturel de ſavoir par quelles aventures ils avoient été jetés l'un & l'autre dans une ſi fatale erreur. Après que Nicias eut ſatisfait Antiope, elle lui fit, à ſon tour, le récit ſuivant :

— Quand j'eus appris votre départ, ô Nicias, je laiſſai éclater ma douleur ſans ménagement. Cette franchiſe me délivra des pourſuites de Cynire, mais non des perſécutions de Cratès. Il voulut me marier, malgré moi, au Thrace Sadocus, pour qui je me ſentois une invincible averſion. Il avoit déjà arrêté le jour de cet hymen pour lequel il menaçoit d'employer la violence, lorſque Parménon, affranchi de mon frère Antiphon, qui l'avoit envoyé en Aſie pour le recouvrement d'une ſomme conſidérable, revint à Athènes; & me fit demander un entretien particulier, dans lequel il me montra une boëte remplie d'or & de pierreries appartenante à mon frère, & dont ſa mort, & celle d'Alcine que je venois de perdre, me mettoient en poſſeſſion. Comme cette boëte renfermoit aſſez de richeſſes pour me mettre en droit de braver le reſſentiment de Cratès, je pris ſur le

champ la résolution de le fuir, en prenant les habits d'un autre sexe; & je fis part de ce dessein au fidèle Parménon, qui m'aida à l'exécuter. C'est sous ce déguisement que je parus à la Cour de Phères, où la Reine Thébé conçut pour moi une passion insensée, dont je ne pus la guérir qu'en lui révélant le secret de mon sexe. C'est sous ce même déguisement que j'élevai sur le rivage Thessalien un bûcher à vos manes. Enfin, c'est sous ce même déguisement que je vous ai ouvert les portes de la prison, où vous attendoit une mort certaine. Profitant de la fureur même où Thébé étoit contre vous, je m'offris à servir sa vengeance, & lui promis d'aller vous porter un breuvage empoisonné; ruse heureuse, à la faveur de laquelle j'ai sauvé des jours si chers! Comme Polidor vous avoit présenté à la Cour sous un nom supposé, je ne savois pas que je sauvois Nicias; j'ignorois à quel point la fortune me favorisoit. Depuis, pour vous retrouver, j'ai couru toute la Grèce avec le fidèle Parménon. Des Pirates nous ont pris l'un & l'autre, & nous ont vendu, en qualité d'Esclaves, au riche Toante, à qui j'ai caché mon sexe,

& dont mes mains cultivent les fleurs ; tandis que Cratès, dans Athènes, pour couvrir la honte de la fuite à laquelle il m'a forcée, me fait passer pour morte. J'ai même su, par des Voyageurs, que dissimulant la haine qu'il me porte, il a fait élever à mes manes un magnifique monument ---.

La belle Antiope finissoit le récit de ses malheurs à son cher Nicias, qui étoit encore à ses pieds, lorsque son Hôte rentra avec Agasthène & Eglé. Ils apprirent tous avec les plus grands transports de joie, que ce moment mettoit le comble aux vœux de Nicias. Agasthène & lui se félicitèrent réciproquement. Toante ne voulut point entendre parler de rançon, ni pour Antiope, ni même pour Parménon ; mais en faveur du sacrifice qu'il faisoit, il exigea que sa maison fût un mois entier le théâtre du bonheur & de l'hymen des deux Amans.

SUPPLÉMENT AUX CÉRAMIQUES.

NOUS estimons presque tout précieux dans le Roman des *Céramiques*, mais principalement certaines moralités touchantes, que nous allons exposer ici à part, n'ayant point jugé convenable de les interposer, comme fait l'Auteur, dans le cours du récit de l'action. On conçoit qu'elles eussent gêné la marche rapide d'un extrait. Nous avons cru qu'il étoit plus à propos de les présenter isolées, ornées seulement de leur propre énergie, & comme sans rapport avec les faits précédens.

Discours d'Iphytus à son fils Agasthène.

JUSQU'A ce jour, ô mon fils, j'ai conservé votre innocence; vous avez été sous ma garde comme un foible arbrisseau que le Cultivateur munit d'un appui contre la violence des vents. Les tems changent; vous allez commencer l'épreuve de cette liberté qui a été fatale à tant d'autres. Entre les vices que vous verrez chez les hommes, il en est contre lesquels je ne crois pas devoir vous prémunir; vous ne voudrez pas faire rougir les manes des ancêtres dont vous descendez: mais vous trouverez des crimes accrédités, qui m'alarment d'autant plus pour votre jeunesse, qu'ils vous sembleront moins devoir alarmer votre probité. Il est un sexe foible & timide, que les Dieux ont formé pour faire l'ornement de l'univers & la douceur de notre vie. Les hommes (nés ses protecteurs), presque tous, font leurs efforts pour le couvrir d'opprobre, & le rendre digne en effet du mépris qu'il ne mériteroit pas sans eux. Quoi! mon fils, si,

dévoré de la soif insatiable des richesses, vous alliez confier votre vie à un bois mince, flottant sur les abymes de la mer, voudriez-vous, suspendu sur ses gouffres, voler lâchement, par un calcul infidèle, celui qui attendoit votre retour pour partager le profit des biens qu'il auroit laissés à votre bonne-foi? Eh bien, ne vous y trompez pas. En vain on croit pouvoir s'applaudir avec honneur du succès des pièges amoureux qu'on tend à la crédulité ou à la foiblesse. Vous ne sauriez pratiquer ces ruses funestes sans devenir aussi coupable que celui qui vole en secret son associé. Mais je n'en dis pas assez; on commet, à l'égard des femmes, un crime plus honteux que le vol & l'assassinat, par la basse trahison qui prend sa hardiesse dans l'impunité. Vous attaquez un sexe, qui, pour défense, n'a que des larmes, aussi mépriſable dans votre entreprise, que le lâche, qui ne pouvant soutenir l'aspect de son ennemi, va, dans la nuit, lancer sur lui des traits assassins. Ce que je vais vous dire, mon fils, vous paroîtra peut-être trop sévère; il est pourtant vrai que les séducteurs & les Amans parjures sont plus punissables que les malfaiteurs publics.

Ceux-ci, tôt ou tard, marqués du ſceau de l'indignation générale, ne ſeroient bientôt plus à craindre, quand même toute la rigueur des loix ne ſéviroit point contr'eux. Mais de quel dangers ne ſont point les autres dans l'ordre de la Société? Lorſqu'ils bleſſent perfidement ce ſexe timide, auquel ils ſont profeſſion d'être particulièrement dévoués, ne reſſemblent-ils pas à l'épouſe exécrable, qui égorge ſon époux fidèle, dormant avec confiance ſur ſon ſein? Oui, mon fils, croyez que cet attentat, ſi commun, contre les loix les plus ſaintes de la Société, porte un caractère plus infame que la ſcélérateſſe. Il n'eſt pas néceſſaire en effet qu'un homme vous ait chargé de la garde de ſa femme ou de ſa fille. Il règne entre les amis, entre les hommes même, qui n'ont que des liaiſons d'honnêteté, une confiance réciproque, qui eſt un traité tacite. Voudriez-vous enlever de chez votre Hôte un vaſe d'or, ou quelqu'autre meuble précieux, qu'il abandonne à votre diſcrétion? Vous n'êtes pas moins brigand, ſi vous attentez à l'honneur de ſa femme ou de ſa fille; mais brigand comme celui qui, admis dans les Temples des Dieux, en

déroberoit les vaſes ſacrés. C'eſt, ſans contredit, une impiété, une profanation plus horrible encore, ſi, violant le ſanctuaire de l'amitié, de la confiance & de l'hoſpitalité ſainte, vous profitez de l'inexpérience ou même de la foibleſſe d'un ſexe dont l'innocence & l'extrême ſenſibilité nous font ſouvent triompher ſans ruſe : mais ſi, combattant ſa pudeur même, vous cherchez, par des ſermens & par d'autres artifices, à vaincre ſa juſte réſiſtance, & à rendre la vertu le jouet & la victime d'un parjure, rien alors, ſoyez-en certain, n'égale le ſacrilège affreux que vous commettez. Non, mon fils, ſi, faiſant revivre ces vagabonds dangereux dont Théſée purgea la Grèce, vous alliez, aux environs de Némée, dreſſer des embuches au Voyageur tremblant, vous ne feriez pas un mal auſſi irréparable : la fortune pourroit rendre d'un autre côté ce qu'elle enleveroit ici par vos mains ; vous pourriez le faire vous-même, cédant à un juſte remords. Mais que ferez-vous pour cette victime malheureuſe de vos ſéductions ? Les Dieux eux-mêmes, en lui pardonnant ſa foibleſſe, ne peuvent lui rendre ſon honneur, ce bien plus cher que le jour.

Cependant, aveuglé sur le précipice dans lequel vous l'entraînez, elle vous mêle dans son cœur avec les noms des Dieux qu'elle invoque. La douce société, les caresses d'une mère tendre, ses compagnes, leurs jeux, leurs fêtes ne l'intéressent plus. Elle est, loin de vous, comme un foible agneau qu'on a arraché du sein de sa mère: le jour elle vous cherche; la nuit elle accuse la trop lente aurore, qui ne vous ramène pas assez-tôt à ses yeux; & vous, la trompant aujourd'hui, résolu de la tromper demain, vous verriez tranquillement coucher le soleil qui doit l'éclairer à son retour! Vous vous livreriez au sommeil voisin de la mort, tandis que Jupiter, que vous rendez confident de votre fourberie, l'écrit dans le livre fatal où sont conservés les crimes des humains! Ah! mon fils! que plutôt, moissonné comme une plante dans sa prémière aurore, puissiez-vous descendre, dès-aujourd'hui, sur ces solitudes stériles des bords du froid Cocyte, où doivent errer au-delà des tems les ames de ceux qui, perdus pour la race humaine, sont morts pour éprouver l'amour & ses feux!

Conseils pernicieux de Phœdria à Nicias, & punition tragique & terrible de Phœdria.

C'EST dans le châtiment de Phœdria que consiste la véritable moralité de cet Episode. On seroit toutefois en droit de dire que l'énergie & l'effronterie même des conseils pernicieux que Phœdria donne à Nicias, produisent tout l'effet d'une excellente moralité. Quand le vice se montre dans toute sa laideur, son langage porte avec lui son contre-poison; toutes ses paroles deviennent autant de contre-vérités, & les maximes les plus perverses se changent ainsi en excellentes leçons.

PHŒDRIA, *jeune Athénien, perdu de débauche, & qui en tenoit pour ainsi dire école, ne se contentoit pas d'être vicieux; il vouloit encore (comme on l'a vu)*

faire des proſélytes : les Dieux en tirèrent une vengeance exemplaire, en mettant, pour ainſi dire, ſous le même point de vue ſon délit & ſa punition. Nous croyons préſenter au Lecteur un morceau également piquant & inſtructif. Ecoutons parler Phœdria.

Pour jouir la nuit, mon cher Nicias, de la compagnie de Philotis, fille de Phanocrate, vous avez paſſé, à l'aide d'un faut périlleux, de votre toit ſur le ſien; c'eſt-à-dire, que pour vous aſſurer quelques momens de plaiſir, vous avez couru un extrême danger. Tout cela eſt en règle, ſelon les principes généralement reçus. On ne s'expoſe pas pour aller voler la bourſe de ſon voiſin; l'exploit n'eſt pas d'aſſez grande conſéquence: mais s'il s'agit d'attirer dans nos pièges ſa femme, ſa ſœur ou ſa fille, le danger même de perdre la vie ne doit pas nous faire héſiter. Ce n'eſt donc pas là-deſſus que vous devez, de ma part, vous attendre à aucun blâme. Mais qui croiroit que Nicias, d'une figure intéreſſante,

d'une naissance distinguée, & l'ami de Phœdria, se conduit selon des principes vulgaires, & pratique, depuis près de quinze jours, la même intrigue? Vous rougissez! je vous en sais gré. Allez, je pardonne à l'âge. Vous pouvez, pour votre coup d'essai, vous conduire, sans conséquence, en jeune homme; mais sachez que bientôt il vous convient de prendre d'autres sentimens. Depuis longtems, à Athènes, on est revenu de la duperie d'escalader les murs; on y va, de plain-pied, aux ruelles, & nous ne daignons pas nous rendre auprès du beau sexe, s'il ne nous applanit jusqu'aux moindres difficultés. J'avois bien raison de dire qu'il falloit vous former avant que de vous produire. Si vous vous faisiez connoître dans un certain monde par ces ridicules du vieux tems, vous seriez un homme perdu, à n'en pas revenir.

Ici Nicias, hors de lui ne voulut pas laisser poursuivre Phœdria. C'en est trop; arrêtez, lui dit-il; *Philotis ne mérite ni vos soupçons ni vos railleries insultantes. Cessez de faire outrage à sa vertu. La*

franchiſe, qui éclatoit dans le déſaveu de Nicias, ne laiſſa point de doute à Phœdria ſur la ſageſſe de ſon Diſciple. Cet étrange Inſtituteur parut avoir pitié de la ſimplicité de ſon Elève; en hauſſant les épaules, il pourſuivit ainſi :

Je ſuis aſſuré, mon cher Nicias, que votre Philotis elle-même me pardonneroit ſans peine ce prétendu outrage; mais ne croyez pas qu'en ſecret elle vous pardonne la biſarre conduite dont, à tort, vous vous glorifiez. Que vous êtes jeune, ô mon cher, & que vous connoiſſez peu les femmes! Sachez toutefois que non-ſeulement elles vous permettent de tout oſer, mais que même elles l'exigent. Toutes ſe reſſemblent en cela, & ne different entr'elles que par le plus ou le moins de mauvaiſe foi ſur cet article. C'eſt à quoi ſe réduit la vertu de ce ſexe. Pour ce qui eſt de Philotis, comment voulez-vous qu'elle ſe déclare plus intelligiblement qu'en ſe prêtant à vos viſites myſtérieuſes, furtives & nocturnes? La pauvrette! qu'elle eſt à plaindre avec vous! quel embarras doit régner dans votre tête-à tête, & dans votre

votre entretien! Dites-moi, Nicias, quand vous avez queſtionné Philotis ſur l'état de ſon ſanſonnet, ou de ſon ſerein, ou ſur ce qui s'eſt paſſé la veille au ſacrifice, ou ſur la chanſon que lui a appris ſon Maître de Chant, que vous reſte-t-il d'intéreſſant à lui dire? Peut-être lui récitez-vous, pour l'enflammer, une loi de Dracon ou quelque ſentence de Socrate! ou peut-être vous lui dites combien de pourpre de Tyr il eſt entré dans votre manteau, & de quel Pays étoit Xamolxis! Cependant il me ſemble voir d'ici la jeune fille ſe morfondre à côté de vous; prendre, dans ſa diſtraction, votre marche ou la ſienne; rêver, dormir ou le feindre. Il n'eſt rien, j'en ſuis sûr; non, il n'eſt rien en elle, qui, d'un air touchant, n'accuſe votre inhumaine tiédeur! Nicias, Nicias, ce ſupplice eſt trop grand. Si vous avez réſolu de le faire endurer encore à Philotis, j'irai moi-même le faire finir.

L'émulation qu'il ſembloit que Phœdria voulût inſpirer à Nicias par ces paroles, lui fit horreur. Ah! Phœdria, s'écria-t-il,

ſi Philotis, ſéparée un jour des Ombres chaſtes, doit entrer dans le bois ſombre où Pluton confine celles qui ont uſurpé clandeſtinement les droits de l'hymen, que jamais elle ne puiſſe reprocher ce malheur à mon Ombre! qu'elle ſe plaigne plutôt de tout autre que de moi! Phædria, affectant ici une patience plus qu'héroïque, laiſſa tranquillement Nicias achever ces proteſtations; après quoi il reprit, du plus grand ſérieux:

Ces grands mots, mon cher Nicias, ſont ridicules comme votre conduite. Avec cette prétendue droiture dont vous croyez pouvoir vous applaudir, vous commettez une vraie injuſtice envers les femmes. Ne recherchez pas leur commerce, ſi vous ne devez pas tenir ce que vos empreſſemens leur promettent; ne les engagez pas à écouter vos douceurs, à vous admettre à leurs ruelles, à vous recevoir la nuit aux balcons. Quel droit avez-vous de leur laiſſer toute la honte d'une eſpèce de défaite, ſans leur en faire recueillir aucun fruit?

Nicias, révolté de plus en plus dit à Phædria : Il semble que vous ne connoissiez qu'une seule espèce de femmes. Quant à celles qui peuvent penser comme vous le dites, elles ne méritent guères que l'on pense à elles : mais si, follement, on veut donner dans ces aventures, il faut se garder d'en confondre les objets ; &, ne fût-ce que par savoir vivre, un honnête homme ne doit attaquer qu'une femme qui montre qu'elle le veut bien. Pour ce qui est de moi, j'aimerois mieux manquer toute ma vie de ce que vous appellez bonnes fortunes, que m'exposer à offenser une seule femme, qui pourroit désapprouver sincèrement ma témérité.

Pendant que Nicias parloit ainsi, Phœdria affectoit de le regarder d'un air de surprise. Seigneur Nicias, lui dit-il avec un sérieux moqueur, je vous conseille, de faire un livre de toutes ces maximes ; encore seroit-il à propos que, pour être moins ridicule, vous prissiez une robe délaissée par quelqu'un de nos Philoso-

phes : de cette manière, l'écrit pourroit peut-être tomber dans un décri moins universel. Eh quoi ! vous prétendez réformer les femmes & leurs mœurs, & vous croyez entendre leurs intérêts mieux qu'elles-mêmes ? Avec tout le mérite que vous avez, & celui que vous pouvez acquérir, tant que vous voudrez vous conduire sur ces faux principes, vous verrez le triste ennui vous suivre, & se montrer sur tous les visages à votre aspect. Fuyez une telle destinée, ô Nicias ! ou, je vous le répète, vous êtes un homme perdu.

Par ces perfides préceptes, Phœdria s'efforçoit, & parvint en effet à égarer, pour quelque tems, Nicias, qui devint, à son école, un autre Phœdria. Mais les sentimens d'honneur avec lesquels étoit né le fils de Charidème, le rappellèrent bientôt aux principes vertueux ; ou plutôt ce fut au véritable amour qu'étoit réservé ce miracle. Du moment que Nicias aima réellement, il sentit tout le faux des maximes de son Corrupteur ; & par un moyen tout

ſemblable, la même converſion s'opéra chez Phœdria lui-même. Mais le Ciel, juſtement courroucé contre ce dernier, ne ſe paya point de ce retour tardif, & lui infligea le châtiment le plus terrible, ainſi que nous l'allons raconter.

Nicias, brûlant de rejoindre Agaſtène, deſcendit aux vallons de Trœzène en Carie, où il apprit que vivoit Phœdria. Il ne put ſe défendre de s'y arrêter : car il ne pouvoit ſe réſoudre à haïr ce dangereux Conſeiller, malgré tous les malheurs qu'il devoit à ſes funeſtes leçons.

Là, Nicias vit le ſpectable horrible d'Aſtynome, miſe à mort par cet infortuné Phœdria ſon époux. Aſtynome, indifférente autant que belle, vivoit heureuſe dans une ſolitude riante au pied du mont Cadmus, quand l'Athénien, revenu trop tard de ſes égaremens, la vit, l'aima, & fut aſſez heureux pour l'obtenir de ſon père. Le jour que, plein d'une tendre inquiétude, Phœdria la cherchoit pour en obtenir l'aveu de ſon bonheur, il la trouva dans un lieu ſolitaire, où ſa belle

main, conduisant mollement un poinçon, sembloit confier quelque secret à des écorces. Heureux, s'écria-t-il, pour qui, d'une main timide, vous tracerez ces mots : *Je vous aime !* heureux qui vous les inspirera ! L'Amour avoit prévenu les vœux de l'Etranger. Astynome rougit en le voyant à ses pieds ; & en confirmant le choix de son père, elle n'eut de peine qu'à cacher la joie qu'elle en ressentoit. L'imprudente, se fiant sur un bonheur dont le sort ne lui réservoit que les prémices, quitta sans regret ses Dieux Pénates, qu'elle ne devoit plus revoir. D'abord, Phœdria fut heureux, si les coupables peuvent l'être ! Les Dieux, dont la vengeance étoit suspendue, lui firent espérer de se voir renaître dans un gage de son amour ; & bientôt ils lui donnèrent un fils dont Astynome le fit père. Astynome épuisoit ses soins sur cet objet commun de leur tendresse ; lorsque son frère Hyllus, revenu de la Cour de Perse après une longue absence, accourut à la demeure de Phœdria, pour embrasser une sœur qu'il chérissoit. La tendre Astynome, toujours impatiente loin de son Phœdria, alloit l'attendre, & lui portoit son fils, lorsqu'au déclin d'un beau jour il revenoit

de pourſuivre dans les forêts un daim timide. C'eſt-là qu'Hyllus arrive auprès d'elle, & ſe précipite dans ſes bras. Le malheureux époux s'approchoit ; il voit Aſtynome répondre aux embraſſemens d'un homme qu'il ne connoît point : ſon cœur ſe livre en proie à la jalouſie. Phœdria lance un javelot; une Furie le conduit dans le cœur d'Aſtynome. La jeune Carienne tombe comme un beau lis que la faux a coupé : mais ſes bras n'abandonnent point ſon fils ; & les paupières déjà appéſanties par les langueurs du trépas, elle détourne encore d'une main mourante l'enfant, dont la bouche, toujours collée ſur ſon ſein, alloit s'abreuver de ſon ſang. Cependant Hyllus, baigné de larmes, appelle ſa ſœur, qui ne lui répond plus. Alors, plein de colère & de douleur, il s'arme d'un fer pour fondre ſur le meurtrier, qui ſe trouvoit déja près de lui ; mais Aſtynome, par un effort que l'amour lui fait faire contre la mort cruelle, prononce les noms de frère & d'époux, en jettant ſur lui un dernier regard, où la tendreſſe ſe peint ſeule. Ce ſpectacle déſarma Hyllus malgré lui; & Phœdria, dans le même inſtant, apprend ſa funeſte erreur, & voit fermer

pour toujours les beaux yeux d'Aſtynome.

L'époux infortuné devient ſoudainement immobile, ſemblable à un de ces Ethiopiens que Perſée, par l'aſpect de la tête de Méduſe, changeoit en marbre ou en porphyre. Mais bientôt, agité par les Furies, il épouvante ceux que ſon malheur attiroit auprès de lui. Les cheveux hériſſés, le viſage couvert d'écume, il pouſſe d'horribles mugiſſemens, demande Aſtynome, & fait les plus terribles menaces à quiconque oſe lui réſiſter. Tout fuit devant lui, & perſonne n'oſe le dérober à ſa propre fureur. C'en étoit fait de Phœdria, & ſa main déſeſpérée, armée d'un glaive vengeur, alloit ouvrir ſon ſein, lorſque Nicias arrive, brave ſa rage effrayante, & d'un bras robuſte lui arrache l'arme fatale. Phœdria ouvre les yeux ſur les objets qui l'environnent ; il reconnoît Nicias, lui raconte, en frémiſſant, ſon erreur fatale, & le conjure de lui rendre ſon épée. Nicias, pour achever de déſarmer ſon ami, & le faire renoncer à ſa réſolution funeſte, ordonne qu'on écarte le corps ſanglant d'Aſtynome ; & prenant dans ſes bras le fils qu'elle allaitoit, il le préſente au féroce ſuicide : Si tu n'es plus époux, lui dit-il,

infortuné Phœdria, ſonge au moins que tu es encore père : conſerve-toi pour ce cher gage de la tendreſſe d'une épouſe. Les Dieux, Aſtynome & ton fils te condamnent à vivre ; le meurtre d'Aſtynome fut une erreur, le tien ſeroit un ſacrilège. Ici Phœdria attendri & vaincu, ſoupire, fond en larmes, & ſouſcrit à ſon arrêt.

TABLE

DU Ier. VOLUME D'AVRIL.

AVIS très-important, *page* 3
Hiſtoire de Tancrède & d'Erminie, Princeſſe d'Antioche, 7
Aventures de Nicias & d'Antiope, *ou* les Céramiques, 111
Supplément aux Céramiques, 183
Diſcours d'Iphytus à ſon fils Agaſthène, 184
Conſeils pernicieux de Phœdria à Nicias, & punition tragique & terrible de Phœdria, 189

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le premier Volume du mois d'Avril de *la Bibliothèque des Romans.* Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 31 Mars 1780. DE SANCY.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue S. Severin.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyſe raiſonné des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue ; avec des Anecdotes & des Notices hiſtoriques & critiques concernant les Auteurs ou leurs ouvrages, ainſi que les mœurs, les uſages du tems, les circonſtances particulieres & relatives, & les perſonnages connus, déguiſés ou emblématiques.

AVRIL 1780. SECOND VOLUME.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe, rue S. Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVIS

TRÈS-IMPORTANT.

Le Propriétaire de la Bibliothéque des Romans eſt inſtruit que quelques-uns de ſes Souſcripteurs ſe propoſent de ne pas renouveller leur Abonnement, aux différentes époques, parce qu'ils regardent le rabais établi (pendant quelque tems ſeulement) comme une ſource d'avantages toujours renaiſſans pour le Public. Il eſt néceſſaire d'éclairer leur erreur.

Dans tous les tems, quiconque aura négligé de renouveller ſon Abonnement pendant les quatre premières années, obtiendra une diminution pour l'année, ou les années dont il déſirera de ſe pro-

curer les Volumes, pourvu toutefois qu'il ſouſcrive, au prix ordinaire, pour la cinquième année. Mais, dans tous les tems auſſi, quiconque n'aura pas renouvellé depuis la cinquième année, c'eſt-à-dire, depuis Juillet 1779, payera irrévocablement autant de louis qu'il ſe ſera écoulé d'années depuis cette époque. En un mot, le rabais ne s'étendra jamais plus loin que les quatre premières années.

Par reſpect pour le Public, on ſupprime les réflexions que l'on pourroit ſe permettre ſur le projet d'abuſer de l'honnêteté d'un Homme-de-Lettres, qui a voulu rendre facile l'acquiſition d'un Ouvrage agréable.

Si le ſuccès de cet Ouvrage peut ſuffire à l'amour-propre du

Propriétaire du Privilége, il ne ſuffit point aux ſentimens de ſon cœur. Quoique riche en Extraits intéreſſans, & aſſuré de ſecours également ſolides & précieux, il invite MM. les Gens-de-Lettres à lui procurer de nouvelles richeſſes, & à le mettre à portée de prouver au Public, déjà ſatisfait, l'étendue de ſa reconnoiſſance & de ſon zele. Il recevra & lira avec empreſſement les Extraits qu'on voudra bien lui adreſſer (ſans ſe faire connoître d'abord). Trois jours après, il remettra ſa réponſe; elle ſera toujours accompagnée du prix de l'objet confié : ce prix ne pourra qu'animer l'émulation. Il ne veut pas ſuppoſer qu'il ſera quelquefois obligé de renvoyer le Morceau qui lui aura été adreſſé, parce qu'on n'y aura pas

aſſez reſpecté les Mœurs & les Loix. Les Romans anciens ou modernes, traduits ou à traduire, étant répandus dans toutes les Bibliothèques, il ſera aiſé de s'en procurer & de travailler d'abord ſans ſe faire connoître à lui ; il en fournira lui-même lorſque l'anonime ne ſubſiſtera plus. On pourra ſeulement lui faire demander ſi tel ou tel objet n'a pas déjà été traité. On adreſſera les lettres & les paquets à Monſieur ANCEAUME, au Bureau.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

AVRIL 1780. SECOND VOLUME.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR,
OU
L'ORIGINE DU MAI,
POEME CHAMPÊTRE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. FILTZ.

IL y a dans l'Allemagne plusieurs Ecrivains qui portent le nom de *Filtz*. L'Auteur du Poëme

dont nous donnons ici la Traduction, eſt un jeune homme qui n'eſt pas encore beaucoup connu. Il n'a mis au jour que quelques petites Piéces de Poëſie champêtre, dont celle-ci eſt la plus conſidérable. Il paroî, par une de ces Piéces intitulée *Le Berger déſabuſé*, qu'il eſt né dans une petite Ville ſituée ſur le Rhin, & que ſa famille eſt nombreuſe, pauvre & obſcure, mais honnête & vertueuſe. Ses Poëſies reſpirent la candeur & la ſimplicité. Il s'attache principalement à la pureté du ſtyle, au coloris & à l'harmonie. Sa Muſe a voulu quelquefois s'élever au ſublime; mais elle ſemble mieux exprimer tout ce qui a rapport au ſentiment, à la tendreſſe & aux beautés ſimples de la Nature. Cependant une teinte de triſteſſe & de mélancolie, qu'on peut attribuer à ſes infortunes, ſe fait remarquer quelquefois dans ſes Ouvrages. On voit qu'il aime beaucoup la Campagne, & qu'il ne ſe plaît guères à la Ville. Il en fait, dans la Pièce que nous avons citée, une peinture qui paroîtroit ici très-vraie. « C'eſt-là, dit-il, qu'eſt le ſiège impoſant » du vice & de l'erreur. Mille inſenſés, ſéduits » par l'apparence d'une félicité menſongère, y » pourſuivent les fantômes brillans de la faveur » & de la fortune. Mille voluptueux, toujours » brûlans dans leurs déſirs, & jamais ſatisfaits, y » coulent des jours languiſſans dans les bras de

» la pareſſe & de la volupté. Mille eſprits ambi-
» tieux, qui n'exiſtent que pour eux-mêmes, &
» dont la perfidie eſt voilée par des dehors ſédui-
» ſans, s'y exercent à lancer contre la vertu les
» poiſons de l'envie & les traits de la fureur. Un
» tourbillon inévitable de tumulte, d'ennuis,
» d'embarras, vous y entraîne & vous dérobe
» au plaiſir ineſtimable d'interroger la Nature
» au fond de ſon cœur & dans le ſilence des
» paſſions, &c. ».

Le Poëme de l'*Origine du Mai* paroît être d'un genre nouveau. Il joint l'intérêt du Roman aux images poëtiques & gracieuſes de l'Eglogue. M. Filtz a paru ſentir que ce dernier genre de Poëſie ſeroit beaucoup plus piquant s'il y joignoit une intrigue. C'eſt en effet le ſeul moyen qu'il y ait à prendre aujourd'hui pour faire lire la Poëſie champêtre. Un léger intérêt lui donnera de la vie & du mouvement. Les deſcriptions des beautés de la Nature, de la Campagne, les mœurs ſimples & naïves des Bergers, tous ces objets, qui ont été ſi ſouvent rebattus, frapperont agréablement le Lecteur, lorſqu'il les verra en ſcène; au lieu qu'il s'ennuiera ſouvent à les contempler dans une ſimple peinture. On pourra juger de la vérité de ces réflexions, lorſqu'on aura lu le Poëme de M. Filtz.

JE reviens à vous, aimable ſimplicité, calme délicieux, ſolitudes champêtres. Je reprends avec joie ces chalumeaux légers avec leſquels je chantois mon bonheur, aſſis au bord d'un ruiſſeau dont le doux murmure s'accordoit avec les ſons de ma voix, ou à l'ombre d'un chêne dont les rameaux touffus, s'élevant juſqu'aux nues, ombrageoient une claire fontaine, & faiſoient régner une délicieuſe fraîcheur. Oui, je vais reſpirer l'heureuſe paix, l'aimable innocence, le vrai bonheur. Vous tous, que la Nature a formé ſenſibles, prêtez l'oreille à mes accens. Je vais chanter, ſur un ton ſimple, les amoureux combats d'un Berger fidèle & tendre, pour triompher d'une Bergère qui voulut vainement réſiſter au pouvoir de l'amour. Oiſeaux, ſuſpendez vos ramages; & vous, volages zéphyrs, ne troublez point mes airs.

Dans une vaſte plaine, où le Rhin promène ſes flots d'un cours majeſtueux, ſur le penchant d'une agréable colline,

étoit jadis un ſimple Hameau, ſéjour antique du bonheur & de la vertu. Un certain nombre de Bergers, doux, ſenſibles, amis du travail & de la paix, y avoient fixé leur demeure. La concorde & la ſociabilité, qui régnoient entr'eux, avoient poli leurs mœurs, ſans altérer cette ſimplicité ruſtique & cette franchiſe aimable dont il reſte encore quelques veſtiges parmi nous. C'eſt dans ce lieu charmant que vivoit la belle Sylvinde, jeune Bergère, qui fut d'abord inſenſible à l'amour, mais que ce Dieu puiſſant ſut vaincre enfin par un ſtratagême ingénieux, connu aujourd'hui de tous les Amans. Belle, agréable, touchante, mais timide & tremblante au ſeul nom d'*Amour*, elle fuyoit tous les jeunes Paſteurs du canton, & aimoit uniquement Sylvandre & Néréïs, ſes vertueux parens, à qui la vieilleſſe ne permettoit plus les travaux domeſtiques. Un jardin qu'elle cultivoit de ſes mains, & un petit champ clos où elle envoyoit paître deux geniſſes & une chèvre dont elle trayoit le lait, lui ſuffiſoient pour écarter loin d'eux la cruelle néceſſité. Dès que l'aube avoit blanchi l'horizon, elle alloit à la Ville prochaine avec

ſes compagnes pour y vendre ſon lait ou ſes fruits champêtres, & ſe hâtoit de revenir à la maiſon paternelle. Le reſte du jour, elle donnoit ſes ſoins aux deux bons Vieillards, qui aimoient à voir ſon humeur vive & enjouée, ſes actions ſimples & innocentes, ou à écouter les airs champêtres qu'elle ſe plaiſoit à leur chanter. Parvenue ainſi à ſon quinzième printems, rien n'avoit encore troublé la ſérénité de ſes jours ni la tranquillité de ſon ame. Elle n'éprouvoit point cette langueur douce & mélancolique, premier ſigne de l'amour : une joie pure & inaltérable éclatoit dans ſes beaux yeux, & la fraîcheur la plus vive animoit les roſes de ſon teint. Sa parure étoit ſimple, & rendoit plus piquante les graces de ſa taille ſouple & légère.

Cependant tant de charmes avoient déjà frappé tous les jeunes Paſteurs du Hameau. Ils tâchèrent pluſieurs fois de lui découvrir les feux dont ils brûloient pour elle. Mais l'inſenſible Bergère dédaignoit de les écouter ; & telle qu'une colombe timide à l'aſpect de l'Oiſeleur, qui cherche à la ſurprendre, elle fuyoit à leur approche, & ſe déroboit à leurs

regards. Rebutés par cette humeur farouche, & déſeſpérant de pouvoir la vaincre, le plus grand nombre ſe retira, & la laiſſa jouir en paix de ſon triomphe. Mais le jeune Lycidas, dont le cœur avoit ſenti des bleſſures plus profondes, s'obſtina dans ſes pourſuites, & crut pouvoir la fléchir par ſes ſoins & ſa fidélité. Il étoit à la fleur de ſon âge comme Sylvinde; & cette Bergère étoit la ſeule dont les charmes lui euſſent fait éprouver les atteintes de l'amour. Quoiqu'il fût le plus beau de tous les Bergers du canton, juſqu'alors il avoit négligé les heureux avantages que la Nature lui avoit accordés. Le ſoin d'un troupeau qu'il chériſſoit étoit ſon unique occupation; on le voyoit toujours avec un viſage riant & paiſible, où la fraîcheur de la ſanté ſe joignoit aux graces touchantes de la jeuneſſe. Mais dès qu'il eut ſenti le premier mouvement du déſir, en contemplant la belle Sylvinde, l'ardeur de lui plaire anima cette indifférence profonde où il étoit plongé. Une langueur douce & inquiète ſe mêla à la ſérénité de ſes regards. Il ſoigna mieux ſon extérieur, boucla d'une manière agréable ſes longs cheveux épars

autrefois négligemment sur ses épaules, & montra plus de graces dans sa marche & dans son maintien, sans s'éloigner de la simplicité d'un Berger.

Un changement si prompt fut bientôt remarqué dans tout le Hameau. On ne parloit plus que du beau Lycidas, dont l'air aimable & tendre attiroit les yeux de toutes les jeunes Bergères. « L'Amour, » disoient-elles, a sûrement blessé son » cœur; il aime: il veut plaire à une » Amante. Quelle est celle dont les char- » mes auront frappé ses regards »? La fille de Sylvandre, se trouvant un jour avec elles lorsqu'elles s'entretenoient du Berger: « Ma chère Sylvinde, lui dit » Chloris sa plus intime amie, les soupirs » de Lycidas ne peuvent s'adresser qu'à » toi; je le vois sans cesse errer autour » de ton jardin; il te contemple, il t'ad- » mire; je l'ai entendu même prononcer » ton nom. Permets que j'épanche en ton » sein la joie qui me transporte. Toutes » nos Bergères ne peuvent qu'applaudir » au choix d'un cœur qui a des rapports » si intimes avec le tien, & qui sans doute » n'éprouvera pas ta sévérité ». Les autres Bergères, pensant comme Chloris, féli-

citent Sylvinde d'une voix unanime, & l'engagent à couronner les feux d'un Berger si aimable & si accompli. Mais le plus charmant des Dieux, après le fils de Vénus, Apollon s'efforça vainement de toucher l'insensible Daphné. Prévenue, ainsi que cette Nymphe contre l'Amour, inaccessible à ses traits, & ne respirant que pour les auteurs de ses jours, Sylvinde se défie de tout, & fuit la beauté même comme un appât dangereux.

Lycidas gémit bientôt de cette rigueur. L'aiguillon inflexible du désir irrite déjà son amour impatient. « Dieu ! s'écrie-» t-il, pourquoi l'avez-vous faite si tou-» chante & si cruelle? Que de vertu ! que » de douceur ! Que j'aime à lui voir épan-» cher dans le sein d'un père & d'une » mère les sentimens d'une tendresse filiale ! » Si les agrémens extérieurs sont de foi-» bles attraits pour elle, sans doute les » soins d'un Amant fidèle pourront la » fléchir ». En achevant ces mots, le tendre Berger, qui ne prévoit pas les pénibles combats que l'Amour lui prépare, se livre avec ardeur aux charmes d'un espoir qui le flatte. Il cherche une occasion favorable pour déclarer en secret la

passion ardente qui le consume. La demeure qu'il habitoit avec les parens dont il tenoit le jour, & trois frères plus âgés que lui, étoit un peu éloignée de celle de Sylvinde. Aussi à peine l'alouette, qui annonce le retour de l'aurore, a-t-elle fait retentir les airs de son chant, qu'il se hâte de mener paître son troupeau vers la route où Sylvinde doit passer pour porter ses fruits à la Ville. Mais il la voit toujours avec ses compagnes, & il n'ose l'aborder en leur présence. Enfin, un jour, rêvant, assis sur le gazon qui bordoit la route, tandis que l'étoile du matin brilloit encore, il la voit venir seule, ayant deux paniers à ses bras. Une vive joie s'empare aussitôt de tous ses sens. « Amour, » dit-il, est-ce toi ou le hasard qui l'offre » ainsi à ma tendresse? Ah! viens seconder » les efforts du plus fidèle Amant! Fais, » du moins, qu'elle ne me voie pas avec » cette indifférence cruelle, qui semble » accompagner tous ses regards »! En achevant ces mots, il s'assied derrière un buisson, & attend, pour se montrer, que la fille de Sylvandre soit plus près de lui. Alors il se lève, & s'approchant d'elle d'un air timide & embarassé: « Aimable

» Sylvinde, lui dit-il, vous êtes trop char-
» gée ; cédez-moi une partie de votre far-
» deau : je vous accompagnerai jusqu'au
» lieu où vous devez porter ces fruits. Il
» me sera bien doux de pouvoir vous
» être utile ». La Bergère, étonnée & tremblante, auroit bien voulu prendre la fuite ; mais rassurée par l'air doux & respectueux du Berger : « Lycidas, lui dit-
» elle, je reconnois vos soins obligeans ;
» mais le service que vous voulez me ren-
» dre ne m'est point nécessaire. Ce petit
» panier que vous voyez appartient à ma
» fidelle Chloris, qui doit me rejoindre
» en un instant ; elle s'est arrêtée dans
» un champ peu éloigné, pour y cueillir
» quelques plantes qui lui ont été deman-
» dées à la Ville ; & afin que notre voyage
» ne souffrît aucun retard, j'ai pris sa
» charge de fruits, qui est trop légère
» pour que j'en sois incommodée. Ne re-
» tenez donc point inutilement mes pas,
» & songez qu'une Bergère ne doit pas
» être ainsi seule avec un Berger. Eh !
» pourquoi ? lui répond Lycidas ; cette
» maxime est inconnue dans notre Ha-
» meau. Qui vous oblige donc à prendre
» une humeur si sauvage, & à fuir les liens

» d'une ſociété innocente? Vos amies ont-
» elles jamais eu votre inflexible ſévérité?
» craignent-elles de rencontrer un Berger
» vertueux & ſenſible? Voyez, belle Syl-
» vinde, ſur ce toit ruſtique la colombe
» gémiſſante, qui ſoupire après le retour
» de ſa fidelle compagne; elle ne peut
» vivre ſéparée d'elle; ſon regard, tendre
» & inquiet, la cherche dans tous les
» lieux où il peut pénétrer. Mais la voilà
» qui revient d'un vol rapide; quelle joie!
» quel doux accueil! que de tendres bai-
» ſers! que leur vie eſt innocente & heu-
» reuſe! Pourriez-vous ne la pas deſirer?
» Ah! ſi votre cœur étoit jamais ſenſible
» aux feux purs & ſincères de l'Amant le
» plus fidèle, ... de l'amour le plus
» tendre .... ». A ces derniers mots, prononcés ſur le ton le plus affectueux, la Begère émue interrompt Lycidas en rougiſſant: « O téméraire Berger, lui
» dit-elle, quel tranſport aveugle vous
» égare! quel eſt votre deſſein en venant
» ainſi jetter le trouble dans mon ame?
» Un pere & une mère qui ſont tout pour
» moi ..... Mais je perds ici un tems
» précieux; fuyez, Lycidas, & laiſſez-
» moi continuer paiſiblement ma route:

» l'Amour ne me rendra jamais sa captive». Le malheureux Berger, accablé d'une réponse si cruelle, veut redoubler ses instances pour la fléchir, lorsqu'en se retournant, il apperçoit tout près de lui Chloris, qui vient à grands pas rejoindre son amie. Alors, craignant d'irriter la Bergère, il se retire, en jettant sur elle des regards où se peignent la tendresse & la douleur. Sylvinde & sa Compagne précipitent leur marche vers le lieu où elles doivent se rendre : le Berger, triste & pensif, retourne auprès de son troupeau.

Cette première entrevue, où il a été si peu heureux, loin d'affoiblir sa passion, l'enflamme d'une nouvelle ardeur. Les charmes de sa Bergère, sa candeur ingénue, son innocence aimable, se peignent à son esprit sous des traits enchanteurs : la douce espérance vient l'animer; des soins nouveaux pourront assurer sa victoire.

Il avoit remarqué que Sylvinde ne portoit point de bracelets comme ses Compagnes. A peine est-il rentré dans sa demeure, qu'il lui en tresse lui-même une paire avec une soie fine & déliée, qui

imite le rouge éclatant d'une rose fraîchement épanouie. Il y joint un panier d'osier qu'il avoit entrelacé sous une forme nouvelle, & un petit chapeau tissu de paille légère & propre à la garantir des ardeurs du soleil. Aucun des Bergers du canton n'avoit encore fait de si beaux présens à son Amante. Plein d'un doux transport, Lycidas se prépare à les offrir à Sylvinde. Pour éviter l'œil jaloux de ses rivaux, il choisit le moment où l'astre du jour s'écarte du midi, & décline insensiblement vers l'horizon pour aller se plonger dans l'onde. Comme le printems avoit déjà déployé sur les campagnes ses tapis de verdure, les jeunes Bergers étoient alors assemblés dans la prairie avec leurs troupeaux, & tout le Hameau restoit presque désert. Lycidas, feignant une affaire pressante, confie son troupeau à son ami Amyntas, & va chercher les présens qu'il destine à la Bergère. S'en étant chargé, il s'avance paisiblement vers la demeure qu'elle habite. Déjà il apperçoit le jardin environné d'une haie vive, qui dérobe aux yeux une partie de la maison. A peine en est-il à quelques pas, qu'une voix enchantereſſe vient frapper son oreille. Il s'arrête,

écoute, & reconnoît la voix de Sylvinde.

Alors, le cœur plein d'allégreſſe, il s'élance doucement vers la haie, & regarde à travers le feuillage. Dieux! quel ſpectacle raviſſant s'offre à ſes yeux! Il voit ſa chère Sylvinde, aſſiſe ſur la verdure entre le vénérable Sylvandre & la vertueuſe Néréïs, qui, le viſage ſerein & les regards tendrement fixés ſur elle, ſemblent goûter, en la voyant, le plaiſir pur des Dieux. L'aimable Bergère, qui paroît comme un jeune roſier entre deux chênes antiques, les réjouit en leur chantunt des airs champêtres. Les accens mélodieux de ſa voix répandent dans leur ame une gaîté douce & attendriſſante. Tout ſe tait aux environs: Zéphyr, du vent de ſes aîles, n'agite plus la cîme des arbres; Philomèle écoute dans le ſilence à l'ombre du bocage, & la Nature entière eſt attentive. Ah! quel charme, quel délire tranſporte en ce moment l'heureux Lycidas! Ses yeux, attachés ſur ſon Amante, en dévorent les attraits, & ſon oreille avide ſemble voler au-devant de ſa voix; chaque ſon qu'il entend fait palpiter ſon cœur, & porte dans ſes ſens une amoureuſe ivreſſe.

La Bergère, ayant ceſſé de chanter, s'entretient gracieuſement avec les deux aimables Vieillards : elle leur raconte les nouvelles du Hameau, que ſes Compagnes lui ont appriſes; les petites particularités qui ſe ſont paſſées dans les amuſemens qu'elle a pris avec elles, les engagemens des Bergers & des Bergères que l'Hymen va ranger ſous ſes loix; & tout ce qui peut intéreſſer & récréer deux époux ſimples & vertueux, qui, malgré leur vieux âge, ſont curieux de connoître encore quels ſont les doux paſſe-tems d'une jeuneſſe innocente. Lycidas écoute attentivement, & ne perd pas un mot de cette converſation aimable; lorſque Néréïs, interrompant ſa fille, lui dit en ſouriant : « Ma bien aimée, tu » paſſes ſous ſilence la nouvelle la plus » intéreſſante du Hameau. Le jeune Ly» cidas, qui juſqu'ici a paru ſi paiſible » & ſi indifférent, eſt ſoumis à l'amour. » Il fuit ſes Compagnons, néglige ſon » troupeau, & ſoupire, dit-on, pour une » Bergère aimable, mais rebelle & in» ſenſible. Quelle eſt cette Amante ſau» vage qui dédaigne ainſi le Berger le » plus doux & le plus beau de no re

» canton »? Ces paroles flatteuſes réveillent l'attention du tendre Amant, qui écoutoit toujours derrière le feuillage. Un doux eſpoir ſe gliſſe alors dans ſon ame. Il attend dans une vive émotion quelle ſera la réponſe de Sylvinde. Mais la jeune Bergère, craignant de montrer ſon embarras, regarde Néréïs avec un léger ſourire, qui ſemble marquer de l'indifférence, & tâche de ramener l'entretien ſur d'autres objets. Lycidas alors, voyant le ſoleil prêt à ſe coucher, & craignant d'être apperçu par les jeunes Bergers qui doivent ramener leurs troupeaux, ſe dit en lui-même qu'il eſt tems d'entrer. Il marche en tremblant vers la maiſon dont il voit toutes les portes ouvertes. La crainte d'irriter ſon Amante le fait héſiter pendant quelques momens; mais eſpérant de gagner le cœur de Sylvandre & de Néréïs, il ſe laiſſe aller à ſon penchant, paſſe deux portes & pénètre dans le jardin. La jeune Sylvinde, qui l'apperçoit la première, frappée d'un étonnement ſoudain, quitte l'air gracieux & tendre qu'elle avoit avec ſes parens, & prend une contenance modeſte qui lui donne d'autres charmes qu'elle ignore.

Les deux Vieillards, à l'aſpect imprévu du Berger, ſont dans une égale ſurpriſe. L'un & l'autre, bientôt enchantés de le voir ſi beau & ſi aimable, & curieux de ſavoir le ſujet de ſa venue, l'invitent à s'approcher. Le jeune homme, ayant ſon panier d'oſier au bras, s'avance d'un air humble & reſpectueux; & après leur avoir fait le ſalut champêtre, il leur parle en ces termes : « Reſpectable Sylvandre, » & vous vertueuſe Néréïs, qui nous offrez » les modèles d'une union conſtante & » parfaite, pardonnez à la témérité qui » me conduit auprès de vous. Si vous ap- » prouvez les feux purs & légitimes d'un » ſincère Amant, j'eſpère que vous verrez » avec plaiſir les témoignages qu'il veut » en donner à celle qui a ſu captiver ſon » cœur. Juſqu'ici je n'avois point connu » l'amour; l'aimable Sylvinde l'a fait naî- » tre en moi. La beauté qu'elle a reçue » de la Nature, ſes charmes, ſes graces » m'avoient toujours frappé; mais les » vertus qu'elle tient de vous, ſa dou- » ceur, ſon attachement pour tout ce qui » doit lui être cher, ont achevé ſur moi » leur triomphe. Un ſentiment qui m'en- » chante, une ardeur qui me tranſporte, » &

» & à laquelle je ne puis réſiſter, m'ont » dit que je l'aimois. Quoique de tous » les Bergers du Hameau je ſois le moins » digne de la poſſéder, à force de l'ai- » mer, j'ai conçu l'eſpoir de lui plaire; » mais Sylvinde eſt plus cruelle encore » qu'elle n'eſt aimable. Elle dédaigne tous » les hommages d'un cœur qui l'adore, » ſe dérobe à tous les regards, & fuit » toujours comme une biche que le chaſ- » ſeur épouvante. C'eſt la coutume des » Amans de faire en ſecret à leurs Aman- » tes quelque préſent, qui ſerve de té- » moignage de leur amour. Agréez qu'en » votre préſence je lui offre ces petits ou- » vrages de mes mains, comme des gages » de ma ſincère ardeur. Peut-elle redouter » encore un Berger qui lui parle ſous les » yeux même de ſes parens »? En achevant ces mots, Lycidas montre le panier d'oſier, le chapeau & les bracelets qu'il a apportés; & les Vieillards paroiſſent charmés de l'art avec lequel ils ſont travaillés. « On voit bien, lui dit le bon » Sylvandre en ſouriant, que c'eſt l'a- » mour même qui vous inſpire. Ma Syl- » vinde, en effet, ne porte point de bra- » celets comme les autres Bergères, &

» néglige de garantir son teint des rayons » du soleil. Vous l'avez remarqué, & » vous avez craint sans doute que sa beauté » n'en souffrît. Un soin si touchant doit » vous gagner son cœur; mais elle est » libre & maîtresse de son sort. Si elle » accepte ces garants de votre foi, croyez, » charmant Berger, que nous serons fla- » tés de la voir unie avec vous, & faire » votre bonheur, ainsi que le nôtre ». A peine ces mots furent-ils prononcés, que Lycidas se jette avec transport aux pieds de sa Bergère, qui jusqu'alors étoit restée dans un timide silence. « Vous en- » tendez ce père chéri, lui dit-il d'une » voix tendre & animée; c'est en sa pré- » sence que je vous fais l'aveu de mon » ardent amour: recevez donc les gages » qui vous en assurent la fidélité ». La vivacité, la candeur, qui accompagnent les paroles du Berger, la douceur, qui est peinte dans ses yeux, paroissent toucher la fière Sylvinde. Une douce émotion agite légèrement son cœur, & lui fait éprouver un charme inconnu qui la surprend. Mais jettant les yeux sur les auteurs de ses jours auxquels elle veut être uniquement liée, & se rappellant les

protestations qu'elle a faites contre l'amour, elle se persuade que son devoir & son bonheur doivent l'engager à lui résister. Ainsi, prenant la parole : « Lycidas, dit-elle, je suis sensible à votre » affection généreuse & aux purs sentimens que vous me témoignez ; mais regardez un père & une mère qui sont » sur le déclin de l'âge, & qui, pour consoler leur vieillesse, n'ont qu'un seul » enfant dont le bonheur est de les voir, » de les aimer & de leur consacrer tous » ses soins. Voulez-vous que je partage » mon cœur entr'eux & un Amant? Ils » goûtent avec moi un bonheur parfait, » une paix inaltérable. Seront-ils aussi » heureux lorsque je me serai engagée » sous les loix de l'hymen, qui entraîne » toujours du trouble, des embarras & » des soucis inquiétans? Non, je ne puis » consentir à rompre le doux lien qui » m'attache à eux, pour me rendre sujette » de l'amour, qui est inconstant ou trompeur. Ainsi, vertueux Lycidas, ces gages » de votre foi seront mieux employés auprès d'une Bergère plus libre & plus » sensible. --- Non, cruelle, lui répond » l'Amant désolé, en se relevant avec

» douleur : ce n'eſt point l'amour de vos » parens qui vous dicte un pareil langage, » c'eſt l'orgueil, & vous cherchez de » vains prétextes pour le couvrir. Vous » vous faites un plaiſir barbare de faire » gémir dans vos liens un Berger infor- » tuné, qui a eu le malheur de vous voir. » Si vous goûtiez avec moi les douceurs » d'un hymen paiſible, mes ſoins, réunis » aux vôtres, ne rendroient-ils pas Syl- » vandre & Néréïs plus heureux ? Ne » ſerois-je pas leur fils, & ma tendreſſe » ne voleroit-elle pas au devant de tout » ce qui pourroit contribuer à leur féli- » cité » ?

Les deux Vieillards, par un ſilence touchant & des regards attendris, paroiſſant approuver les plaintes de cet Amant ſenſible, il ſe tourne vers eux. « C'eſt » à vous, leur dit-il, que j'aurai recours » pour triompher d'un cœur ſi rebelle. » Sage Néréïs, je vous laiſſe ces dons » que je lui avois deſtinés, ils ſont en » votre puiſſance, diſpoſez-en à votre gré ; » peut-être parviendrez-vous à lui faire ac- » cepter de vos mains ce qu'elle a refuſé » des miennes ». Enſuite, jettant les yeux ſur Sylvinde, qui tâchoit de cacher ſon

émotion sous un air modeste & réservé : « Ah ! trop fière Beauté, lui dit-il, je » m'éloigne de vous, puisque ma présence » trouble votre bonheur. Jouissez de vo- » tre victoire ; allez la raconter à vos Com- » pagnes ; soyez heureuse, tandis que je » vais être malheureux ». Il sort en achevant de prononcer ces mots, l'air troublé, confus & pénétré d'une tristesse touchante.

Néréïs, dont le cœur étoit ému de compassion, regardant alors la Bergère, lui parle en faveur de Lycidas. Sylvinde répond que les aimant autant que sa vie, elle ne veut jamais être séparée d'eux. Elle répand dans ses expressions tout le charme de la tendresse filiale, & trace un avenir délicieux pour elle dans le plaisir toujours nouveau de prévenir leurs besoins & de recevoir leurs caresses. « O » crédule jeunesse ! dit en souriant le bon » Sylvandre, qu'il est facile à l'illusion de » te séduire ! Tu te fais, mon enfant, » des idées charmantes d'un avenir qui » ne sera pas. Si l'amour veut te soumettre, » tu feras de vains efforts pour lui résister. » Tu es dans le plus bel âge de la vie ; » ton cœur est tendre & sensible. Crois- » moi, il faudra bientôt te résoudre à

» recevoir un joug aimable, que tu ne
» pourras fuir. Il me semble même que
» Lycidas ne t'est pas indifférent. Lorsqu'il
» t'offroit ces gages de sa foi, j'ai vu,
» dans ton air & dans tes yeux, une émo-
» tion dont tu ne paroissois pas être la
» maîtresse. Tu aimes son caractère ai-
» mable & vertueux; sa douceur & sa
» sensibilité t'attendrissent, tu nous as dit
» même que sa vue te faisoit éprouver un
» charme inconnu . . . Eh bien ! ma
» chère Sylvinde, ce charme, crois-moi,
» c'est l'amour. Il n'a fait encore que tou-
» cher légèrement ton cœur; s'il n'alloit
» pas plus loin, je conçois que tu pourrois
» lui résister. Mais il ne bornera pas-là
» son pouvoir; il te portera d'autres coups
» plus sûrs, qui, sans doute, vaincront
» ta résistance, & amolliront entièrement
» ta dureté. Si cependant rien ne peut te
» fléchir, & si tu aimes toujours mieux
» vivre avec nous, libre & tranquille,
» le choix de ton sort est dans tes mains :
» nous ne gênerons jamais tes désirs «.

La jeune Bergère, rassurée par ces dernières paroles, se jette entre les bras de son père, & le presse tendrement contre son sein. Malgré les raisons qu'elle vient

d'entendre, & la douce agitation qu'elle a ſentie en voyant Lycidas, elle ne peut ſe déterminer encore à ſuivre le penchant de l'amour. Mille prétextes ſpécieux ſe préſentent à ſon eſprit pour le combattre. L'idée de partager ſes ſoins & ſon amour entre un époux & des parens qu'elle idolâtre; le calme inaltérable & pur dont ces deux Vieillards jouiſſent avec elle, & qu'elle craint de voir troubler par les embarras tumultueux de l'hymen; les promeſſes qu'elle a faites devant ſes Compagnes d'être inſenſible à tous les vœux des Amans; la perte d'une liberté qui lui paroît l'unique ſource du bonheur; la crainte que le Berger, épris de ſes charmes, n'ait pas un amour durable; enfin le regret d'avoir déjà perdu cette paix douce & charmante, qui préſidoit à toutes les affections de ſon ame, tout lui paroît un motif preſſant pour ne point s'aſſervir au joug rigoureux de l'hymen. Si l'image de Lycidas revient à ſon eſprit, elle tâche de l'éloigner en fixant les yeux ſur les deux Vieillards attendris. La joie alors renaît dans ſon cœur; elle l'épanche dans leur ſein, & leur communique les doux ſentimens d'ivreſſe que

lui inſpire ſon amour filial. Le ſoleil s'étant couché derrière les montagnes, & la nuit, précédée du zéphyr, déployant déjà ſes voiles ſombres, la Bergère conduit ſes parens vers leur foyer ruſtique; & après un repas ſimple & frugal qu'elle-même a ſoin de préparer, va goûter les douceurs d'un paiſible ſommeil.

Cependant Lycidas, eſpérant que Sylvandre & Néréïs diſpoſeront la Bergère à écouter favorablement ſon amour, nourrit toujours l'eſpoir de ſon cœur. Les paroles conſolantes des deux bons Vieillards, qu'il rappelle ſouvent à ſa mémoire, affermiſſent ſa conſtance, & l'engagent à redoubler ſes ſoins. L'image de ſa cruelle Amante eſt ſans ceſſe préſente à ſon eſprit. Pour la contempler plus librement & avec plus de charmes, il mène paître ſon troupeau dans des lieux écartés & ſolitaires, vers les forêts ſilencieuſes, où l'on n'entend que les accens plaintifs de la tourterelle ou le chant voluptueux du roſſignol. Là, s'appuyant contre le tronc d'un vieux chêne, qui lui offre un ombrage épais, il s'entretient uniquement de l'objet de ſes feux. L'innocence de Sylvinde plaît à ſon ame enchantée; ſa

beauté le transporte, & sa sévérité irrite de plus en plus la flamme de ses désirs. L'attachement vertueux & tendre qu'elle a pour ses parens la rend encore plus charmante à ses yeux. Il pense que du moins le cœur de celle qu'il adore est encore pur, & n'a été soumis par aucun Berger. Quelquefois sa jeune imagination lui peint des plaisirs charmans; alors le ravissement égare sa raison : tous ses sens frémissent ; un feu brûlant coule dans toutes ses veines, & son ame, élancée sur ses lèvres, s'enivre d'amour sur la bouche de son Amante. Mais un triste réveil succédant à ce sommeil enchanteur, il soupire, il gémit de voir que tout son bonheur n'est qu'un songe. Il accuse la rigueur de sa Maîtresse ; il se plaint des Dieux, & tâche en vain d'appaiser la violente ardeur qui le dévore. Tandis qu'il est plongé dans ces rêveries amoureuses, ses moutons bondissent librement dans la plaine. Il ne songeroit plus à eux, s'il n'étoit averti par la voix de son chien fidèle, qui les ramène auprès de leur Maître, lorsqu'ils en sont trop éloignés ; ou par le bruit de la sonnette qu'il a eu

ſoin d'attacher au col d'un jeune agneau, qui vient ſouvent le careſſer.

Après avoir vu ainſi trois fois le ſoleil paroître & diſparoître, ſans que la main officieuſe de Morphée ſoit venu fermer ſa paupière, agité d'une impatience inquiète, il ſe prépare à retourner dans la demeure de Sylvandre, pour ſavoir ſi ſa Bergère le reverra d'un œil plus favorable. Déjà il ſe flate en ſecret d'un doux triomphe. Il ſe repréſente le moment délicieux où elle verra, ſans crainte & avec une joie modeſte, les épanchemens affectueux de ſa flamme innocente, & lui fera le tendre aveu qui dédommage de tant de peines. Mais, ô malheureux Berger! tu ignores encore les combats & les tourmens que te réſerve le Dieu cruel, qui ſe plaît à éprouver les ames ſenſibles. Deux jours après, il apprend par Amyntas, ſon ami, que la Bergère déſire qu'il ne cherche plus à la voir. Ce qu'il éprouve en ce moment, eſt inexprimable. Sa raiſon s'égare, la fureur l'emporte; il s'échappe des mains de ſon ami, qui vouloit l'emmener dans ſa demeure; & tel qu'un courſier agité d'un mal ſoudain,

il fuit d'un pas rapide vers le bois peu distant du Hameau. Amyntas effrayé le poursuit avec ardeur : mais il s'efforce en vain de l'atteindre ; Lycidas s'enfonce bientôt dans la forêt, & se dérobe entièrement à ses regards.

La vaste profondeur de ce lieu désert, l'affreuse obscurité qui y règne, la nuit, qui s'avance, environnée d'un nuage épais & sombre, & en redouble la ténébreuse horreur, les cris lugubres des oiseaux nocturnes, mêlés aux frémissemens sourds des arbres agités par les vents, rien n'arrête cet Amant furieux & insensé. Il s'élance dans les sentiers tortueux qui se présentent devant lui, & franchit tout ce qui s'oppose à son passage. Il pénètre ainsi jusqu'au sein de la forêt, & s'arrête enfin au pied d'un chêne. Là, l'ébranlement de ses sens, le battement de son cœur, le sang qui bouillonne en ses veines ayant épuisé ses forces, il tombe tout haletant de fatigue, & le visage baigné de sueur. Le transport dont son ame étoit agitée s'étant calmé peu-à-peu, il regarde autour de soi, & s'étonne de se voir seul au milieu de la nuit dans cette retraite sombre &

ſolitaire. Alors, la tête triſtement penchée ſur ſes genoux, il déplore ſa deſtinée malheureuſe ; il ſoupire & ſe conſume en regrets. L'image de Sylvinde eſt devant ſes yeux ; elle le pourſuit, l'importune, & aigrit ſes douleurs aiguës. Chaque fois qu'il ſe rappelle le ſouvenir de ſon ordre cruel, il ſe lève, il s'agite, il court & pouſſe de longs gémiſſemens. « Sylvinde ! s'écrie-t-il, ô Sylvinde !.. ». Les échos émus lui répondent des deux extrémités de la forêt, & font retentir de ce nom, trop chéri, tous les lieux des environs. Ainſi, lorſqu'un taureau ſe voit ſéparé d'une géniſſe ſuperbe pour laquelle il brûle, d'abord la tête appuyée contre un ſaule, il rumine, il s'attriſte, il ſe fond d'amour : mais tout-à-coup bondiſſant contre l'arbre avec fureur, il le frappe de ſes cornes ; il creuſe la terre ſous ſes pas, & pouſſe d'effroyables mugiſſemens : le lièvre timide frémit d'épouvante dans ſon gîte ; & les oiſeaux, interrompant leurs chants amoureux, ſe cachent tout tremblans dans les bocages.

Mais l'Amour peut-il être toujours cruel ? ſi ce Dieu malin ſe plaît à voir les peines des Amans, il aime auſſi à cou-

ronner leur fidélité. Lassé de faire languir si long-tems un malheureux Berger, il a résolu enfin de mettre un terme à ses douloureux combats, & d'accorder la victoire au dernier effort qu'il fera pour vaincre la sévérité de son Amante.

Après avoir ainsi passé toute la nuit & une partie du jour suivant dans la forêt, Lycidas, tantôt agité d'un délire furieux, tantôt plongé dans une rêverie sombre & mélancolique, s'égare au loin dans cette vaste solitude. Ses yeux sont fermés à tous les objets qui l'environnent, il n'entend aucun bruit, & ignore où il porte ses pas. Vers le déclin du jour, il sort ainsi du bois sans s'en appercevoir, & le hasard lui fait prendre un chemin qui conduit au Hameau. Lorsqu'il est arrivé auprès d'un lieu assez agréable, sentant ses yeux s'appésantir, & son corps défaillir de foiblesse, il se couche sur un gazon de verdure, & s'assoupit. A peine quelques momens se sont-ils écoulés, qu'il sent frapper son oreil par une voix douce & peu éloignée. Il se réveille aussi-tôt, se lève & porte ses yeux aux environs. Ciel! quel est son étonnement! Il se trouve auprès du jardin de Sylvinde:

dans le même endroit où il l'entendit chanter. Il la voit s'occupant à arracher les herbes ſtériles qui étouffent ſes plantes; en même tems il apperçoit ſur un banc de verdure, qui borde la haie, le vieux Sylvandre, tenant à la main un livre qui fixe toute ſon attention, & ſon épouſe Néréïs, faiſant tourner un fuſeau léger ſous ſes doigts appéſantis. » O ma mère, » lui dit la jeune Sylvinde, en continuant » ſon travail, quel charme délicieux j'é » prouve en cultivant ce jardin! rien n'eſt » plus doux pour moi que de voir fruc- » tifier les plantes que j'y ai ſemée; les » avantages que nous en retirons fourniſ- » ſent abondamment à notre nourriture. » Plût à Dieu qu'il y eût encore auprès » de notre demeure un berceau épais ou un » bel arbre qui pût nous prêter ſon om- » bre! que j'aimerois à y goûter le frais » avec vous & avec mes Compagnes! » Lorſque l'été ſera venu, les rayons ar- » dens du ſoleil ne viendroient pas nous » brûler pendant la journée: mais peut- » être je pourrai moi-même... -- Jeune » inſenſée, lui répond Néréïs, tu vois » les plaiſirs innocens dont tu te prives » par ta rigueur; ſi tu étois unie avec un

» époux fidèle, tes désirs seroient bientôt » accomplis; avec quelle ardeur ne ver- » rois-tu pas Lycidas voler à tout ce qui » pourroit te plaire --- »? A ce nom, la Bergère confuse garde le silence; elle sent, malgré elle, un trouble importun qui agite ses sens. Mais bientôt, reprenant sa gaîté : « Vous savez, dit-elle, » que c'est demain le premier jour de Mai, » qui est le jour de ma naissance; je dois » le célébrer avec ma fidèle Chloris & » quelques autres amies: mais je leur ai » fait promettre de n'amener avec elles » aucun Berger. Nous prendrons, loin » d'eux, une récréation plus tranquille & » plus innocente «. Après s'être entretenue ainsi quelques momens avec les deux Vieillards, Sylvinde, voyant la nuit s'approcher, quitte son travail, & rentre avec eux dans leur paisible demeure.

Le jeune Berger, qui avoit écouté derrière le feuillage, reste d'abord dans une longue surprise, & repasse dans son esprit tout ce qu'il vient d'entendre. Bientôt son ame, qui s'étoit affoiblie par la douleur, reprend ses forces, & ne peut suffire au transport de joie qui vient l'animer. » Dieux! dit-il, est-ce encore pour vous

» jouer d'un Amant crédule que vous ve-
» nez me rendre l'espoir ? Je puis donc
» offrir à cette Amante cruelle un nou-
» veau gage de mon amour, qui pourra
» lui plaire ? Quelle circonstance plus fa-
» vorable ! c'est demain sa fête ; toutes
» ses amies verront l'éclatant témoignage
» de ma fidélité. La nuit s'avance ; je me
» hâte d'aller accomplir mon dessein ».
En achevant ces mots, il court à un chantier qui est proche de la demeure habitée par ses parens, se saisit d'une hache dont il charge ses épaules, & retourne précipitamment dans la forêt. Sa marche est favorisée par une nuit claire & paisible, dont les ombres légères relèvent l'éclat d'un ciel pur & sans nuages. La sœur d'Apollon, au milieu de mille étoiles brillantes, s'avance majestueusement sur un char argentin, qui répand une clarté douce sur la terre. Lycidas, saisi d'allégresse, s'enfonce dans l'épaisseur du bois. « Amour,
» dit-il en entrant, c'est toi qui conduis
» mes pas ; dirige mon choix ; montre-
» moi l'arbre que je dois consacrer à mon
» Amante ». Il dit, & soudain un jeune ramier, s'élevant à ses pieds, va d'un vol rapide se percher sur un jeune charme,

dont la tête, élevée en forme de couronne, domine sur tous les arbres des environs. « Ah ! dit Lycidas, enchanté » de cet augure favorable, cet arbre est » sans doute celui qui doit assurer ma » victoire ». Il s'avance aussi-tôt, prend sa hache, & d'un bras vigoureux frappe le charme au pied. Après plusieurs coups redoublés, l'arbre chancelle, tombe, & le bois retentit. Le Berger s'en charge promptement, & revient au Hameau avec un empressement aussi vif que s'il eût trouvé le plus riche trésor. Arrivé auprès de la maison de sa Bergere, il entre, sans bruit, dans le jardin par une ouverture qui est proche d'une Fontaine, où elle va souvent puiser de l'eau. Après avoir respiré quelques momens, il plante le charme en face de la chambre où Sylvinde goûte un paisible sommeil ; ensuite il grave sur sa tendre écorce le nom de Lycidas, & l'entrelace avec celui de la Bergère dans des chiffres amoureux. « Ar» bre charmant, dit-il, puisse ton aspect » fléchir le cœur d'une Bergère insensible » en faveur d'un Amant fidèle ! puissé-je » enfin voir mes vœux accomplis, & res» pirer éternellement avec elle sous ton

» ombrage une aimable fraîcheur » ! Il s'éloigne enſuite, & va ſe cacher derrière le feuillage qui environne le jardin. Là, il attend le lever du ſoleil, impatient de ſavoir quelle ſera la ſurpriſe de Sylvinde & la diſpoſition de ſon cœur à l'aſpect ſoudain de cet objet déſiré & inattendu.

Enfin l'Aurore, au front vermeil, paroît ſur un char brillant des plus vives couleurs, & ouvre au père du Jour les portes de l'Orient. Les ombres voltigeantes de la Nuit ſe rabattent ſur la terre & ſe retirent dans les antres des rochers. Le calme ceſſe, & déjà tout le Hameau retentit des cris du Laboureur vigilant, & du mugiſſement des taureaux, qui prennent tranquillement le chemin de leurs pâturages. Sylvinde, éveillée par le tumulte, ſe dérobe aux bras languiſſans du ſommeil. A peine a-t-elle ouvert les yeux, que l'ombre mobile de l'arbre, qui intercepte la lumière, frappe ſes regards. Elle ſe lève, s'avance & ouvre ſa fenêtre. O Dieux ! de quel étonnement ſon ame eſt ſaiſie ! quel ſpectacle charmant s'offre à ſes yeux ! Elle voit le jeune charme, qui élève ſa tête orgueilleuſe dans les airs, & dont les rameaux touffus forment un

ombrage épais. Le doux Zéphyr en agite légèrement les feuilles ; & le roſſignol, attiré par le frais de ſon ombre, y ſoupire déjà ſes amoureuſes chanſons. Le trouble, l'enchantement, l'incertitude, l'admiration agitent tour-à-tour l'eſprit de l'aimable Bergère, qui ſe rappelle le ſouhait qu'elle a fait la veille. Eſt-ce la main des Dieux ou celle d'un Amant qui a planté cet arbre myſtérieux ? Elle s'arrête davantage à ce dernier ſoupçon ; & quoiqu'elle faſſe pour l'éloigner, elle penſe, avec un certain plaiſir qui l'émeut, qu'on a voulu rendre hommage à ſa beauté. Sylvandre & Néréis s'étant éveillés, elle ſe hâte d'aller leur apprendre cette nouvelle. Les deux Vieillards entrent avec elle dans le jardin, & reſtent immobiles de ſurpriſe. Ils s'avancent enſemble pour conſidérer de plus près le jeune charme, & apperçoivent tout-à-coup le nom de Lycidas & celui de ſon Amante diſtinctement gravés ſur l'écorce. A cette vue, le trouble de Sylvinde augmente ; un doux friſſonnement la ſaiſit, & déjà elle ſemble marquer dans ſes regards un tendre ſentiment qui combat ſes timides alarmes. Néréis, la regardant avec une vive joie :

» Eh bien ? ma chère Sylvinde, lui dit-
» elle, tes vœux ſont remplis. Le voilà,
» ce bel arbre que tu ſouhaitois avec tant
» d'ardeur; l'Amour ſans doute a inſtruit
» ton Amant de tes déſirs : il te deſtine
» à Lycidas, & lui inſpire, comme tu
» vois, les moyens les plus ſurprenans
» pour vaincre ta fierté. Pourras-tu t'obſti-
» ner encore dans ta rigueur, en voyant
» cet hommage touchant d'un cœur ſi
» tendre & ſi fidèle ? Depuis que ce ſen-
» ſible Berger t'adore, vois combien il
» a pris de ſoins pour ſe rendre agréable
» à tes yeux, combien ſon attachement
» a été ſincère, combien il a ſouffert de
» tourmens par tes dédains cruels. Tous
» les autres Bergers, qui t'ont adreſſé leurs
» ſoins, voyant ton humeur ſauvage, ont
» tourné ailleurs leurs vœux : lui ſeul a
» été conſtant. Ceſſe donc, ma bien ai-
» mée, de le rendre malheureux; ſois ſen-
» ſible à ſa flamme pure & innocente, &
» cède enfin la victoire à un Amant qui fera
» ton bonheur ».

La Bergère eſt vivement ébranlée par ces douces paroles; cependant ſon cœur eſt toujours en ſuſpens : & ſa craintive pudeur cherche encore quelque prétexte,

lorsque tout-à-coup elle voit tomber à ses pieds Lycidas, qui avoit pénétré dans le jardin. Tremblant, entre l'espoir & la crainte, le cœur agité, il lève tendrement les yeux vers elle. «O Beauté cruelle! lui dit-il avec le son de voix le plus touchant, « le voici cet Amant infortuné, » qui vous a donné tant de marques d'un » véritable amour, & que vous avez ac- » cablé de tant de rigueurs; oui, c'est » lui qui a planté cet arbre pour vous » offrir le dernier témoignage de sa ten- » dresse. Il espéroit couler avec vous des » jours heureux dans le sein de l'inno- » cence, & consacrer ses travaux au sou- » lagement de ces deux parens vertueux, » qui ont combattu en vain votre sévé- » rité. Il n'auroit eu avec vous qu'un même » cœur, un même ame, une même vie; » mais, jusqu'à ce jour, la tendresse, les » soins, les tourmens, le respect même » pour vos ordres, rien n'a pu vous tou- » cher en sa faveur. Eh bien, nourrissez » votre dureté; faites-vous une gloire » d'être insensible, & conservez cet arbre » comme un témoin éternel de votre or- » gueil & de vos mépris: mais songez » que votre Amant ne pourra survivre à

» ſon déſeſpoir : il vient chercher à vos » pieds la vie ou la mort, prononcez, » ſa deſtinée eſt entre vos mains «. Tandis que cet Amant paſſionné prononce ces paroles, Sylvinde ſent à chaque mot redoubler l'émotion, dont elle a déjà éprouvé de légères atteintes. L'Amour enfin, qui voltige dans les airs, choiſiſſant dans ſon carquois un de ces traits sûrs qui ne manquent jamais leur coup, le lance, d'un air riant, dans le cœur de cette Amante rebelle, & achève ſur elle ſon triomphe. Alors un ſaiſiſſement ſoudain fait treſſaillir ſes ſens; un feu ſubtil circule dans ſes veines; ſon ſein palpite & bondit ſous la toile qui le preſſe; ſes yeux ſont enflammés; & le vif éclat de la roſe, ſigne touchant de la pudeur, colore ſa bouche enfantine, & anime le tendre incarnat de ſes joues. O pouvoir de l'Amour! qui peut réſiſter à tes charmes? Les cœurs les plus inſenſibles s'arment en vain contre toi; un inſtant te ſuffit pour remporter ſur eux la victoire. La Bergère vaincue laiſſe tomber une main tremblante dans celle de ſon Amant; & jettant ſur lui un tendre regard: « Ly- » cidas, lui dit-elle, vos vertus, vos

» ſoins, votre amour pur & ſincère dont » vous me donnez aujourd'hui un ſi beau » témoignage, ont enfin touché mon » cœur. Je n'aurois jamais cru qu'un » Amant pût être ſi généreux, ſi fidèle. » J'avois déſiré qu'il y eût un tel arbre » dans ce jardin, non pour mon utilité, » mais pour celle de ces deux parens che- » ris auxquels je ſuis entièrement ſou- » miſe. Puiſqu'en accompliſſant mes dé- » ſirs, vous avez ſu leur plaire, puiſque » j'augmenterai leur ſatisfaction en uniſ- » ſant mon ſort au vôtre, je conſens à » perdre ſous leurs yeux ma liberté & à » vous donner ma foi ». A l'inſtant, Ly-cidas tranſporté imprime un ardent baiſer ſur la main de ſon Amante, & l'ayant miſe avec la ſienne entre celles des deux Vieillards attendris, il lui jure une ar-deur éternelle ſous l'arbre même qui a été la cauſe de ſon bonheur. La Bergère lui répond par les mêmes paroles, & ſe livre déſormais ſans crainte aux tendres ſentimens qu'elle éprouve. Alors Sylvandre & Néréis, pénétrés d'une joie vive & af-fectueuſe, embraſſent tendrement leurs enfans. « Jeunes époux, leur dit le vieux

» Sylvandre, soyez toujours ainsi unis par » l'amour & la vertu. Votre bonheur main- » tenant est attaché au nœud qui vous lie ; » aimez-vous toujours, & vous serez tou- » jours heureux. O Sylvinde ! rends graces » aux Dieux d'avoir amolli ton cœur. C'est » aujourd'hui le jour de ta naissance, & » tu vas réellement en prendre une nou- » velle par une si douce union. J'apperçois » déjà venir tes Compagnes, qui s'atten- » dent simplement à célébrer ta fête ; » qu'elles seront charmées de célébrer ton » heureux hymen » ! A peine le Vieillard a-t-il prononcé ces paroles, que Chloris & plusieurs autres Bergères entrent dans le jardin. La surprise, qui les a saisies en voyant le jeune charme, redouble à l'aspect de Lycidas, qui serre tendrement la main de Sylvinde. Soudain la joie & le ravissement les transportent en apprenant que leur amie devient l'épouse de cette aimable Berger ; bientôt les frères & les amis du jeune époux volent dans la maison de Sylvandre, & sont également étonnés & enchantés à la vue de l'arbre qui donne un nouvel agrément à cette simple demeure. Les rivaux même de Lycidas viennent

viennent le féliciter, & célébrent solemnellement avec lui son hymen. Les Bergers & les Bergeres, le chapeau couronné de fleurs, dansent gaîment sous l'arbre au son de la flûte champêtre. Tout le Hameau assiste à cette fete charmante, & prend part au bonheur des deux époux.

C'est ainsi que les soins & la constance d'un Amant sensible furent vaincre une Amante rébelle. L'Amour, pour conserver le souvenir d'un si beau triomphe, ayant touché le jeune charme de ses aîles enflammées, entretint sa chaleur & sa verdure. Il poussa des racines profondes, & devint le plus bel arbre de la contrée. Dans la belle saison, il prêta aux deux jeunes Amans la fraîcheur agréable de son ombre. Plus leur amour s'accrut, plus sa beauté augmenta, & ils le respectèrent comme l'auteur & le symbole de leur félicité.

Les Bergers, dans la suite, imitèrent le beau Lycidas. Tous les ans, au premier jour du mois de Mai, ils plantèrent un jeune charme à la fenêtre de leurs Amantes. Cet usage subsiste encore parmi nous. Il n'est aucune Bergère qui n'éprouve un

plaiſir charmant dès qu'elle voit un Mai à ſa fenêtre ; c'eſt un hommage à ſa beauté, & un témoignage de la conſtance & de la fidélité de ſon Amant.

TROISIÈME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

ASTÉRIE,

OU

TAMERLAN.

CE Roman, qu'on eût pu donner sous le seul titre d'*Astérie*, est de Mademoiselle de la Roche-Guilhem, qui vivoit vers la fin du dernier siécle, & au commencement de celui-ci. Elle a mérité de tenir un rang dans la classe des Femmes célèbres, par les jolis Ouvrages qu'elle a composés dans le genre galant. Quoique le stile en soit quelquefois foible & languissant, qu'il manque d'une certaine chaleur & de légèreté, les sujets en sont

agréables, & on les lira toujours avec intérêt.

Ce Roman fut imprimé, pour la première fois, en 1667, & dédié à Madame la Comteſſe de Saint-Quentin. Le plan nous en a paru heureux & bien conduit; mais le ſtyle en eſt un peu lâche & ſuranné. Des répétitions ennuyeuſes, des ſituations preſque toutes ſemblables, la longueur des dialogues, la prolixité des phraſes, nous ont contraint à ne laiſſer ſubſiſter que le plan auquel nous n'avons fait que de légers changemens.

Nous avons cru devoir placer cet Ouvrage dans la claſſe des Romans hiſtoriques. Nous aurions dû, même, commencer par faire connoître Bajazet, qui y joue un des principaux rôles; mais nous euſſions affoibli l'intérêt d'une partie du Roman. Nous avons donc préféré, pour faire précéder l'agréable par l'utile, de donner une idée générale de l'Empire Othoman, & un précis qui nous conduira naturellement à notre premier but.

On peut aſſurer que depuis les Romains aucune Puiſſance n'a égalé celle des Othomans. Ce ſont eux qui ont envahi, dans l'Orient, les reſtes de l'Empire Romain,

trop foible par le démembrement de ce vaſte corps pour arrêter l'invaſion des Barbares. Les Turcs, qu'on ne doit point confondre avec les Sarraſins, ſucceſſeurs de Mahomet, mais qu'on peut qualifier de Barbares, en ne conſidérant que leur origine, s'élevèrent ſur les débris du fameux Gengis-Kan, Chef des Tartares Oguzians. Connus depuis long-temps, dans toute l'Aſie, comme des Tribus de la Scithie, & parvenus à s'élever au-deſſus de tous les Potentats de cette partie du monde, ils donnèrent naiſſance à cet Empire formidable, dont les conquêtes ont étonné l'Univers, & renverſé le Trône des Empereurs Grecs, objet de leurs premières entrepriſes, que les grandes expéditions des Chrétiens d'Occident ne leur firent pas perdre de vue pendant le temps des Croiſades, mais qu'ils auroient manqué, ſi les Grecs ne ſe fuſſent point ſéparés des Latins.

C'eſt à l'art de ſemer la diviſion parmi les Peuples, & de les aveugler ſur leurs véritables intérêts, que cette Nation politique, imitatrice de la conduire des Romains, dut ſes ſuccès brillans, & la gloire d'étendre ſa domination. Sans les ſecours

que lui prêtèrent certaines Nations & sans les vaisseaux qu'on lui fournit, elle ne seroit peut-être jamais entrée dans l'Europe, où sa religion, favorable à la licence des mœurs, rangea sous son obéissance tous ceux qu'entraînoit l'esprit de libertinage. Elevé à ce faîte de grandeur, elle devoit nécessairement faire quelques pas vers la décadence. Son ambition l'y prépara : & l'entreprise qu'elle forma contre l'Empire d'Occident, où elle trouva une vigoureuse résistance, devint l'époque de cette décadence, sans empêcher cependant qu'elle ne se soit soutenue, depuis, avec un certain éclat. Le Grand Soliman (A) vit échouer, en 1529, ses projets vis-à-vis de Charles-Quint ; & Mahomet IV (B) apprit, en 1633, de l'Empereur Léopold à respecter les forces Impériales. Dès-lors, la politique des Cours intéressées à mettre des bornes à l'ambition de ces fiers Othomans, pénétra dans leurs conseils : on détruisit leurs projets, on les attaqua de toutes parts ; & forcés de diviser leurs forces, on vit des hommes plus foibles que leurs ennemis. L'attention de leurs voisins à observer leurs mouvemens, les obligea à recher-

cher des alliances, devenues néceſſaires pour eux, particulièrement celle de la France; & à prendre part au ſiſtême de balance imaginé dans l'Europe pour la sureté reſpective des Etats.

Notre but n'étant point d'entrer dans le détail de ce qui concerne les Turcs ou les Grecs, nous croyons devoir nous borner à faire connoître ce que l'Hiſtoire nous offre de plus intéreſſant & de moins connu juſqu'au regne de Bajazet Ier.

Rien de plus fabuleux que tout ce qu'on a débité ſur les Turcs juſqu'à Soliman. Après l'expédition du grand Gengis-Kan, que les Tartares Oguziens aidèrent à ravager la plus grande partie des Domaines de la Perſe, pluſieurs Princes entreprirent de réparer leurs ruines, en cherchant à s'établir dans diverſes contrées. Ce fut en 1214 que Soliman, animé par l'exemple de ce fameux Conquérant, ſortit des bords de la mer Caſpienne à la tête d'une armée de cinquate mille hommes, compoſée de la fleur de la Jeuneſſe Scythienne. Soutenu par des troupes avides de conquêtes, il entra facilement dans la Haute-Médie, Province voiſine de la Syrie, vers le tems où Pierre de

Courtenay, ſucceſſeur de Henri Comte de Flandres, régnoit à Conſtantinople, & Frédéric, ſucceſſeur d'Othon IV, Roi des Romains, occupoit le Trône d'Occident. Le bruit de leurs conquêtes parvint juſqu'à la Cour de Perſe, où on leur donna le nom de Turcs. Le ſuccès couronnant les efforts de ces nouveaux Guerriers, Soliman s'avança, en 1219, juſqu'à l'Euphrate, où il ſe noya en voulant paſſer le fleuve ſur ſon cheval, un an environ avant que Robert de Courtenay montât ſur le Trône d'Orient.

Ertogul, ſon fils, ajouta aux conquêtes de ſon pere toutes les terres ſituées entre Alep & Céſarée, & introduiſit par-tout la Religion Mahométane. Il s'établit dans les Etats d'Aladin, Sultan d'Iconie, qui lui céda quelques places, & auquel il rendit des ſervices eſſentiels contre les Tartares. Ses ſervices lui méritèrent le titre de Généraliſſime des armées du Sultan. Il ſe ſignala enſuite par un nombre conſidérable de victoires pendant le règne de Baudouin II & celui de Michel Paléologue, qui reprit, en 1260, la Ville de Conſtantinople, que les François occupoient depuis cinquante-trois ans trois

mois & onze jours. Cet Empereur termina ſes exploits glorieux par la conquête de la fameuſe Ville de Kutahi qu'il prit ſur les Grecs en 1281, & mourut, la même année, vers le milieu du règne de Rodolph Hapſbourg, qui avoit été élu Empereur en 1273, après un interrègne de vingt-trois ans, pendant lequel furent éteintes les familles de Suabe & de Thuringe.

Othman, ſon fils aîné, Prince encore fort jeune, hérita de toutes ſes conquêtes. Aladin y ajouta toutes celles qu'il avoit faites lui-même, & lui accorda tant de priviléges, qu'il ne lui manquoit que le titre de Sultan. Il tourna ſes armes victorieuſes contre les Grecs, auxquels il enleva, en 1255, ſous le règne d'Andronic Paléologue-le-Vieux, la Ville de Culzt, dont la priſe peut être regardée comme l'époque des progrès que les Turcs firent dans la ſuite. Aladin, ayant été forcé d'abandonner ſes Etats en 1299, un an après la mort d'Adolphe de Naſſau, qui avoit régné en Occident; Othman ſe fit déclarer Sultan, & prit, le premier, en 1300, le titre d'Empereur des Othomans, deux ans après qu'Albert, fils

d'Adolphe, fut monté sur le Trône d'Occident, où il eut, en 1305, pour successeur Henri de Luxembourg. C'est ici que commence véritablement l'Empire Othoman. Le nom de Turc, commun jusqu'alors à toute la Nation, demeura affecté aux Payſans, & tous les autres Sujets de l'Empire prirent le nom d'Othomans. Occupé du grand projet que les Chefs de cette Puiſſance paroiſſent avoir formé dès le premier pas qu'ils ont fait pour étendre leur domination, il attaqua de nouveau les Grecs, & défit les Gouverneurs d'un grand nombre de leurs Provinces. Enfin, maître de preſque toute la Bithinie, il eut la gloire de voir couronner ſes ſuccès par l'avantage que ſon fils Orchan remporta ſur la Ville de Pruſe qu'il enleva en 1326, & qui devint la Capitale des Empereurs Othomans juſqu'à la priſe de Conſtantinople, dont Mahomet II s'empara d'aſſaut en 1453. Othman termina ſa carrière glorieuſe quelques jours après la nouvelle de la victoire de ſon fils, la ſeconde année du règne d'Andronic Paléologue-le Jeune.

Orchan, déja connu par ſa valeur, fut ſalué Empereur des Othomans immé-

diatement après la mort de son père. Il employa les mêmes moyens que ses prédécesseurs pour augmenter le nombre de ses Sujets, la force contre les Villes des Grecs, & la clémence envers ses Habitans. Après avoir soumis quelques places maritimes, qui étoient encore sous la domination des Chrétiens, il usa de stratagême (C) pour faire passer sur mer des troupes de l'Asie dans l'Europe. Il ne trouva aucun obstacle jusqu'à la Ville de Callipolis, dont il réduisit les Habitans par la famine, en 1359, cinq ans après que Jean Paléologue fut monté sur le Trône de Constantinople, & la huitième année du règne de Charles IV en Occident. Il n'eut pas de moindres succès, l'année suivante, dans l'Europe, où son fils Amurat fit raser la Ville de Tyrilos, située entre Constantinople & Andrinople. La mort de son fils Soliman le plongea dans un chagrin si profond, qu'il mourut deux mois après lui.

Amurat premier du nom, monta sur le Trône, où il fit voir qu'il avoit hérité des vertus de son père. La première année de son règne fut signalée par la prise d'Andrinople. Dès-lors l'Empire Otho-

man commença à figurer dans la Grèce. Ce Prince nomma un Vice-Roi de ſes conquêtes dans l'Europe, & les armes Othomanes eurent des ſuccès ſi éclatans, qu'Andronic Paléologue, ſucceſſeur de Calopian ſon père, dans l'Empire des Grecs, envoya prier Amurat de l'aider à réduire le Prince de Bulgarie. Déjà la Macédoine & l'Albanie avoient reçu la loi du vainqueur, lorſqu'au commencement du règne d'Emmanuel Paléologue, il fut poignardé par un Soldat Triballien, au moment où il venoit de triompher dans les plaines de Caſſovie, de la Ligue des Valaques, des Hongrois, des Dalmates & des Tréballiens. C'eſt à ce fameux conquérant que l'Empire Othoman doit la création du Corps des Janiſſaires, qu'il forma en 1362, de Soldats braves & aguerris, Corps nombreux & redoutable, qui fit triompher ſes armes par-tout, & dont la puiſſance fait trembler encore les Sultans même ſur leur Trône.

C'eſt ainſi que, conduits par des Chefs dont la politique égaloit la valeur, les Othomans s'approchoient, par degrés, du but de leur première entrepriſe, & qu'ils

ſe diſpoſoient à ſe rendre maîtres de Conſtantinople. Déjà les ſucceſſeurs (D) d'Amurat avoient impoſé un tribut annuel à l'Empereur Emmanuel Paléologue ; & les Othomans pouvoient ſe regarder comme les Maîtres des Grecs & de leur Capitale : déja ils y avoient fait bâtir une Moſquée, & établi un Tribunal de Juſtice, lorſque, vers la deuxième année du règne de Robert de Bavière, qui avoit été élevé à l'Empire d'Allemagne après la dépoſition de Venceſlas, devenu, par ſes cruautés, l'objet de la haine de ſes Sujets, les Othomans ſe virent retardés dans leurs entrepriſes par les revers funeſtes qu'éprouva tout-à-coup, dans le cours de ſes triomphes, le ſucceſſeur d'Amurat.

Nous n'avons ſupprimé le nom de cet Empereur que pour entrer plus heureuſement dans notre Extrait.

Le quatorzième ſiècle vit paroître deux hommes, que la fortune ſembloit avoir choiſis pour donner un exemble frappant de ſes caprices & de ſon inconſtance, Tamerlan (E) & Bajazet : l'un d'une origine

obſcure, & élevé par le ſort des armes à l'Empire des Tartares; l'autre iſſu de l'illuſtre ſang Othoman, & placé, par ſa naiſſance, ſur le Trône des Turcs. Celui-ci, redoutable par une ſuite de ſuccès éclatans, faiſoit reſpecter ſes loix dans les plus belles parties du monde & jouiſſoit d'une réputation à laquelle ſes prédéceſſeurs n'auroient jamais eu l'ambition de prétendre. Déja il ſe flattoit de conquerir l'Aſie & l'Europe (F), que le nombre de ſes victoires avoit intimidées, lorſque la fortune, jalouſe de ſa gloire, lui ſuſcita un ennemi redoutable dans l'Empereur des Tartares.

Animé (G) par les Grecs, dont Bajazet avoit preſque ruiné l'Empire, Tamerlan leva de puiſſantes armées, marcha contre l'Empereur des Othomans, défit ſes troupes, & le força à prendre la fuite, après avoir diſperſé ſa famille.

La fille de Bajazet fut faite priſonnière avec ſa mère, & le Prince ſubit bientôt après le même ſort. Thémir, fils aîné de Tamerlan, les fit attacher l'un & l'autre à ſon char, & les conduiſit en triomphe à Samarcandre, Ville cherie de l'Empereur des Tartares, qui l'avoit fait bâtir.

Astérie (c'étoit le nom de la nouvelle Captive) n'eut pas plutôt paru, que sa beauté fit l'entretien de toute la Cour. Thémir sentit bientôt le pouvoir de ses charmes; son cœur se passionna. Ce Prince, aussi farouche que cruel, oubliant ses rigueurs envers Bajazet & sa fille, crut qu'il lui suffisoit d'aimer & de parler pour triompher du cœur de sa Prisonnière. Il aimoit: il parla; mais il accompagna sa déclaration de tant d'audace & de hauteur, qu'Astérie n'y répondit qu'avec une fierté dédaigneuse. Persuadé que Bajazet inspiroit seul cette aversion à sa fille, il tourna toute sa fureur contre ce père malheureux. Il le fit enfermer dans une prison éloignée du Palais: Astérie fut resserrée plus étroitement.

Les persécutions de Thémir rappellèrent à cette Princesse le souvenir de celle que l'amour d'Andronic lui avoit fait éprouver à la Cour de l'Empereur Paléologue; & ce souvenir, se joignant à l'image toujours présente du Prince Arsane qu'elle avoit aimé à la Cour de Constantinople, elle s'arma d'une nouvelle constance, & se prépara à opposer une fierté courageuse aux poursuites de son Tiran. Déterminée

à souffrir tout plutôt que de consentir à s'unir avec son persécuteur, elle ne lui témoigna plus que mépris, que dédain, qu'indignation. Thémir n'en devint que plus ardent : sa passion s'irrita. Désespérant de vaincre seul la résistance opiniâtre d'Astérie & le courage inflexible de Bajazet, il eut recours à Tamerlan.

Il connoissoit la complaisance aveugle que son père avoit pour lui, complaisance dont les excès avoient forcé le Prince (1) de Tanaïs, second fils de l'Empereur, à s'éloigner de la Cour. Il lui peignit avec des couleurs si vives son amour, l'ardeur de ses feux, les suites funestes que pourroit avoir le refus constant d'Astérie, qu'il alarma la tendresse paternelle. Tamerlan lui promit d'appuyer ses prétentions, & se rendit en même temps à l'appartement de la Princesse. Prières, reproches, promesses, menaces, rien ne put ébranler la constance d'Astérie. Cette Princesse ne démentit sa fierté que pour supplier Tamerlan d'épargner les jours de Bajazet.

(1) Nous le nommerons tantôt Prince de Tanaïs, tantôt Adanaxes, & quelquefois Arsane.

» N'imputez point, Seigneur, mes refus » à mon pere, lui dit-elle; imputez-les » à ma douleur, à mon reſſentiment, à » mon averſion pour Thémir. Si haïr » l'auteur de tous mes maux eſt un crime, » ſi lui refuſer ma main c'eſt mériter la » mort, puniſſez-moi, Seigneur, & que » mon ſang expie mon crime. --- Non, » Madame, vous vivrez, répondit Ta- » merlan, mais pour voir expirer dans les » plus affreux tourmens ce père que vous » chériſſez; & je vais, de ce pas, ordon- » ner ſon ſupplice . . . ». Il ſortit en prononçant ces mots, & laiſſa la Princeſſe dans un état alarmant.

A peine commençoit-elle à revenir de ſon émotion, qu'on vint lui ordonner, de la part de l'Empereur, d'aller diſpoſer Bajazet, ou à conſentir au mariage de ſa fille avec Thémir, ou à mourir ſur un échafaud; miniſtère affreux, que la tendreſſe filiale n'enviſagea qu'avec horreur! Interdite, irréſolue, elle refuſe d'avancer. Elle obéit enfin, dans la crainte que ſa réſiſtance n'accélérât la fin des jours de ſon père, & ſe laiſſa conduire juſqu'à la priſon.

Elle entre dans le ſombre ſéjour, où

se réunissent en même tems la surprise, l'amour, la tendresse, le courage & la fermeté. Près de succomber sous le poids de la douleur, elle embrasse son père, verse des pleurs, & lui annonce, d'une voix entre-coupée de soupirs, les dernieres volontés de Tamerlan, ses menaces & tout ce qu'ils avoient à craindre des emportemens de ce cruel Vainqueur. La tendresse & la colère partageoient le cœur de Bajazet : il soupiroit, il frémissoit. Tantôt, attendri sur le sort de sa fille, il la regardoit d'un œil de compassion; tantôt, furieux contre les Tartares qui l'environnoient, il lançoit sur eux des regards d'indignation. Ce dernier mouvement l'emporte ; & se livrant à toute sa fierté : --- La vie m'est odieuse, dit-il; je ne peux qu'en désirer la fin ; & me proposer de vous unir, ma fille, avec le bourreau de votre frère, c'est m'ordonner d'en faire un plus prompt sacrifice. Consentir à la proposition honteuse qu'on me fait, c'est obscurcir ma gloire ; souffrir avec constance mes malheurs, c'est la rendre plus illustre; & ma mort doit couronner toutes les actions de ma vie. Puisse mon courage soutenir le vôtre, & mon

exemple vous apprendre à dédaigner les Tyrans ! Mon trépas calmera peut-être le courroux du Ciel ! peut-être vos frères parviendront-ils un jour à rétablir les débris de leur fortune ! Mais quelque sort qui vous soit préparé, opposez courageusement l'indignation & les refus aux désirs & aux poursuites de vos persécuteurs ; & que jamais le sang de Bajazet ne s'allie avec celui de Tamerlan ---. Astérie fit parler encore les larmes, les prières, tout ce que la tendresse & la Nature ont de plus éloquent pour déterminer son père à conserver ses jours ; Bajazet persista dans sa résolution. Les Gardes, craignant qu'Astérie ne perdît entièrement ses forces que la douleur commençoit à épuiser, l'emportèrent au Palais.

La fermeté de Bajazet & sa fierté dans ses réponses, décidèrent de son sort. Sa perte fut résolue. Axala, homme aussi respecté dans le Conseil que considéré dans les armées, fit en vain de sages représentations pour sauver la vie de cet illustre Prisonnier. Le parti de Thémir l'emporta ; & Tamerlan condamna Bajazet à perdre la tête.

On tire aussi-tôt ce Prince malheu-

reux de sa prison pour le mener au lieu de l'exécution. Conduit comme un criminel, il marche au supplice avec cet air grand & majestueux, que ses malheurs n'ont point altéré. Triste, mais tranquille, il ne laisse échaper ni larmes ni soupirs. Déjà il se préparoit à présenter sa tête, lorsqu'un Cavalier inconnu fend la presse & s'écrie : *Arrêtez ! c'est Adanaxe, c'est le fils de Tamerlan qui vous l'ordonne.* Ses cris, son nom suspendent le coup funeste. Tous les yeux se fixent sur lui, & reconnoissent le Prince de Tanaïs, le Prince chéri du Peuple & si digne de l'être. Tandis que mille voix s'élevent pour célébrer son retour, il s'approche des Officiers, les prie d'attendre de nouveaux ordres, court au Palais se jetter aux pieds de l'Empereur, & demande la grace de Bajazet.

Tamerlan ne peut contenir sa joie à la vue inespérée d'un fils qu'il aime & qu'il estime. Il l'embrasse avec tendresse ; il voudroit céder à sa prière. Mais Bajazet a mérité la mort. Sa fierté, son arrogance exigent qu'il périsse. La vie, la gloire même de Tamerlan s'y trouvent intéressées. Adanaxe oppose à ces motifs

la clémence, cette vertu particulière des Rois; la gloire, dont Tamerlan va se couvrir aux yeux de l'univers par le sacrifice de sa vengeance; le plaisir pur & constant que fait goûter le souvenir d'une belle action. Son cœur parle; son éloquence est naturelle. Il triomphe de la résistance de son père. — Prince, vous m'avez vaincu. Que Bajazet vive; j'y consens. Mais tâchez de vaincre son orgueil, & de soumettre la fierté de sa fille.

Adanaxe revole, transporté de joie, vers Bajazet, monte sur le théâtre où ce grand homme devoit finir ses jours, délie lui-même ses mains; & le saluant avec autant de respect que si ce Prince eût été sur le Trône des Othomans... « Vivez, Seigneur, lui dit-il, & recevez ce bienfait d'un homme, dont le » cœur gémit de vous donner cette marque de son estime ». Il lui présenta, en même tems, la main pour l'aider à descendre, & l'accompagna, au milieu des acclamations réitérées du Peuple, jusqu'à sa prison, où il donna les ordres nécessaires pour adoucir sa captivité.

Ce généreux Libérateur retourna au

Palais, & y reçut les complimens de toutes les personnes de la Cour qui s'empressèrent, excepté Thémir, à le féliciter sur son retour. Il se retira ensuite, & s'enferma avec Axala, dont il avoit toujours cultivé l'amité.

Ce brave & vertueux Officier, après l'avoir instruit de ce qui s'étoit passé, dans la guerre, depuis son départ, l'entretint des persécutions que Thémir faisoit éprouver à Bajazet; profita de sa sensibilité pour faire tomber la conversation sur Astérie, dont il lui fit un portrait séduisant. Surpris du peu d'impression que les charmes de cette Princesse paroissoient faire sur le cœur de son ami, il ne put s'empêcher de le blâmer de son trop d'indifférence pour les femmes. --- Vous vous trompez, mon cher Axala, lui répondit Adanaxe; ce sexe n'a que trop d'empire sur mon cœur. Vous m'en voyez soupirer; & votre amitié exige que je vous fasse l'entière confidence de mes secrets (1).

(1) Nous voulions, pour ne point passer les bornes d'un Extrait, supprimer cet Episode, qui semble faire disparoître trop long-tems Astérie,

Indigné des emportemens de Themir, je partis sans suite de Samarcande, & pris le nom d'Arsane. Je parcourus l'Asie, & passai dans l'Europe, où la guerre m'ouvroit une carrière honorable. Je m'attachai au service de l'Empereur Paléologue (1); &, tandis que ses fils Andronic & Emmanuel signaloient d'un côté leur valeur contre les Turcs, je cherchai à signaler la mienne dans l'ar-

qu'on doit supposer instruite du sort de son père: mais comme ce récit roule particulièrement sur cette Princesse, & qu'il est lié avec l'action principale, dont il est, en quelque sorte, le commencement, nous nous sommes déterminés à le laisser subsister, en l'abrégeant autant qu'il nous a paru convenable, & en le rendant le plus intéressant qu'il nous a été possible.

(1) Si l'on veut s'attacher à l'Histoire, & suivre l'ordre des tems, on trouvera que cet Empereur est Emmanuel Paléologue, qui succéda, en 1384, à son frère Andronic IV, & qui eut pour successeurs, en 1417, Jean VII, Isis du même Andronic, & en 1423, Jean VIII, son fils.

mée de l'Empereur des Grecs, que les troupes de Bajazet occupoient du côté de la Thrace.

Je ne déshonorai point le nom d'Arsane; je méritai même le suffrage du Prince. Il ne voulut plus me permettre de m'éloigner de sa personne, & m'ordonna de le suivre à Constantinople. J'y trouvai l'Impératrice & les Princesses ses filles, Eudoxe & Léonide; une Cour agréable & brillante; des Dames, dont la beauté surpassoit encore la naissance. Leurs charmes éblouirent mes yeux sans toucher mon cœur. Je triomphois de l'amour, ou plutôt je n'avois point encore à lutter contre ce Dieu.

Parmi les Prisonniers que les fils de l'Empereur avoient faits sur les Turcs, depuis notre retour à Constantinople, se trouvoit une femme de la plus rare beauté, & que la Nature sembloit avoir formée pour captiver, disoit-on, tous les cœurs. Le bruit couroit qu'Andronic en étoit devenu éperdument amoureux. Paléologue, craignant les progrès de cette passion naissante, rappella les Princes à la Cour. Leur retour fut bientôt suivi de l'arrivée

l'arrivée de Néris (1). C'étoit le nom de l'aimable Captive, dont les charmes avoient enflammé le cœur d'Andronic. Toute la Cour s'empreſſa de la voir ; & toute la Cour fit l'éloge de ſa beauté Objet des vœux des Seigneurs, elle le fut auſſi de l'admiration des Dames, dont elle excita la jalouſie. Par-tout on ne parloit que de Néris ; par-tout j'entendois vanter ſes appas, approuver le goût du Prince, applaudir à ſon choix.

Je voulus voir auſſi cette belle, cette charmante Néris. Je la vis, Axala ; & dans le moment même une émotion ſecrète me fit connoître ma défaite. Je ne vis plus qu'un rival dans Andronic. J'étois ſur le point d'éclater. La prudence m'arrêta. Ah ! mon cher Axala, que les premiers coups de l'Amour ſont ſenſibles ! Quels tourmens n'eus-je pas à ſouffrir ! quels combats dans ce cœur, dont la paſſion prenoit, chaque jour, de nouvelles forces !

(1) Cette Neris étoit Aſtérie ; elle avoit été priſe par des Corſaires, ſans être connue, & faite Eſclave par une ſuite d'événemens dont l'Auteur ne rend point compte.

Partagé entre la néceſſité de me taire & celle de parler, je languiſſois ſans pouvoir me flatter de trouver l'occaſion d'entretenir Néris, ſans oſer même la chercher.

Occupé de mille idées confuſes, je me promenois, un matin, dans les jardins du Palais. Le haſard, ou l'Amour conduiſit mes pas vers un bocage ſolitaire. Le lever de l'aurore, le parfum des fleurs que le doux zéphyr careſſoit encore; le ramage harmonieux des oiſeaux, qui chantoient leurs amours, tout m'invitoit à goûter les prémices du beau jour que le ſoleil alloit offrir à la nature. J'entre dans ce lieu charmant pour m'y livrer plus librement à ma douleur. Surpriſe agréable! rencontre ineſpérée! j'apperçois Néris. L'Amour me tranſporte: elle veut fuir, je l'arrête, je me jette à ſes pieds. Ah! belle Néris, n'emportez point avec vous tous les agrémens de ces lieux! Souffrez qu'un malheureux étranger jouiſſe du bonheur que le Ciel lui préſente, & du plaiſir de vous entretenir un moment... Quels agrémens, me dit-elle, en baiſſant modeſtement les yeux, & quel bonheur peut vous offrir une miſé-

rable Captive? quel plaisir pourriez-vous trouver dans une conversation languissante? ou quel intérêt....? Le plus grand, Madame, le plus vif, le plus cher à mon cœur. Plût au Ciel que je pusse vous donner tous les instans de ma vie, & que vous vouluſſiez le permettre. --- ! Je compris, par sa réponse, qu'elle me taxoit d'indifférence; & je cherchai à me justifier, en rejettant ma froideur apparente sur les motifs qui m'avoient engagé à ne point laisser transpirer mon amour. Voyant qu'elle m'écoutoit avec attention, croyant même que son cœur s'intéressoit en ma faveur, je parlai avec cette confiance heureuse, que donnent l'amour & l'espérance. Ses yeux, qu'elle tenoit fixement attachés sur les miens; sa rougeur, son silence, une joie timide qui parut enfin sur son visage, me rendirent plus hardi & plus éloquent. Déjà une douce persuasion s'emparoit de son esprit. Déjà je la croyois disposée à me répondre, lorsqu'elle s'éloigna tout-à-coup en me faisant entrevoir par un regard doux & tendre que je pouvois me flatter de toucher au moment de lui plaire ---. Elle s'éloigne,

hélas ! me disois-je en la suivant des yeux ! elle me laisse à moi-même--- ! Depuis l'instant, depuis l'instant fatal, où je considérai trop pour mon repos cet objet adorable ; depuis ce jour malheureux, je ne suis plus à moi. J'arme en vain ma raison contre mon cœur. Je l'appelle à mon secours ; ma raison m'abandonne ; mon esprit troublé n'entend plus sa voix. Viens, image chérie, viens m'expliquer ce que tes beaux yeux, tes yeux charmans vouloient me faire entendre ---. Tels étoient les transports de mon ame.

J'eus encore le plaisir d'entretenir plusieurs fois Néris dans cette délicieuse solitude. J'étois si tendre, si pressant, qu'elle s'accoutuma à souffrir mon amour ; elle m'avoua l'aversion qu'elle avoit pour Andronic, & accompagna cet aveu d'un soupir, que j'attribuai à un sentiment tendre. Je lui fis plusieurs questions auxquelles elle ne répondit qu'avec la plus grande réserve ; & tout ce que je pus démêler, c'est qu'elle étoit Africaine, & d'une condition illustre.

Je ne pouvois point encore me flatter d'avoir fait la conquête de son cœur,

& je désirois de la mériter par quelques services signalés. Comme je profitois du silence & de la fraîcheur d'une belle nuit pour penser aux moyens de la tirer de la captivité, j'entendis quelque bruit. Je distinguai sa voix. Je vole aussi-tôt vers l'endroit d'où partoient ses cris. Eplorée au milieu de gens qui vouloient l'enlever, elle faisoit de vains efforts pour se délivrer de leurs bras. Je m'élance sur les ravisseurs; deux tombent morts à mes pieds. Je renverse celui qui la tenoit: elle s'éloigne. Je force ceux qui la poursuivoient à tourner leurs armes contre moi. J'avois déjà reçu deux profondes blessures, quand des Gardes de l'Empereur accoururent à mon secours, & contraignirent mes adversaires à prendre la fuite. Je perdois tout mon sang, & je tombai sans forces aux pieds de cette tendre Captive qui s'empressoit de l'arrêter : on m'emporta dans mon appartement, & l'on reconduisit Néris dans le sien.

Andronic jura de punir les auteurs de cet attentat, & sa Prisonnière en demanda, le lendemain, justice à l'Empereur. Paléologue n'osa ni la lui refuser,

ni la lui rendre. Ce Prince ayant ordonné lui-même qu'on l'éloignât secrètement de ses Etats, pour empêcher ses liaisons avec Andronic dont il redoutoit la fureur, il chargea sur le champ un de ses Officiers de venir me trouver pour me déclarer le secret de l'entreprise, & me prier d'engager Néris à ne point suivre cette affaire.

Cette négociation, la plus agréable & la plus avantageuse dont je pusse être chargé, me procura plusieurs visites de la part de cette reconnoissante Captive. Une confiance réciproque, des sentimens semblables, un amour éprouvé par des obstacles communs, la liberté de nous voir, celle de nous entretenir sans témoins, formèrent entr'elle & moi l'union la plus intime. Elle me dévoila enfin toute la conduite d'Andronic à son égard, les soupçons de ce Prince, les efforts qu'il faisoit pour l'épouser, les moyens violens dont il vouloit faire usage. Je plaignois son sort; je la consolois; j'animois son courage : mes prières, mes promesses, mes protestations la rendirent encore plus contraire aux vœux d'Andronic; & la passion de ce Prince

en devint plus impétueuſe : il ne connut plus que la fureur, la force, les menaces, la violence.

Mes bleſſures étoient parfaitement guéries, & je commençois à ſortir. Je rencontre Néris, & je juge par ſes larmes du trouble de ſon cœur. Mon amour me fait oublier que je ſuis Etranger. Je me rappelle ma naiſſance, mon rang. --- Venez, Madame, lui dis-je, la mer & mon courage nous ouvriront les moyens de vous ſouſtraire aux entrepriſes du Tyran qui vous opprime. Mon amour eſt extrême, & mon reſpect égale mon amour. Guide paſſionné, Amant intrépide, je conduirai vos pas & combattrai pour vous. Oui, Madame, Adanaxe ſacrifiera ſa vie pour aſſurer votre retraite; & le fils de Tamerlan, le Prince de Tanaïs, eſt né pour vous ſauver ou pour périr avec vous ---.

Tandis que je prononce ces noms, ſes yeux ſe fixent ſur moi; elle rougit, elle ſoupire. Sa reconnoiſſance éclate. Elle me témoigne la crainte qu'elle a de haſarder mes jours; me prie de les lui conſerver pour des momens plus favorables; m'expoſe le danger de cette entre-

prise, l'incertitude du succès, ce qu'elle doit à son sexe, à sa réputation. Vaincu par les raisons de bienséance qu'elle m'allégue, je cède dans la crainte de lui déplaire. Satisfaite de ma déférence, elle fuit dans la crainte de se laisser vaincre, en me priant de ne point m'attacher à ses pas. Je cours après elle. Je n'entendois plus que sa voix, & je fus obligé de m'arrêter pour laisser passer l'Impératrice qui me fit appeller pour la suivre.

Je cachai ma douleur, & me consolois par l'espérance de rejoindre bientôt Néris, & de la décider peut-être enfin à prendre la fuite. Vain espoir! La révolte d'Andronic, occasionnée par l'opposition que Paléologue apportoit à son mariage avec Néris, déconcerta mes projets. Je ne pus me dispenser d'obéir aux ordres que me donna l'Empereur de marcher contre son fils. Je suivis le Prince Emmanuel, que son père avoit chargé de cette expédition; & mon départ fut si prompt que je ne pus même en donner avis à Néris. On combattit avec une égale valeur de part & d'autre; & le parti, qui devoit triompher dans

une cauſe ſemblable, eut l'avantage. Andronic fut pris; & ce Prince coupable eut fini ſes jours, comme il le méritoit, dans une priſon, ſans la médiation de ſon frère, Prince d'un caractère aimable, qui ſollicita ſi vivement ſon père en faveur de ce fils rebelle, qu'il en obtint ſa grace & ſa liberté.

J'avois rempli mon devoir envers Paléologue; & je ne penſois plus qu'à jouir du bonheur de renouveller à Néris les témoignages de mon amour. Quel fut mon étonnement, quand, de retour à Conſtantinople, j'appris qu'elle en avoit diſparu. Je ne pus découvrir ni la cauſe de ſon départ, ni le lieu de ſa retraite. Sombre, morne, taciturne, déteſtant un ſéjour qui n'offroit plus à mes yeux le ſeul objet qui pouvoit m'y arrêter, je ne connus plus l'empire de la raiſon.

Je tombai dans une eſpèce de délire, accompagné d'une fièvre violente, qui me fit languir près de deux mois; tems que le Prince Emmanuel employa à détruire le nouveau parti que ſon malheureux frère avoit formé.

Le déſir de retrouver Néris fit plus ſur mon eſprit & ſur mon corps, que tout

ce que l'art avoit épuisé. Ma raison revint ; je repris mes forces, & je partis de Constantinople. Je dirigeai ma course vers l'Afrique, où je croyois trouver Néris. Enfin, après quatre ans de recherches inutiles, je repassai dans l'Asie, où j'appris la décadence de l'Empire Othoman, & la captivité de Bajazet. Je repris sur le champ le chemin de Samarcande ; heureux & trop heureux d'avoir signalé mon retour par la conservation des jours d'un homme, à la vie duquel je prends le plus vif intérêt !

D'après ce récit fidèle, jugez, mon cher Axala, si je puis goûter quelque repos avant d'avoir retrouvé Néris, cette aimable, cette charmante, cette adorable Néris, à qui je sacrifierois un trône & ma vie.

Tandis que le Prince de Tanaïs entretenoit ainsi Axala de sa passion pour Néris, dont une erreur fatale le disposoit encore à s'éloigner (1), Astérie, instruite

(1) Il étoit bien loin de soupçonner que cet objet chéri étoit cette même Astérie qui vivoit dans les larmes auprès de Bajazet son père.

du retour de ce Prince, se livroit à toute l'inquiétude que peut répandre dans l'ame d'une Amante sensible le désir de revoir un Amant chéri ; persuadée qu'il n'étoit revenu que pour elle, qu'elle ne devoit qu'à son amour la vie de Bajazet, elle s'enivroit des douces chimères que lui présentoit son imagination. Elle mande Axala, le seul homme qu'elle honorât de sa confiance ; lui parle d'Adanaxe, exalte le service qu'elle en a reçu, & se plaint tendrement de l'espéce d'indifférence de ce Prince à venir recevoir les témoignages de reconnoissance que méritoit son bienfait. Convaincue par la réponse d'Axala, qu'elle doit renoncer à l'espoir dont elle s'étoit flattée, elle change aussi-tôt la conversation, sans laisser entrevoir l'agitation de son ame.

A peine cet Officier se fut-il retiré, qu'elle donna un libre cours à sa douleur ---. Et j'ai pu me féliciter de son retour ! j'ai pu croire que son amour agissoit pour moi ! non. Sa générosité seule a sauvé les jours de mon père ; Néris n'a point de part à cette action. Il m'envie même le plaisir, le seul plaisir que je pouvois encore goûter, celui de

le voir. Plus cruel que Tamerlan, plus inhumain que Thémir, il insulte à l'amour qu'il m'a inspiré, il se joue de ma fidélité. Juste Ciel ! falloit-il qu'il revînt ? Absent, il m'eût laissé croire que je possédois un cœur digne de mon amour ! & je le perds, ce cœur que j'aimois, ce cœur que j'estimois, ce cœur que je payois de tout le mien ! Affreuse, mais juste récompense de ma crédulité & de ma foiblesse ---.

Amante abandonnée, elle ne s'attendoit pas à voir Adanaxe seconder la passion de son persécuteur. Tamerlan, pressé par les vives sollicitations de Thémir, ordonna au Prince de Tanaïs d'aller déterminer l'Empereur des Othomans à remplir la condition qu'il avoit attachée à sa grace.

Le jeune Prince mit dans ses paroles tant de bienséance, de marques d'estime, tant d'affection, de sensibilité, que Bajazet reçut sa visite avec plaisir. Quand il le crut disposé à l'écouter favorablement il lui fit part de sa commission, & le pria de considérer mûrement les motifs qui devoient le décider à faire le sacrifice de son ressentiment, les dangers qu'il couroit, ceux auxquels étoit expo-

sée Astérie, les droits dont un vainqueur ambitieux & jaloux pouvoit se prévaloir. -- « Vous refuserez-vous, Prince, au » bonheur de votre fille, à l'espérance » de remonter un jour sur votre trône, » & de jouir tranquillement de votre » gloire dans vos Etats » ? Oui, Seigneur, repliqua froidement Bajazet; que Tamerlan & Thémir cessent d'espérer d'obtenir ce que ma fierté m'oblige de refuser au Prince de Tanaïs.

Tamerlan, informé de la résolution de cet illustre Prisonnier, abandonna sa vie à la discrétion de Thémir, auquel il laissa la liberté d'user de tous les droits que la victoire lui donnoit sur Astérie.

Quel coup pour le cœur de cette Princesse, quand, en entrant dans la prison de son pere, elle apprit qu'Adanaxe étoit venu la demander pour Thémir! -- « Adanaxe, Seigneur; Adanaxe, ce Prince si généreux en apparence; Adanaxe » devient votre persécuteur & le mien » ! Bajazet essaya de la tranquilliser, en lui représentant la pureté des intentions de ce Prince, & les motifs qui l'avoient engagé dans cette démarche.

Qu'on se figure le trouble de cette Princesse, & sa situation en sortant de l'état de contrainte où l'avoit tenue la présence de son père. La douleur, le dépit, le désir & l'impuissance de se venger d'un objet près duquel expireroit sa vengeance, dévorent & déchirent son cœur. Sa raison s'égare : elle cherche Adanaxe par-tout ; elle ne le trouve point. Où est-il? que ne paroît-il ? Adanaxe, viens du moins me voir expirer à tes yeux. Emportée par son égarement, elle alloit suivre son désespoir, lorsqu'elle vit paroître Xaire que ses cris avoient alarmée. --- Ah! Xaire, il est infidèle cet Arsane, que mon cœur n'auroit jamais soupçonné d'infidélité ! Le perfide ! Il trahit ses sermens & mes espérances. Il oublie l'amour qu'il avoit promis à Néris! Que dis-je? oublier son amour ! Il veut la livrer aux mains d'un indigne rival ! Il la sacrifie ! Xaire, que sont les hommes ! quel sexe ! qu'il est lâche ! qu'il est trompeur ! & qu'il est funeste au nôtre, quand nous nous livrons avec trop de confiance à ses promesses --! Xaire ne répondoit que par des pleurs qu'elle mêloit avec ceux de la Princesse, qu'un

coup plus cruel alloit bientôt accabler.

La fermeté de Bajazet se soutenoit, mais sa santé dépérissoit. La dernière visite du Prince de Tanaïs & celle de sa fille affoiblirent entièrement ses forces. Il tomba dans une maladie, dont il prévit bientôt les suites. Il demeura plusieurs jours dans cette situation, sans mander Astérie, se renfermant dans lui-même, & luttant avec courage contre ses douleurs. Quand il sentit approcher le moment où la mort alloit mettre fin à ses maux, il fit appeller sa fille. Elle court avec empressement pour l'embrasser, & voit sur son visage les signes funestes d'un trépas prochain. Un accablement mortel s'empare de tout son corps. . . . Bajazet recueille le peu de force que la nature lui laisse, s'efforce de calmer sa douleur, & l'exhorte à profiter des dispositions désintéressées du Prince de Tanaïs.

Ce Prince entra un moment après que la Princesse se fut retirée. --- « Seigneur, lui dit Bajazet en lui tendant » la main, la mort va rompre mes fers : » je la verrois sans trouble, & l'appel- » lerois même à mon secours, si je ne

» craignois pour l'infortunée Aſtérie. » Daignez, Seigneur, protéger cette » Princeſſe, & la défendre contre les » violences de Thémir : recevez le dépôt » ſacré que je vous confie, foible mar- » que de ma reconnoiſſance pour vos » ſervices, & de la confiance que m'inſ- » pire votre vertu --». Bajazet, ſurpris du ſilence d'Adanaxe, dont les larmes exprimoient la ſenſibilité, manda de nouveau ſa fille. Cette Princeſſe ſavoit que le Prince de Tanaïs étoit avec ſon père, & n'attendoit qu'un ordre pour rentrer. Elle ſe préſente, le viſage inondé de pleurs, le trouble dans les yeux, la pâleur ſur le front. Adanaxe la reconnoît, fait deux ou trois pas pour la prévenir, demeure immobile, jette ſur elle quelques regards languiſſans, & s'écrie — Néris, ah! Néris, charmante Néris --! Sa ſurpriſe, ſon étonnement, l'amour qui parle dans ſes yeux, ſon embarras, ſa joie, ſes ſoupirs, le nom de Néris répété tant de fois, diſſipent en partie les ſoupçons d'Aſterie. Cette Amante croit entrevoir ſon erreur. Ses regards ſe fixent tendrement ſur ceux d'Adanaxe, & les paroles expirent ſur ſes lèvres

Tous deux reſtent interdits ; tous deux ſe regardent ; tous deux veulent parler ; tous deux ne peuvent s'exprimer. Même ſilence, même émotion, même contrainte, même attitude. Bajazet les contemploit alternativement d'un œil que la nature ſembloit prendre plaiſir à ranimer. Il ſe diſpoſoit à leur demander la cauſe des émotions dont ils paroiſſoient agités l'un & l'autre, lorſque Thémir vint interrompre cette ſcène attendriſſante. Bajazet frémit : ſon courage, ſa fierté ; ſa haine, l'indignation le tranſportent ; il entre dans une colère violente, & tombe dans des convulſions mortelles. Aſtérie court à lui toute effrayée. Adanaxe s'empreſſe de ſeconder ſes ſoins. Inutiles ſecours ! Bajazet fait un dernier effort, tourne ſes yeux mourans vers Adanaxe comme pour lui recommander ſa fille, & expire (H) dans les bras de l'inconſolable Aſtérie, en lançant ſur Thémir un regard où ſe peignoit encore l'horreur qu'il avoit pour ce Tyran.

Aſtérie partageoit cette horreur. Animée par la mort de ſon père, elle ſe livre à toute la violence de ſa haine ; & forçant les ſanglots, qui s'oppoſoient au

passage de sa voix: --- Achève, barbare, & joins la malheureuse Astérie à l'infortuné Bajazet. Ce sacrifice convient à l'assassin de mon frère—. Adanaxe, craignant les suites de cet emportement & la fureur de son frère, le pria d'avoir quelqu'égard pour l'état de la Princesse. Thémir lui répondit avec tant de mépris & de fierté, que ces deux Princes étoient sur le point d'en venir aux mains quand Axala parut. Il engagea le Prince de Tanaïs à s'éloigner de son frère, que la situation alarmante d'Astérie contraignit enfin à sortir.

On reconduisit cette Princesse toute éplorée dans son appartement. Axala courut au Palais pour informer l'Empereur de la querelle des Princes; & Thémir fit chercher Odmar, l'homme le plus artificieux & le plus dissimulé qui fût à la Cour de Tamerlan. Esprit inquiet, génie adroit, insinuant, capable de tous les crimes qui pouvoient servir son ambition, fourbe, aussi impénétrable dans ses moyens que caché dans ses desseins; nul ne possédoit mieux que lui le grand art de faire réussir des projets vastes & ambitieux. Rempli de celui

qu'il avoit formé depuis long-tems, & que lui seul connoissoit, il avoit tourné suivant ses vues l'esprit & le cœur de Thémir, dont il avoit gagné toute la confiance pendant le cours de son éducation; & ce Prince vicieux ne pouvoit avoir un confident plus discret, plus fécond en expédients, ni plus zélé.

Ce fut à ce Ministre, si disposé à nourir sa passion & sa fureur, qu'il raconta tout ce qui s'étoit passé de la part du Prince de Tanaïs, au moment de la mort de Bajazet. Odmar comprit qu'un sentiment plus vif que celui de l'humanité faisoit agir Adanaxe; il fit entrevoir à Thémir un rival dans son frère. Il interrogea les personnes qui avoient servi l'Empereur Othoman pendant sa maladie, en apprit toutes les circonstances qui avoient précédé sa mort, & en ajouta malignement plusieurs autres propres à faire croire à Thémir qu'il régnoit depuis long-tems une liaison particulière entre le Prince de Tanaïs & la Princesse.

Thémir ne respiroit que la vengeance. Il vouloit aller poignarder son frère, aux yeux même d'Astérie. Odmar, dont

la prudence cruelle prévoyoit tout, l'en détourna, en lui faisant concevoir qu'il falloit perdre son rival avec moins d'éclat, & commencer par rompre cette liaison secrète. Thémir se chargea de représenter à son père qu'Astérie songeoit à prendre la fuite, & d'obtenir un ordre pour ôter toute communication à cette Princesse. Tamerlan y consentit. Adanaxe en fut informé par l'Officier, que son frère avoit chargé de l'exécution de cet ordre. L'indignation l'agitoit encore lorsqu'il rencontra Thémir qui se rendoit chez Astérie. Des yeux enflammés, des regards courroucés, des reproches amers annonçoient une scène sanglante, si Thémir n'eût point gagné l'appartement de la Princesse. Le respect d'Adanaxe pour Astérie l'empêcha d'y entrer; & les prières d'Axala l'engagèrent à retourner dans le sien.

Cet ami l'y accompagna; & voyant que ce Prince commençoit à se calmer, il lui parla de l'impression qu'Astérie paroissoit avoir faite sur son cœur. Adanaxe lui découvrit les motifs de sa sensibilité, en lui confiant qu'Astérie étoit cette même Néris pour laquelle son

cœur s'étoit enflammé pendant son séjour à Constantinople. Il lui exposa ensuite la crainte qu'il avoit de l'offenser par sa présence, après avoir été sur le point de la livrer à Thémir; & le pria de vouloir bien se charger de lui faire connoître son erreur, & de l'assurer de sa constance & de sa fidélité.

Axala promit au Prince de ménager ses intérêts auprès de la Princesse, & sortit sur le champ pour se rendre à l'appartement d'Astérie, dont on lui refusa l'entrée. Le Prince de Tanaïs, ne pouvant comprendre la cause de ce refus, aussi offensant pour Axala que nuisible à son amour, alla se plaindre à Tamerlan des rigueurs qu'on exerçoit envers la Princesse; mais il le trouva si prévenu contre Astérie, & si décidé à faire exécuter ses derniers ordres, qu'il se retira sans oser repliquer, désespéré de n'entrevoir aucun moyen de désabuser la Princesse.

Déjà la nuit avoit étendu ses voiles: la lune lui prêtoit une douce clarté; & le Prince se promenoit sur la terrasse qui communiquoit à la chambre d'Astérie. Cette Princesse, à qui ses Gardes, moins

cruels que leur Maître, laissoient, de tems en tems, la liberté d'aller respirer le frais dans les jardins du Palais, erroit à l'aventure, s'entretenant de son amour, de ses infortunes, des malheurs de son père. --- Quel calme, disoit-elle, dans la Nature entière ! le Ciel est serein & paisible : mon cœur seul est agité --- ! Ces paroles frappèrent l'oreille du Prince de Tanaïs. Soudain il vole au lieu où ces accens se faisoient entendre. Dieu ! quelle agréable surprise ! c'est Astérie, c'est Astérie elle-même. Il se jette à ses genoux, les embrasse mille fois sans pouvoir prononcer une parole. Astérie voudroit s'éloigner ; le plaisir de voir un objet tendrement aimé triomphe de son ressentiment. Elle prend son silence pour un effet de ses remords & de son repentir ; mais craignant de lui faire connoître sa foiblesse : --- Quel sujet vous ramène aux pieds d'Astérie, lui dit-elle ? est-ce l'intérêt de Thémir, & venez-vous me demander, comme à l'infortuné Bajazet, ma main pour le meurtrier de mon frère ? ---Non, Madame, non : c'est mon amour seul qui me conduit ; cet amour que l'absence & le tems n'ont point altéré ; cet

amour que le désir de vous trouver augmentoit chaque jour; cet amour enfin que vous voyez éclater à vos yeux. Ah! quand je demandai la fille de l'Empereur des Othomans pour Thémir, j'ignorois que l'aimable Astérie fût mon adorable Néris. Pouvois-je me figurer, pouvois-je même soupçonner que la Cour de Tamerlan renfermât cette Néris pour qui; hélas! depuis vôtre départ de Constantinople, j'ai parcouru, mais en vain, tous les déserts de l'Afrique, & que mon amour alloit chercher encore sur des mers inconnues? Je vous retrouve enfin, je me vois à vos pieds; & quand je crois toucher au moment de me voir heureux, quand je crois lire mon bonheur dans vos yeux, je n'y vois que le courroux, qu'une indifférence ccablante, & peut-être toute l'aversion que vous inspire le sang de Tamerlan. Ah! Madame, une ignorance involontaire me rendroit-elle coupable? un sang qui ne coule dans mes veines que pour brûler du plus tendre, du plus pur amour, pourroit-il vous être odieux —!

Astérie goûtoit un plaisir secret à voir l'inquiétude du Prince de Tanaïs; elle cherchoit même à l'augmenter par diverses

queſtions. La candeur du Prince, ſa ſincérité la charmoient. Elle le trouvoit ſi vrai dans ſes réponſes, ſi naturel, ſi tendre, qu'en l'excuſant dans ſon cœur, elle commençoit à s'accuſer elle-même de cruauté. --- Seigneur, c'eſt faire ſouffrir trop long-tems votre amour; je ne vois en vous qu'un Prince que je dois chérir. Aſtérie ſera toujours pour vous ce que fut Néris. J'oublie les pleurs que votre abſence m'a fait verſer, les ſoupirs douloureux que m'arrachoit votre infidélité apparente; & mon cœur ſe livre tout entier au plaiſir, au bonheur de vous revoir ---.

Rien n'eût égalé la joie de cette Princeſſe, ſi ſes craintes ne l'euſſent pas troublée. L'acharnement de Thémir à la perſécuter, l'ardeur du Prince de Tanaïs à la défendre, l'amour de ces deux Princes, leur rivalité alarmoient le cœur d'Aſtérie. --- Nous ne ſommes plus, lui diſoit-elle, à Conſtantinople, où tout s'oppoſoit aux deſſeins d'Andronic. Tout flatte ici ceux de Thémir. L'Empereur autoriſe ſes fureurs; le Peuple applaudit à ſes crimes, & je n'ai pour moi que ma haine. --- Et mon amour, Madame? croyez-vous qu'il

demeure

demeure oisif, tandis que Thémir agira? Vous l'avez inspiré cet amour; peut-il être foible ou timide? Que la haine de Thémir se porte à tous les excès, j'en triompherai; aimé des Tartares, j'en peux tout espérer. Mais dussent-ils se déclarer en faveur d'un barbare, je trouverai des forces que mon amour & vos beaux yeux rendront invincibles ---.

Astérie l'interrompit, dans la crainte d'une surprise; & ces Amans se séparèrent après mille protestations, en se promettant de renouveller souvent ces entretiens si chers à tous les deux.

Ils ignoroient qu'un ennemi, plus dangereux encore que Thémir, alloit être informé de leur conversation. Thémir en frémit de rage; Odmar en parut furieux: mais en affectant de seconder les transports de ce Prince, il le disposa avec tant d'art à suivre ses conseils, qu'il le détermina à laisser agir le Prince de Tanaïs, qui ne pouvoit manquer, disoit-il, de se perdre lui-même. Thémir le quitta, dans l'intention de joindre Tamerlan: mais au moment où il entroit sur la terrasse, il apperçut son frère dans

le même endroit où il avoit entretenu Aſtérie & s'avança vers lui avec fureur. La haine, la rivalité, le mépris, la fierté animent leurs diſcours. Thémir tire ſon épée, s'élance ſur ſon frère, & lui perce l'épaule. Adanaxe alloit tomber ſur lui, & le punir, quand Axala & pluſieurs autres Seigneurs ſe jettèrent entr eux. On les ſépare; mais rien ne peut arrêter la rage de Thémir. Il retourne ſur ſon frere, & lui porte un nouveau coup. Furieux de ne pouvoir ſatisfaire pleinement ſa vengeance, il court chez l'Empereur. Le Prince de Tanaïs arrive preſqu'en même tems, accompagné des Seigneurs qui le ſoutenoient. --- Ah! mon fils, s'écria Tamerlan avec émotion, dans quel état vous vois-je? & quelle main a oſé.....? --- La mienne, Seigneur, interrompit Thémir; ſon ſang, ſa vie doivent me venger de ſes offenſes ſecrètes ---. Adanaxe ſe juſtifia avec une modération propre à faire connoître la violence de ſon frère.

L'Empereur voulut d'abord les réconcilier, en les engageant à faire chacun de leur côté quelque choſe qui pût le ſatisfaire mutuellement. Adanaxe ſe dif

poſoit à faire ſes ſoumiſſions à ſon frère : mais l'audacieux Thémir s'y refuſa, & ſortit en reprochant à ſon père ſon injuſte partialité. Tamerlan, loin de punir cette inſolence, ordonna au Prince de Tanaïs de faire toutes les démarches convenables pour diſpoſer ſon frère à une réconciliation ; il lui en ouvrit même les moyens, en lui conſeillant de gagner Aſtérie en faveur de Thémir.

Les obſtacles étoient trop grands de part & d'autre, pour qu'on pût ſe flatter de voir les Princes ſe réunir. Mais Odmar les avoit déjà levés du côté de Thémir. Ce Prince reparut bientôt à la Cour ; annonça le deſir qu'il avoit de ſe ſoumettre aux volontés de ſon père ; chercha l'occaſion de joindre Adanaxe ; couvrit ſon reſſentiment de l'amitié la plus tendre ; & diſſimula ſi artificieuſement ſa haine, que Tamerlan fit publiquement l'éloge de ſa ſoumiſſion.

Tandis que toute la Cour ſe réjouiſſoit de ce retour, & qu'Adanaxe ſe flattoit d'en profiter pour dégager Aſtérie de ſa captivité, Odmar concertoit les moyens de le perdre dans l'eſprit de Tamerlan, Prince inquiet & jaloux de ſon autorité.

Ce génie adroit préparoit secrètement le poison, & laissoit à des hommes vils & mercenaires qu'il avoit introduits à la Cour, le soin de le répandre. Abusant de la confiance aveugle dont les honoroit l'Empereur, ils faisoient parvenir successivement à Tamerlan des avis propres à lui faire regarder Adanaxe comme un Prince ambitieux, qui formoit des projets contre son Trône & sa vie.

Le Prince de Tanaïs avoit, disoit-on, entretenu, pendant son absence, des intelligences criminelles avec Bajazet. Son retour à Samarcande n'étoit qu'un effet de sa passion pour la fille de ce Prince. Il s'entendoit avec ses fils, favorisoit le dessein qu'ils avoient de se venger de la captivité de leur père, & soulevoit secrètement l'esprit des Tartares : une guerre intestine alloit éclater, & les fils de Bajazet paroître à la tête des Turcs qu'ils avoient rassemblés. A ces accusations se joignoient les préjugés que le Prince de Tanaïs pouvoit avoir fait naître depuis son retour, ses attentions pour Bajazet, son entretien nocturne avec Astérie, sa querelle avec Thémir.

C'en étoit assez pour frapper l'esprit

d'un Prince que la foibleſſe, la crainte & l'ambition accompagnoient ſur le Trône. Tamerlan envoie chercher Odmar, lui communique les avis alarmans qu'il a reçus, en exagère l'importance, la néceſſité dans laquelle il ſe trouve de punir un fils criminel; & lui ordonne d'aller ſe ſaiſir de ſa perſonne pour le conduire au Fort de Samarcande. Odmar ne peut revenir de ſon étonnement; il affecte un air de triſteſſe & de compaſſion, excuſe la jeuneſſe du Prince, & prie l'Empereur de le diſpenſer de l'exécution de cet ordre. Tamerlan, ayant égard à ſa feinte pitié, en charge auſſi-tôt Calib, homme dont le caractère eût pu s'allier avec celui d'Odmar, s'il en avoit eu la profonde diſſimulation.

Le Prince de Tanaïs venoit de quitter Axala, lorſqu'il vit paroître Calib. --- Que voulez-vous, lui dit-il avec ſurpriſe? --- Votre épée, Seigneur; l'Empereur vous ordonne de me la remettre, & de me ſuivre au Fort de Samarcande. --- Je ne ſais qu'obéir quand l'Empereur commande; voici mon épée, & je vous ſuis. --- Aſtérie s'entretenoit avec Xaire ſur un balcon de ſa chambre, au moment où ce

Prince traverſoit la grande terraſſe : elle l'apperçoit ; & le voyant ſans armes au milieu des Gardes, elle jette un cri. Adanaxe tourne la tête ; il la voit défaillante : ſon premier mouvement eſt de voler vers elle ; il ſent ſon impuiſſance, & prie Calib de lui permettre de s'approcher de la Princeſſe. Ses prières furent inutiles. Cet Officier le fit paſſer dans une des cours du Palais, d'où il le conduiſit au lieu de ſa deſtination.

La détention de ce Prince fut ſuivie de nouvelles perſécutions qu'on fit eſſuyer à la Princeſſe, & de mille réflexions vagues & populaires. Aimé des Grands, chéri du Peuple, on plaignoit ſa deſtinée, en rendant juſtice à ſa vertu. Ses amis étoient inconſolables, & leur zèle impuiſſant. Axala, convaincu de ſon innocence, haſarda de parler à l'Empereur ; mais le ton impérieux & courroucé dont Tamerlan lui impoſa ſilence, lui fit juger que la prudence demandoit qu'on temporisât. Il travailla ſecrètement à former un parti qui pût parler un jour en faveur du jeune Prince, & s'attacha à ménager l'eſprit des perſonnes dont il connoiſſoit la probité, le zèle & la diſcrétion.

Odmar triomphoit, & Thémir goûtoit déjà la joie cruelle de se voir délivré d'un rival qu'il regardoit comme le seul obstacle qui s'opposât à ses vœux. Plein de l'espoir dont son cruel Confident le flattoit, il se rendit chez la Princesse. Il la trouva sur un lit de repos, & dans un habillement conforme à son deuil ; sa tristesse & ses larmes sembloient lui donner de nouveaux charmes : un air abattu, des yeux languissans ajoutoient encore à ses attraits ; jamais Thémir ne l'avoit vue si belle, & jamais son cœur ne fut plus enflammé. Elle s'émeut à son aspect ; ses traits changent, sa beauté s'altère. La haine éclate ; & sans donner à Thémir le tems de parler : — Venez-vous vous vanter de l'injuste disgrace du Prince de Tanaïs, lui dit-elle ? c'eût été démentir vos fureurs à mon égard que de l'épargner. Frère cruel & dénaturé, il ne manquoit à ta férocité que de joindre ce trait à la mort d'Ortobulle, au trépas de ma mère, à la perte de Bajazet, à ma captivité ! que dis-je ? il te reste encore une victime digne de ta fureur ; prends ma vie, & délivre-moi pour jamais de la

préſence d'un monſtre farouche ---. Thémire écumoit de rage; & la violence de ſa colère lui permettant à peine de s'exprimer, il ſortit en la menaçant de la mettre bientôt dans l'impuiſſance de s'oppoſer à ſes deſirs.

Ces menaces firent trembler Aſtérie pour Adanaxe. --- Cher Prince, s'écria-t-elle! Aſtérie va cauſer ta mort! Aſtérie va te perdre! Ah! ſi du moins je pouvois te voir! ſi je pouvois expirer dans tes bras, & deſcendre avec toi dans la nuit de la tombe qu'un frère barbare va t'ouvrir --- !

Cependant Axala ſuivoit aſſidûment la Cour, & ſes amis cherchoient à ſaiſir le moment où l'ame de l'Empereur paroîtroit s'attendrir ſur le ſort de ſon fils. Le nom d'Adanaxe échappé de la bouche de Tamerlan, & ſuivi d'un ſoupir, fut un préſage heureux pour le ſuccès de leur médiation. Ils ſupplièrent l'Empereur de vouloir bien donner quelques momens à l'examen de la conduite du jeune Prince, & profitèrent de ſon ſilence pour lui rappeller la modération de ſon fils, vis-à-vis de Thémir, ſa ſoumiſſion

& ſon reſpect. Tamerlan ne parut point offenſé de ces repréſentations, & paſſa dans ſon cabinet comme pour y réfléchir ſur ce qu'il venoit d'entendre.

Après avoir comparé d'un œil impartial les actions de ſon fils avec les crimes dont on l'accuſoit, il trouva qu'il n'avoit qu'à ſe louer de ſa conduite conſtante; & commença à craindre de s'être laiſſé tromper. — Ce n'eſt, ſe diſoit-il en approfondiſſant les accuſations, que par mes ordres qu'il a vu Bajazet; ce n'eſt que pour ménager ma gloire qu'il a ſauvé ſes jours; & cependant on lui en fait un crime! Ses accuſateurs n'auroient-ils pas reçu de faux avis? n'a-t-il pas quelqu'ennemi ſecret qui trame ſa perte? Coupable, ne faut-il pas l'entendre? innocent, réparer ſon honneur? Et ne dois-je pas, dans l'un & l'autre cas, donner à ma Cour, à mon Peuple, un exemple éclatant de ma juſtice —? Ces réflexions le diſpoſèrent à ſe procurer de nouveaux éclairciſſemens; & dès-lors, il ne ſongea plus qu'à choiſir, parmi ſes Courtiſans, celui qu'il chargeroit d'examiner le Prince de Tanaïs.

Talmis né devoit qu'à ſon eſprit & à

ſa probité la conſidération dont il jouiſſoit, & le rang où l'Empereur l'avoit élevé. Attaché par ſentiment à ſon Prince, ennemi de toute intrigue, il avoit gardé une neutralité ſi parfaite dans l'affaire du jeune Prince, dont il avoit l'eſtime, que Tamerlan ne pouvoit avoir aucun ſoupçon ſur ſa fidélité. Chargé des inſtructions de ſon Maître, ce Seigneur s'acquitta de ſa commiſſion avec tous les égards qu'il devoit au fils de l'Empereur; & fit ſon rapport avec toute l'exactitude qu'en exigeoit l'importance de ſon emploi, & le préſenta dans un jour ſi clair & ſi favorable, que Tamerlan fut preſque convaincu de l'innocence de ſon fils. Cependant, pour lever tous ſes doutes, il alla le lendemain, de grand matin, chez la Princeſſe; & après l'avoir raſſurée ſur le motif de ſa viſite, il la pria de lui avouer ingénûment la manière dont le Prince de Tanaïs l'avoit connue, les liaiſons qu'il avoit eues avec ſon père, & celles qu'il pouvoit entretenir encore avec ſes frères. Aſtérie répondit avec candeur à toutes ces queſtions, & n'omit aucune circonſtance, excepté celle de ſon amour; omiſſion que l'Empereur regarda comme

l'effet naturel de sa délicatesse & de sa modestie. Ce Prince, trouvant que ses réponses s'accordoient avec celles de son fils, se retira, en lui disant qu'elle venoit d'ouvrir la prison du Prince de Tanaïs.

Il ne s'agissoit plus, pour la pleine justification du jeune Prince, que de confondre ses accusateurs. Tamerlan étoit sur le point de les envoyer chercher, quand il vit entrer Odmar. Il lui fit part de la manière dont il avoit découvert l'innocence de son fils, & de la résolution dans laquelle il étoit de faire comparoître devant lui les auteurs de la calomnie, & de les punir. Odmar ne parut point troublé de cette nouvelle; la joie seule parut sur son visage: il profita même avec adresse de la confiance de son Maître pour l'engager à ne faire aucun éclat, dans la crainte que les accusateurs ne prissent la fuite; & lui promit de les amener, sous divers prétextes. Tamerlan trouva ces précautions raisonnables, & le chargea de toute la conduite de cette affaire.

Cet esprit intrigant, satisfait d'avoir paré un coup qui l'eût perdu infailliblement sans la confidence indiscrète de l'Em-

pereur, mais ne voyant pas qu'il fût poſſible de donner la moindre couleur de vraiſemblance aux accuſations, fit partir les dénonciateurs pendant la nuit, après être convenu avec eux des routes qu'ils prendroient. Quand il jugea qu'ils pouvoient être en sûreté, il alla chez les uns, envoya chez les autres, les fit chercher de tous les côtés, & retourna chez l'Empereur, pour l'informer de leur évaſion. Il lui annonça cette nouvelle avec un air ſi triſte, un chagrin ſi naturel, que Tamerlan y fut ſenſible. — Conſolez-vous, Odmar, cette diſparition juſtifie pleinement Adanaxe : mais le crime doit être puni; & je veux que vous alliez mettre, de ce pas, tant de monde à leur pourſuite, qu'on puiſſe parvenir à ſe ſaiſir de leurs perſonnes —. Odmar renouvella ſes feintes recherches, & ordonna, à ceux qu'il fit partir, la plus grande diligence, en leur indiquant les chemins qu'ils devoient ſuivre.

Les amis du Prince de Tanaïs ne tardèrent pas à être inſtruits de tous ces mouvemens auxquels l'artificieux Odmar donnoit le plus grand éclat. Axala ſe chargea d'aller renouveller ſes ſollicita-

tions auprès de l'Empereur. Ce Prince le prévint, en lui ordonnant de se rendre sur le champ au Fort de Samarcande, & de lui ramener son fils. Ce tendre ami vole à la prison de son cher Adanaxe; & l'embrassant avec cette effusion de cœur que l'amitié seule connoît : — Venez, Seigneur; jouissez de la liberté que votre vertu & la justice de l'Empereur vous ont rendue : vos ennemis sont déconcertés; Astérie vit, & votre père vous attend —. Adanaxe sortit avec cette tranquillité qui accompagne l'innocence, & prit le chemin du Palais, où il fut suivi par les acclamations du Peuple, dont la joie égaloit la tristesse que sa disgrace avoit répandue dans tous les cœurs.

Arrivé au Palais, il se prosterna aux pieds de l'Empereur. Son père, le voyant dans cette posture humiliante, rougit de l'y avoir réduit, soupira de repentir; & lui dit en l'embrassant : — Adanaxe, votre innocence m'est connue; vous devez à Astérie une partie de votre justification; & vous pouvez aller, dès le moment même, lui en témoigner votre reconnoissance. Je connois les droits que vous avez sur celle d'Astérie : mais ne pourriez-

vous point vous vaincre, & par un effort généreux...? — Ah! Seigneur, si je manquois de fidélité à la Princesse, je craindrois de vous en manquer à vous-même: qui peut trahir l'Amour, peut aussi trahir la Nature; & je mériterois toutes vos rigueurs, si je consentois à rompre . . . —. Thémir entra dans le moment; tous les traits du désespoir & de la rage se peignoient sur son visage. Tamerlan feignit de ne pas s'en appercevoir; il détourna ses yeux pour ne s'occuper que du Prince de Tanaïs, & continua à lui donner des marques de sa tendresse. Il sembloit que la fureur de Thémir animât Tamerlan à faire triompher l'innocence d'Adanaxe. L'Empereur termina cette scène touchante en protestant de faire périr ses accusateurs dans les derniers supplices. Thémir avoit disparu dans son désespoir; & le jeune Prince, après avoir reçu les complimens des Seigneurs de la Cour, s'empressa d'aller joindre la Princesse.

Il est enfin auprès de son Amante; la joie que cause à cette Princesse la vue inattendue de son cher Adanaxe, son saisissement, son émotion, son raviss-

ment, tous ces ſentimens oppoſés lui ôtent bientôt l'uſage de ſes ſens; ſes beaux yeux s'éteignent; la pâleur de la mort efface les roſes de ſon teint : elle tombe évanouie dans les bras de ſon Amant. Adanaxe l'appelle des noms les plus tendres & les plus paſſionnés, ſerre étroitement ſon cœur contre le ſein d'Aſtérie. --- Cher & ſenſible objet, au nom de l'Amour qui nous unit, entends la voix de ton fidèle Amant; la vie, ſans toi, eſt pour lui un ſupplice affreux. Faut-il, hélas! te perdre au moment même où tu m'es rendue? Te perdre! ah! cette idée terrible me fait mourir moi-même. Non, il m'eſt impoſſible de me ſéparer de toi ---. Des larmes ſuivent ces tranſports; il en baigne le viſage de cette aimable Princeſſe. Cependant un ſoupir rend l'eſpérance au cœur du Prince de Tanaïs; ſes yeux, où la langueur, où l'attendriſſement, où l'amour étoient peints, ſes yeux charmans ſe rouvrent à la lumière; elle les fixe avec complaiſance ſur le Prince. Peu-à-peu les ombres du trépas ſe diſſipent; elle reprend, avec la vie, ſes couleurs naturelles : la roſe eſt moins belle, le carmin eſt moins vif,

Adanaxe, ravi, transporté, se précipite aux genoux de son Amante. — Madame, je suis libre, & j'apporte à vos pieds le tribut de ma reconnoissance. Quel plaisir de m'y voir, & de ne devoir mon bonheur qu'à celle que j'adore! — Dites, Seigneur, à vos services. Ah! puis-je oublier ceux que vous m'avez rendus, & mon amour pourra-t-il jamais les payer? Dire que je vous aime, est un aveu que je vous dois. Oui, Prince, je vous aime, parce que vous méritez d'être aimé; qu'en vous aimant, j'aime la vertu; & que Bajazet ne m'a point imposé de loix contraires aux sentimens les plus justes. Maîtresse de ce cœur, j'ai dû vous le donner; il est à vous, & ma mort seule peut vous le ravir —. Ces protestations réciproques de reconnoissance & d'amour, furent suivies de prières & de promesses. Astérie exhorta le Prince de Tanaïs à se tenir en garde contre les manœuvres secrètes de ses ennemis; & le Prince l'engagea à faire elle-même tout ce qu'elle exigeoit pour son repos & sa tranquillité.

Elle lui raconta ensuite tout ce qui s'étoit passé de plus intéressant pour elle depuis leur dernière entrevue dans les jardins de

l'a'éologue ; la manière dont Andronic l'avoit fait enlever ; la demande qu'il avoit faite de ſa main à Bajazet, après l'avoir reconduite à Burze ; le refus qu'il en avoit reçu ; & la vengeance qu'il en avoit tirée, en ſollicitant les ſecours des Tartares en faveur des Grecs.

— Je ne vous peindrai pas, ajouta-t-elle, les horreurs que les Tartares commirent, la cruauté de Thémir envers Ortobulle mon frere, la ruine de nos Villes, le maſſacre des Peuples, les malheurs de mon père : notre captivité précéda de quelques jours la ſienne. Je me rappelle qu'il me diſoit, de tems en tems, qu'après la dernière bataille, qui décida de notre ſort, il s'étoit trouvé réduit à n'avoir plus que le cheval qui le portoit ; & qu'en parcourant des déſerts inconnus, il avoit rencontré, au bord d'un paiſible ruiſſeau, un Berger qui goûtoit, ſur le tendre gazon, le doux plaiſir de fredonner des airs champêtres ; qu'il le regarda long-tems avec admiration ; & que, charmé de la douceur de ſa condition, il lui dit en ſoupirant : O trop heureux Paſteur, que ton ſort eſt digne d'envie ! tu coules des jours purs & ſereins ! la funeſte am-

bition n'en trouble point la tranquillité ! Les disgraces de Bajazet peuvent servir de matière à tes chansons ; & tu peux dire désormais : « Prince infortuné, tu » ne reverras plus la délicieuse Sebaste, » ni ton cher Ortobulle... ». Ce Pasteur, touché de la vue & des malheurs de l'Empereur, lui offrit sa cabane ; mais Thémir l'y découvrit bientôt, & nous eûmes la douleur de le voir suivre avec nous le char de ce cruel vainqueur. Toute ma consolation fut, dans ces affreux momens & depuis, de savoir que vous n'aviez point combattu contre mon père ; & j'attribuai votre absence à l'amour que vous aviez pour moi ---.

Ce triste récit fut terminé par d'abondantes larmes, que le Prince de Tanaïs s'empressa d'essuyer. Ils s'entretinrent encore quelque tems de leur amour & des moyens de faire changer les dispositions de Tamerlan. Le Prince se retira pour retourner chez l'Empereur, après avoir rassuré de nouveau sa chère Astérie sur les craintes que lui inspiroit la sécurité de son Amant. Il sembloit que cette Princesse prévît le coup que ses ennemis méditoient.

Odmar ne perdoit point ſon projet de vue; & cet affreux artiſan de tous les crimes continuoit à ranimer le courage de Thémir par l'eſpoir d'un coup déciſif, qui devoit le débarraſſer pour jamais de ſon rival. Excité par les conſeils de cet homme cruel, qui le preſſoit de renouveller ſes inſtances auprès de Tamerlan, pour le déterminer à conclure ſon mariage avec Aſtérie, Thémir ne ceſſa point de ſolliciter ſon père. Les mépris conſtans d'Aſtérie ne méritoient plus ſes égards. Devoit-il attendre, Prince outragé ſans ceſſe, les volontés d'une Eſclave faite pour ramper ſous ſes loix? ſon bonheur dépendoit-il de ſes caprices inſolens?

Tamerlan ne s'oppoſoit point ouvertement à l'inclination de Thémir; mais il tâchoit de la combattre, en lui repréſentant le peu de ſatisfaction qu'il auroit avec une Princeſſe qui ne pouvoit l'aimer. Fatigué de ſes inſtances réitérées, il lui promit d'aſſurer enfin le ſuccès de ſes prétentions, pourvu qu'il conſentît à donner encore quelques jours au deuil de la Princeſſe. Thémir ſe rendit à la demande de ſon père, qui, trompé par cette ſoumiſſion affectée, lui donna des

marques de sa satisfaction, en lui promettant de nouveau de consentir à tout ce qu'il désiroit.

Thémir ne s'occupa plus du soin d'aller languir aux pieds d'Astérie; il ne s'attacha qu'à Odmar pour le presser de remplir la promesse qu'il lui avoit faite de perdre son rival. Ce scélérat lui conseilla de laisser au Prince de Tanaïs la liberté de voir Astérie, & lui recommanda de ne rendre aucune visite à la Princesse jusqu'à ce qu'il l'eût averti de la réussite de son projet.

Adanaxe se rendoit assidûment chez la Princesse, oubliant son rival & ses ennemis. Le plaisir de se voir l'un & l'autre, & de s'entretenir librement, faisoit disparoître le danger de ces entretiens. Il venoit de quitter Astérie, avec qui il avoit passé la soirée. La Princesse se disposoit à se déshabiller; elle entend crier, du bas d'un petit escalier qui conduisoit à son appartement: *Le Prince de Tanaïs est mort!* Son sang se glace: elle reste immobile. Ses femmes la transportent sur un lit de repos. Tout le Palais retentit bientôt du même cri. Axala court au lieu où le corps étoit étendu, se précipite,

& l'embraſſe avec tous les tranſports de l'amitié & de la douleur, en déplorant la triſte deſtinée de ſon ami. Tandis qu'il s'épuiſe en regrets, il croit entendre, de loin, la voix d'Adanaxe, & reconnoît, à la lueur des flambeaux, que le corps qu'il tient dans ſes bras eſt celui de Thémir; ſurpriſe agréable, mêlée de joie & de compaſſion. Il ſe lève, & couvre ce corps ſanglant d'un pan de ſa robe, pour dérober l'horreur de ce ſpectacle à Tamerlan, que le bruit avoit fait accourir. Ce père veut voir encore ce fils qu'il chériſſoit. Ses yeux cherchent l'auteur de ce meurtre; la vengeance y éclate. Un même ſentiment tranſporte le Prince de Tanaïs; il ſe met entre le corps de Thémir & ſon père : --- Ah! Seigneur, c'eſt à moi de venger la mort de mon frère; quelque ſoit ſon meurtrier, il ne mourra que de ma main. --- Frappe donc, dit Odmar; voici ta victime. Tu dois d'autant moins différer ta vengeance, que le coup qu'a reçu Thémir t'étoit deſtiné; je croyois te l'avoir porté, quand j'ai publié ta mort. Auteur de toutes les tentatives qu'on a faites pour te perdre, j'avois réſervé ce dernier coup pour mon

bras seul. Thémir ignoroit mon dessein ; il ignoroit son sort. Je voulois qu'il régnât ; &, pour y parvenir, je devois te perdre ou t'immoler. Quant à toi, Tamerlan, ne t'étonne point de cet amour aveugle que j'avois pour Thémir, & rends justice à la Nature. Ce Thémir, dont la mort provoque ta vengeance, que tu vois étendu à mes pieds, ce Thémir étoit mon fils. Je formai le dessein de le substituer au jeune Prince dont la naissance avoit précédé la sienne de quelques jours. Ton départ pour la guerre de la Chine, & le séjour de ton épouse à Cambalu, favorisant mon projet, je fis passer ton fils dans un exil, où il finit ses jours d'une mort naturelle, & j'élevai le mien sous le nom de Thémir. Tu crus, à ton retour, qu'il étoit ton fils. Je mis toute mon adresse à te le rendre cher, & lui inspirai cette haine qu'il avoit pour Adanaxe; haine nécessaire à mes vues. Triste & funeste effet de mes précautions! je deviens son bourreau; je le prive du Trône, & je perds mes crimes & mon fils: sa mort demande une victime, & qui n'a point tremblé en perçant le cœur de son fils, ne doit point trembler en

perçant le sien —. A ces mots, il enfonce un poignard dans son sein, tombe sur le corps de Thémir, & expire. Tamerlan quitte sur le champ ce théâtre d'horreur, aussi furieux qu'étonné d'avoir donné toute sa confiance à cet imposteur. Adanaxe, le généreux Adanaxe, resta seul dans ce lieu inondé de sang, d'où il fit enlever ces corps malheureux pour leur donner la sépulture.

Astérie n'étoit point encore revenue de l'état cruel où l'avoit jettée la nouvelle de la mort du Prince de Tanaïs, lorsque cet Amant entra avec précipitation dans l'appartement de cette Princesse. — Astérie, ma chère Astérie —! Son oreille n'entend point; un voile semble jetté sur ses yeux: ils sont fixés sur Adanaxe. Elle ne le voit pas; il répète mille & mille fois le nom d'Astérie. Cette voix chérie commence enfin à se faire entendre; le nuage qui lui déroboit son Amant se dissipe peu à peu: des larmes coulent de ses beaux yeux; mais quelles larmes! des larmes d'attendrissement, de joie, de ravissement: elle regarde avec extase. Transportée d'admiration & d'ivresse, elle croit

à peine ce prodige : ce qu'elle a entendu, ce qu'elle voit, lui paroît un rêve. — O mon cher Adanaxe, eſt-ce vous que je vois ? — Oui, adorable & ſenſible Aſtérie; oui, aimable & unique objet de mon cœur; oui, c'eſt moi, c'eſt moi-même; c'eſt celui qui ne reſpire & ne veut vivre que pour vous. Thémir a ſubi le ſort qu'on me préparoit. Ortobulle eſt vengé : vos perſécuteurs ne ſont plus —. Adanaxe entra enſuite dans le détail de ce qui concernoit Thémir, & partagea avec ſon Amante la joie qu'elle reſſentoit de ſavoir que Thémir n'étoit point frère de ſon amant.

La mort du faux Thémir occaſionna de grandes révolutions à la Cour. Tous ceux qu'il avoit protégés reçurent ordre, le lendemain, de s'éloigner de Samarcande; & l'Empereur rappella toutes les perſonnes que les intrigues d'Odmar en avoient écartées. Tamerlan perdit cet air de fierté & de ſévérité, qui répandoit la crainte & la terreur autour de ſa perſonne. La tranquillité reparut dans ſes yeux, la douceur ſur ſon viſage; on crut voir enfin un Prince digne d'être aimé

aimé. Occupé du seul soin de réparer ses injustices, & de faire le bonheur de son fils, il pria la Princesse d'oublier tous les maux qu'il lui avoit causés, lui remit toutes les conquêtes (I) qu'il avoit faites dans les Etats de Bajazet, avec la liberté d'en disposer à son gré; & lui offrit la Couronne des Tartares. Astérie reçut cette offre avec les sentimens de joie & de reconnoissance que lui inspiroient l'amour du Prince de Tanaïs & la manière gracieuse avec laquelle l'Empereur l'avoit faite.

Tamerlan fit partir aussi-tôt deux Seigneurs de la Cour, pour aller, suivant le désir d'Astérie, demander aux frères de cette Princesse leur consentement à son mariage avec le Prince de Tanaïs. Les lettres d'Astérie & la cession qu'elle leur fit des conquêtes dont Tamerlan lui avoit laissé la disposition, assurèrent le succès de cette négociation. L'Empereur approuva publiquement l'amour du Prince; & la main de l'aimable Astérie couronna les vœux du fidèle Adanaxe. On célébra leur hymen dans la Ville de Samarcande, où ces deux tendres

époux coulèrent des jours heureux, juſte récompenſe de leur conſtance & de leur fidélité, tandis que les-fils de Bajazet s'occupèrent, de leur côté, du ſoin de relever le Trône de leur père (K), que Mahomet, le plus jeune d'entr'eux, rétablit dans ſa première ſplendeur après la mort de ſes frères.

NOTES HISTORIQUES.

(A) SOLIMAN, le plus grand Empereur qui soit monté sur le Trône des Othomans, tourna ses armes, en 1521, contre les Chrétiens. Il se rendit d'abord maître de Belgrade, &, l'année suivante, de l'Isle de Rhodes, que les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem possédoient depuis environ deux cents douze ans. Ce Conquérant gagna, en 1526, sur les Hongrois la fameuse bataille de Mohacz, où Henri II, leur Roi, périt dans un marais. Il prit Bude en 1529, & entreprit ensuite le siège de Vienne, que Charles-Quint le força de lever. Son armée eut le même sort, en 1565, dans l'Isle de Malte, où Villiers de l'Isle-Adam avoit établi son Ordre en 1530, après la prise de Rhodes; mais il s'empara, en 1566, de l'Isle de Chio, dont les Génois étoient possesseurs depuis 1346, & mourut, la même année, au siége de Zigeth en Hongrie.

(B) Cara Mustapha, Grand-Visir de Mahomet IV, étoit sur le point de prendre Vienne, lorsque Jean Sobieski, qui, de Grand-Maréchal de Pologne qu'il étoit, fut élu Roi de ce Royaume après la victoire complette qu'il avoit remportée, en 1673, sur les Othomans, près de Choczim, fondit sur le camp du Visir, le 12 Septembre 1683, & le mit en fuite. L'Empereur, le Roi de Pologne & les Vénitiens firent une ligue contre les Othomans, & remportèrent sur eux des avantages considérables. Le Prince Charles de Lorraine prit d'assaut, en 1686, la Ville de Bude, & gagna, l'année suivante, la fameuse bataille de Mohacz, qui réduisit les Othomans au désespoir. Ils déposèrent trois mois après, Mahomet, qui fut forcé de se démettre de l'Empire en faveur de son frere Soliman. & qui vécut encore plus de cinq ans, renfermé dans son Palais.

(C) Le dessein d'Amurat étant de faire passer son fils Soliman en Europe, ce jeune Prince s'avança, avec quatre-vingts personnes choisies, jusqu'au territoire d'Aidinijk, d'où il considéra les

bords de la mer. Il s'agissoit d'éluder un Edit, qui défendoit à tout Othoman, sous peine de mort, de passer, même avec un simple bateau, dans l'Europe. Soliman fit attacher deux radeaux sur des vessies, & passa sur un, d'un Village d'Asie au Château d'Hamni en Europe. Ceux qui l'avoient accompagné le suivirent; ils entrèrent de nuit par un souterrein dans la Ville. Soliman traita les Habitans avec tant de douceur qu'il les engagea à conduire au bord de l'Asie les vaisseaux qui étoient dans les Ports de Balaïr & d'Aktchiliman; de sorte qu'en peu d'heures trois mille Othomans furent transportés de l'Asie dans l'Europe.

(D) Immédiatement après la mort d'Amurat, les Grands s'assemblèrent, & déclarèrent Sultan Ildirim Bajazet, qui, voyant que son frère cadet cherchoit à soulever l'armée, le fit étrangler, de l'avis des Grands de l'Empire, avec une corde d'arc; genre de mort le plus honorable chez les Otthomans, où c'est une infamie d'avoir la tête tranchée, & le comble du déshonneur d'être pendu ou empalé.

(E) Tamerlan, dont le vrai nom eſt Témurleng, nom qui, en Langue Perſanne, ſignifie Boiteux, naquit de l'Ordre ou de la Tribu Chagate dans la Sogdiane; ayant été élu Roi, dans ſon enfance, par d'autres enfans de ſon âge, il conçut le deſſein de l'être : ſon génie ſupérieur le fit admirer de la multitude, qui s'empreſſa de le ſuivre. Il forma bentôt une troupe de deux mille hommes, dont le nombre s'augmenta dans la ſuite juſqu'à près d'un million. Elu Roi des Scythes, & fier de ſe voir à la tête d'une troupe innombrable de Tartares Orientaux, il tourna ſes forces du côté de la Perſe, où il remporta diverſes victoires. Il ſe répandit enſuite dans la Parthie, dont il ſubjugua les Peuples, ſoumit la plus grande partie des Indes, la Méſopotamie, l'Egypte, & mérita de paſſer pour le plus grand & le plus heureux Conquérant de ſon ſiècle.

(F) Sigiſmond, qui monta, en 1410, ſur le Trône de l'Empereur Charles IV ſon père, après la dépoſition de ſon frère Venceſlas, n'étant encore que Roi de Hongrie & de Bohème, vint aſſiéger

en 1395, Nicopolis avec une armée de plus de cent mille hommes. Bajazet, qui se trouvoit alors à Prûse, repassa sur le champ le Détroit de Gallipoli, attaqua les Chrétiens dont il fit un carnage affreux, & força Sigismond à s'enfuir à Constantinople, pour regagner, par mer, le chemin de ses Etats. Cette victoire fut si complète, qu'elle rassura entièrement Bajazet du côté des Princes de l'Occident, & le mit en état de suivre tranquillement ses conquêtes du côté de la Thrace, pour ôter aux Européens toute communication avec l'Asie; il leur en boucha les passages par une Ville extrêmement forte qu'il fit bâtir à l'opposite. Il vint ensuite camper sous les murs de Constantinople, où, d'après les conseils de son Visir, il se contenta d'envoyer des Ambassadeurs, qui convinrent avec l'Empereur Paléologue d'une capitulation aussi funeste à la Religion Chrétienne, que honteuse pour cet Empereur.

(G) L'Empereur Emmanuel Paléologue, Prince foible & timide, s'étant réduit lui-même à se voir Tributaire de

Bajazet dont il rougissoit de dépendre, & craignant, d'un autre côté, que l'Empereur des Tartares ne vînt tomber sur ses Etats, envoya offrir à ce nouveau Conquérant de se rendre son Vassal, & de tenir son Empire de lui, s'il vouloit le mettre à couvert des entreprises de l'Empereur des Othomans. Tamerlan refusa son offre avec noblesse, en répondant à ses Députés, « qu'il iroit le défendre » contre ses ennemis : mais que la cons- » cience ne lui permettoit pas de désirer le » bien d'autrui »; réponse héroïque de la part d'un Barbare !

Tamerlan, qui brûloit déjà du désir de mesurer ses forces avec celles de Bajazet, se mit en marche en 1402, à la tête des Scythes, pour aller combattre ce Prince. Les deux armées se rencontrèrent près de Prusе, Capitale de la Bithynie, à laquelle on donne aussi le nom de Burze; il s'y donna un combat furieux dans lequel il périt plus de trois cents quarante mille hommes. La victoire se déclara en faveur des Tartares; & Mustapha, fils aîné de Bajazet, fut tué en combattant avec une extrême valeur. On ne put trou-

ver son corps parmi les morts ; ce qui fit qu'on vit paroître ensuite deux faux Mustapha, qui troublèrent l'Asie, & périrent misérablement. Bajazet fut fait prisonnier. On l'amena devant Tamerlan, qui le reçut dans Prusе, où il étoit entré après la défaite de ce malheureux Prince, & qui le traita d'abord avec la plus grande douceur. On dit que l'Empereur des Tartares, immédiatement après sa victoire, envoya à ce Prince des chiens & des faucons, dans le dessein de soulager la disgrace de ce Prisonnier, dont il connoissoit la passion pour la chasse. Bajazet prit ce présent pour un affront, & le renvoya avec mépris à Tamerlan, en lui faisant dire « que cet atirail convenoit » mieux à un Scythe vagabond comme » lui, qui n'avoit jamais eu d'autre com- » pagnie que celle des troupeaux de son » père, qu'à lui né fils & petit-fils de » Rois », Réponse insolente : mais qui peut servir à prouver que Tamerlan n'est sorti que de parens obscurs.

(H) Tamerlan, indigné de la manière mépriſante dont Bajazet avoit reçu le pré-

ſent qu'il lui avoit envoyé, le fit promener ſur un mulet à la vue de ſon camp. Il lui demanda enſuite de quelle façon il l'auroit traité, s'il eût été ſon vainqueur. « Je t'aurois, répondit Bajazet, renfermé » dans une cage comme une bête farouche. — Tu ſubiras donc, repliqua Tamerlan, le traitement que tu me préparois ». Et ſur le champ il le fit enfermer dans une cage de fer, où ce Priſonnier, après avoir ſervi de jouet à ſon vainqueur, mourut de rage & de déſeſpoir; ſort que Bajazet eût évité, ſi, moins fier & moins inſolent dans ſon malheur, il eût pu céder aux circonſtances, & ménager un vainqueur. C'eſt le premier des Empereurs Othomans qui ait fait la guerre ſur mer, où il battit une flotte de trois cents vaiſſeaux; & peut-être eût-il pu prétendre, avec ſes forces navales, à l'Empire de la mer, ſans la guerre qu'il ſoutint contre Tamerlan, cauſe de ſon malheur & de ſon ignominie.

(I) La conduite que Tarmerlan tint après la défaite de Bajazet, prouve qu'il

ne s'étoit proposé que d'humilier la fierté de ce Prince. Il ne conserva aucune de ses conquêtes. Dès qu'il eut fait son entrée dans Prusse, il envoya des Ambassadeurs à Soliman, fils de Bajazet, avec une lettre conçue en ces termes : « Après la catas-» trophe de votre père, je crois devoir » vous témoigner la part que je prends » à un évènement si surprenant. De mon » côté, je reconnois la manière dont » Dieu sait humilier ceux qui se laissent » aveugler par l'orgueil, & qui, n'écou-» tant d'autre loi que leur volonté, croient » permis & juste tout ce que leur vanité » leur suggère. Je pourrois me flatter d'a-» voir été jusqu'à présent favorisé de la » fortune, & de l'avoir été au-delà de » ce qu'on peut imaginer : nul homme » ne peut envisager la prospérité à la-» quelle je suis parvenu, sans être frappé » d'étonnement. Tout cela me touche » moins que l'exemple de mon ennemi ; » il m'apprend à mettre volontairement » des bornes à mon bonheur, avant que » quelque revers inopiné m'y oblige. Je » veux donc oublier que j'ai été l'ennemi » de Bajazet, & je suis même disposé

» servir de père à ses enfans, pourvu qu'ils » attendent de leur vainqueur les effets » de sa clémence. Mes conquêtes me suf- » fisent, & les caresses d'une fortune » inconstante ne me tentent point ». Tamerlan, informé de la fierté avec laquelle Soliman avoit reçu cette lettre, envoya chercher Musa, frère de Soliman, & lui conféra généreusement le titre d'Empereur, en lui disant : « Reçois l'héritage » de ton père; une ame vraiment royale » sait conquérir des Royaumes, & sait » aussi les rendre : c'est la seule grandeur à » laquelle j'aspire ».

(K) Bajazet laissa, au moment de sa captivité, trois fils, ce Soliman & ce Musa, dont le premier fut salué Empereur par les troupes qui se trouvoient encore en Europe, & le second par celles que le Vainqueur avoit épargnées dans l'Asie : l'un périt par son intempérance, en se reposant trop sur la fortune qui le favorisoit; l'autre par une bonté aveugle, en pardonnant mal-à-propos à ceux qui l'avoient trahi. Ils formèrent un interrègne d'onze ans & quatre mois, jusqu'en 1413,

que Mahomet Ier. leur frère, réunit en sa seule personne les conquêtes d'Asie & celles de l'Europe, dans le tems où Jean VII, fils d'Andronic IV, régnoit à Constantinople, & Sigismond, Roi de Hongrie, en Occident. Ce Prince délivra l'Asie du reste des Tartares qui l'infestoient ; imposa un tribut annuel aux Valaques, & mourut, au commencement du règne de Jean VIII, fils de Manuel Paléologue, après un règne de huit ans & dix mois, pendant lequel il releva la puissance Othomane, & en étendit la domination. Il jetta les fondemens de cette grandeur, que son fils Amurat II soutint avec tant d'éclat, pendant que Constantin XI, fils de Manuel, occupoit le Trône de Constantinople, & qu'Albert d'Autriche & Frédéric III régnèrent dans l'Occident. Amurat, dont les vertus guerrières & civiles ont illustré pendant près de trente-un ans l'Empire Othoman, le laissa, en 1451, dans toute sa vigueur à Mahomet II son fils. Ce Prince ne fut pas plutôt monté sur le Trône qu'il tourna ses vues vers Constantinople, dont il forma le siège, & s'en rendit maître en 1453, après la mort

de Conſtantin XI, qui fut tué en combattant avec la plus grande valeur à la tête des Grecs.

SUITE
DE LA TROISIÈME CLASSE.
ROMANS HISTORIQUES.

LE CHEVALIER BAYARD.
MANUSCRIT.

LA Palice, Bayard & Madame de Randan ont existé. Les Espagnols ont nommé l'un *Capitan la Palica, Grand-Mareschial di Francia ;* ils disoient de l'autre *Muchos Grisones, y pocos Bayar dos : le Capitaine La Palice, Grand-Maréchal de France, beaucoup de Grisons, peu de Bayards* M. de Guise appelloit

Madame de Randant le Beau-Moine, depuis son veuvage. Tout est exact & vrai dans ce Roman, à des anachronismes près, qui sont même un peu trop nombreux, pour que nous nous attachions à les relever; il nous suffit de prévenir les Lecteurs que les faits sont vrais, mais qu'ils sont transposés. Il est à présumer que l'Auteur n'a voulu faire qu'un cadre, dans lequel il a peint tout-à-la-fois les mœurs, l'ame sensible & chevaleresque du Chevalier Bayard. Le costume du Personnage & les mœurs du tems nous ont paru fidellement rendus; & c'est un mérite, car il est peu de Romanciers qui fassent parler leurs Personnages convenablement aux tems & aux lieux. Mais c'est assez nous arrêter sur des convenances de métier. Parlons de Bayard. Nous sommes assurés d'être écoutés. On sait que François Premier, après la bataille de Marignan, voulut être armé Chevalier de sa main, suivant l'usage, sur le champ de bataille. *Sire*, dit Bayard en frappant le Roi sur le cou du plat de son épée, *Sire, autant vaille que si c'étoit Roland, ou Olivier, Godefroy ou Baudouin son frère; certes, vous êtes le premier Prince*

que oncques fis Chevalier, Dieu veuille qu'en guerre ne preniez la fuite. Regardant ensuite son épée avec une joie ingénue : *Tu es bienheureuse, mon épée, d'avoir aujourd'hui à si vertueux & puissant Roi donné l'ordre de Chevalerie. Certes, ma bonne épée, vous serez moult bien comme relique gardée & sur toutes autres honorée ; & ne vous porterai jamais, si ce n'est contre Turcs, Sarrasins ou Maures.* On a dit qu'après sa mort on vit beaucoup de Chevaliers de l'Ordre du Roi ; & qu'on ne retrouva plus de Chevaliers François. Ne nous écartons point, & peignons toutes les gradations de la passion qu'il eut toute sa vie pour Madame de Randan, de l'illustre Maison de la Mirande.

Elle avoit perdu son époux à vingt ans ; quel époux fut autant regretté ! Des yeux de vingt ans ne versèrent jamais autant de larmes pour un mari défunt. On ne parloit à la Cour que du deuil de la jeune Veuve ; elle ne daignoit plus consulter son miroir, *& dénioit son beau visage au blanc cryſtal qui la désiroit tant voir ; & s'en falloit bien* (car elle étoit fraîche & gentille), *qu'elle fût en droit de dire, comme cette Dame, qui, rompant*

son miroir, & le dédiant à Vénus, fit ces vers Latins :

Dico tibi Veneri speculum, quia cernere talem
Qualis sum, nolo, qualis eram nequeo ;

c'est-à-dire, Vénus, je te dédie mon miroir : car telle que je suis, je n'ai plus le cœur ni la patience de m'y regarder, & telle que j'ai été d'autrefois, je ne puis.

« Madame de Randan mépriſoit la parure pour un vœu qu'elle avoit fait à » l'ombre de ſon mari, lequel étoit un » des plus parfaits Gentilhommes de la » France. Elle ſe couvroit & bouchonnoit » comme un Religieux, & voirement elle » étoit bien mieux que les plus belles » de la Cour ; la Comteſſe de la Roche- » foucauld ſa ſœur, Madame de Curſon » ou la belle d'Uzès, la Marquiſe de » Rothelin, Diane de Poitiers, la Du- » cheſſe de Valentinois, l'Amirale de » Brion, toutes ces belles Dames ne » valoient point la belle Veuve ».

Le Chevalier Bayard n'avoit que trente ans, & avoit déjà mérité le ſurnom de Chevalier ſans Peur & ſans reproche. Le Capitaine la Palice étoit fier d'avoir été

nommé par acclamation au commandement de l'armée à Ravenne, après la mort de M. de Lautrec. Ces deux preux Chevaliers, qui jouoient un rôle brillant dans les armées, étoient à peine apperçus à la Cour. Auſſi laiſſoient-ils au gentil Bonnivet & à bien d'autres une entière poſſeſſion de la faveur; ils avoient pour eux une bonne renommée. Bonnivet venoit cependant rechercher quelquefois l'entretien du Capitaine la Palice & du Chevalier Bayard; ſon ame froide venoit ſe réchauffer au feu qui les animoit. Quand ils parloient bataille, honneur, loyauté, Bonnivet les dédommageoit par des converſations de Courtiſan, *la nouvelle*, *l'anecdote*, quelquefois *la chronique*. La belle veuve eut enfin ſon tour. Que penſez-vous, leur dit un jour Bonnivet, de Madame de Randan? —Sur mon chef ne vis oncques tant Dame de bon lieu, dit Bayard—. Bénit Dieu, reprit la Palice, c'eſt par trop larmoyer pour un défunt. --- Oyez un mien projet, ajoute Bonnivet. J'ai aviſé de mettre à terme bien court ſon veuvage; ſavez ce qu'on publie de moi à Milan, à Rome, en France? Suffit: ap-

prendrez en bref que la belle Veuve ne pleure plus. -- Amiral ! répond le Capitaine la Palice, je crains bien que ce ne soit pour vous ici l'affaire de la Bicoque. --- Toutes batailles ne sont victoires : maint siéges sont devenus blocus --. Le blocus peut être long, reprit le Chevalier Bayard. --- Je m'y connois mieux que vous tous, dit l'Amiral : baste --- & il quitta les deux Chevaliers. Aussi-tôt qu'ils se virent seuls. Quel homme que l'Amiral ! dit la Palice. Après ce qu'il a fait, reprit Bayard, à une grande Dame que bien vous connoissez, dans la chambre de laquelle il s'entroduisit par une trape, persuadé je suis qu'il est entreprenant.

Après ces courtes réflexions le Capitaine la Palice & le Chevalier Bayard gardèrent le silence. Bayard le rompit le premier : Buvons... ô mes Lecteurs ne précipitez point votre Jugement : dans le seiziéme siécle on buvoit, & le bon ton n'interdisoit pas l'usage du vin : on voyoit nos preux Chevaliers au tour d'une grande table, l'épée & le baudrier à côté d'un volume de Frontin ou de Polybe & la bouteille auprès. Les plus vieux *tenoient gausseries des rodomontades*

espagnoles, discouroient longuement des belles retraites & des brillantes attaques. Les plus jeunes causoient, *sans toutefois en mal dire*, de l'honneur des Dames; *mal en eût pris à celui qui auroit plutôt touché sur les cordes aigres que sur les douces;* « & en cela la Cour valoit bien » mieux que celle de Louis XI, qui con- » vioit à sa table, où il mangeoit en » plein commun avec les Gentilshommes, » les plus délibérés Courtisans; & celui qui » lui faisoit les meilleurs & les plus lascifs » contes des Dames de joie, étoit le mieux » venu & festoyé : lui-même ne s'épar- » gnoit à en faire, car il en avoit recueilli » beaucoup en Bourgogne, où il s'étoit » retiré du vivant de son père (1) ». Revenons aux deux Chevaliers. Buvons, répondit le Capitaine la Palice ---. La conversation tombe encore. Il se passoit d'étranges choses au fond de leur ame. Ils étoient tous deux amoureux. C'étoit le premier moment de leur passion : & ce moment est certes quelquefois embar-

(1) Louis XI nous a donné le Recueil intitulé : *Cent Nouvelles nouvelles.*

raſſant. — Ce ſeroit, dit le Capitaine la Palice, un grand bien de toucher le cœur d'une ſi accorte & ſi reſpectée Dame. — Voires un ſi grand honneur, répond le Chevalier Bayard. — Mon Chevalier, ce Bonivet vient de me donner droit dans l'ame fors & maints coups d'aiguillon : je ne ſais. — Mon Capitaine, pour ma part autant vous en baille. — Bien vrai, mon brave? — Oh ! bien vrai, Capitaine — Ils gardent de nouveau le ſilence : c'étoit de ſurpriſe; les voilà devenus rivaux. Quel parti prendre? — Ne faut pas entre nous, reprit le Capitaine la Palice, de maille à parti. Par Saint Denis, jurons que celui qui de nous deux ſera mal favoriſé, fera place nette à l'autre, & que s'il advient un troiſième, le délaiſſé ſera le compagnon d'armes du tenant. Promettons-nous, foi de brave Chevalier, de nous rendre compte, ſous le ſecret pour l'honneur dû à la belle Veuve, de tout ce qu'elle nous aura dit. — Je le jure, dit Bayard —. Ils s'embraſſent & ſe ſéparent. L'un prend chemin à droite, l'autre à gauche. Croiroit-on que par deux routes en apparence ſi oppoſées, ils arrivèrent au même but! C'eſt

vers l'Hôtel de la belle Veuve qu'ils avoient dirigé leurs pas. Bayard avoit déjà posé le pied sur le seuil de la porte; il voit venir le Capitaine la Palice. Bayard se sent assez fort pour être toute sa vie au-dessus du soupçon & du reproche : --- Passez mon Capitaine : vous êtes mon ancien : bonsoir & bonheur; je reviendrai demain ---. A ces mots il s'éloigne : le Capitaine la Palice se fait annoncer à la belle Veuve.

Comment représenter Madame de Randan ? Un vêtement gris; les cheveux sans poudre; serrés sous un grand bonnet qui couvroit son visage; de longues mitaines au bras, un grand mouchoir sur son col; devant elle un métier *à besogner ouvrage de soie;* à côté une demoiselle qui lisoit beaux passages de l'Histoire de Godefroi de Bouillon, dont la Veuve interrompoit la lecture par maints soupirs. C'étoit-là cette Hélène que les deux plus braves Chevaliers de la France alloient se disputer. Elle tient à honneur la visite du Capitaine la Palice; mais elle n'en est pas plus *parleuse*, ni plus aise pour cela. — Vous voyez devant vous, lui dit le Capitaine, un féal Chevalier qui s'est

voué naguères tout entier à votre service. --Que me dites-vous? -- Vérité, ma belle Veuve, connoissez le Capitaine la Palice, Madame: sa main, son cœur, tout est à vos pieds —. A cet aveu la belle Veuve se tut, & pleura. Le Capitaine attendri étoit sur le point de pleurer aussi; il se frappoit la tête, disoit: Ce m'est ici un plus grand crévecœur, qu'alors que je menois piteusement après la prise de Ravenne le corps de Monsieur de Nemours à Milan. Je traînois à ma suite un tombeau; je porte maintenant la mort dans le cœur ---. Pendant qu'il parloit la belle Veuve avoit fait découvrir par la demoiselle le portrait de M. de Randan, & pour toute réponse lui avoit montré avec le doigt cette inscription: *Je l'aime encore.* Le Capitaine la Palice interpréta aussi-tôt cette réponse muette. --- Je vais prier Dieu, dit-il, qu'il vous donne oubli du défunt & pitié des vivans. ---

Le Chevalier Bayard attendoit son retour avec une sorte d'impatience. --- Ah! c'est pitié, dit le Capitaine la Palice: on a pleuré, on a émontré le portrait du défunt, force a été de me retirer avec

peu

peu d'espoir. -- Le Chevalier croyoit au mérite du Capitaine ; il ne se flatta point. -- J'irai demain, lui dit-il, j'irai : au partir de-là, saurez ce qui me sera advenu. -- L'entrevue de Bayard & de la belle Veuve ne fut pas tout-à-fait la même chose. Le Chevalier Bayard étoit plus jeune que le Capitaine, & avoit une réputation plus brillante. La belle Veuve pleura, montra le portrait : mais elle prêta l'oreille à Bayard ; & quand celui-ci lui dit : -- Je reviendrai, Madame ; -- la belle répondit : *Me sera bien doux contentement* --.

Le Chevalier rendit au Capitaine la conversation mot pour mot. -- Chevalier, serez préféré. Je le vois bien. On ne m'en a pas dit la moitié. -- Le Capitaine retourna auprès de la Veuve. Encore des pleurs, encore le portrait. Bayard revint assidument les jours marqués ; & tandis que le Capitaine en étoit toujours au même point, Bayard avançoit de jour en jour. La belle Veuve jettoit quelques coups d'œil sur son miroir. Ce n'étoit point encore de la parure, ce n'étoit pas de doux regards : mais elle ne pleuroit presque plus ; elle prolongeoit l'entretien par des questions qui exi

geoient de longues réponſes, auxquelles le Chevalier n'avoit garde d'apporter de la préciſion. -- Racontez-moi, lui dit-elle un jour, votre aventure de 1500, quand vous fûtes fait priſonnier dans Milan par Ludovic. -- J'étois, répondit Bayard, à la tête d'un parti François; nous fûmes rencontrés par un parti Italien qui nous pouſſa vivement : nous étions ſi animés de part & d'autre, que les uns ne s'appercevoient pas qu'ils reculoient, & les autres qu'ils s'avançoient. Les deux troupes étant arrivées aux portes de Milan, un Gendarme François me cria à haute voix : *Tourne, Homme d'armes, tourne.* Moi qui voulois vaincre, je fus ſourd à ces cris, & j'entrai au galop dans la Ville, comme ſi j'euſſe voulu emporter tout ſeul cette Capitale. Les Soldats, le Peuple, juſqu'aux femmes, ſe jettèrent ſur moi. Un brave, que ſa valeur avoit toujours tenu à portée de mes coups, me fit couvrir par ſes hommes d'armes, & me reçut priſonnier. Ludovic avoit vu de ſes fenêtres mes actions de bravoure, & me fit appeller : -- Mon Gentilhomme, me dit-il, qui vous a conduit ici? -- L'envie de vaincre, Mon-

seigneur. -- Et pensez-vous prendre Milan tout seul ? - Non ? mais je croyois être suivi de mes Camarades. -- Eux & vous n'auriez pu exécuter ce dessein. -- Enfin ils ont été plus sages que moi. Ils sont libres & me voici prisonnier. -- Eh ! quelle est la force de l'armée Françoise ? -- Nous ne comptons jamais nos ennemis : ce que je puis vous assurer, c'est que les soldats de mon Maître sont gens d'élite, devant lesquels les vôtres ne tiendront pas. -- Les effets donneront une autre opinion de mes troupes ; une bataille décidera bientôt de mon droit & de leur courage. -- Plût à Dieu que ce fût demain, & que je fusse libre. -- Vous l'êtes : j'aime votre fermeté & votre courage ; & j'offre d'ajoutèr à ce premier bienfait tout ce que vous voudrez exiger de moi---. Je tombai à ses genoux, & le suppliai de pardonner en faveur de mon devoir, ce qu'il y avoit de hardi dans mes réponses. Je demandai mon cheval & mes armes, & je pris congé de lui. Ainsi finit mon aventure de Milan --- Bayard ajouta avec sentiment : Il étoit aisé à Ludovic de me rendre la liberté : mais celle que

j'ai perdue, auprès de vous, ſeroit choſe impoſſible à recouvrer --.

Le Capitaine la Palice fut inſtruit de ce long entretien : car Bayard, fidèle à ſon ſerment, ne lui taiſoit rien. Il ſe préſenta devant la belle Veuve, & s'imaginant qu'il feroit bien ſa Cour, il ſe mit à raconter les batailles où il s'étoit trouvé depuis Marignan juſqu'à Ravenne. Paroles perdues ! ce que la belle Veuve aimoit à entendre de Bayard, n'intéreſſoit plus quand le Capitaine la Palice parloit de lui. Le Capitaine s'en apperçut. --- Adoncques, dit-il à Bayard, me faut faire retraite : adieu dis à la belle Veuve; c'eſt à vous, M. de Bayard, qu'eſt dû l'honneur de la conquête : vienne un troiſième rival, & me voilà votre compagnon d'armes. --

La belle Veuve s'accoutuma inſenſiblement au Chevalier Bayard ; l'amour naquit de l'habitude : ce qui n'étoit d'abord qu'un plaiſir, devint un beſoin. Elle avoit quitté le gris, & ſa parure avoit augmenté de jour en jour : on eût dit que la certitude d'être aimée lui donnoit le déſir de plaire. Elle voulût ſe reproduire à la Cour, & eſſayer ſi ſon

amour-propre ne seroit point flatté des avantages qu'elle étoit sûre d'obtenir sur les plus belles. Le Chevalier Bayard étoit le seul homme qui pût faire pardonner à la belle Veuve ce retour au monde ; aussi ne la nomma-t-on plus à la Cour que la dame de Bayard.

L'Espagne ayant renouvellé une trève avec la France, les Ambassadeurs de cette Puissance furent reçus à Paris avec la plus grande pompe ; leur entrée publique fut brillante. Les fêtes que François donna, répondirent à l'idée que les Espagnols avoient déjà de sa magnificence. La belle Veuve fut une des Dames choisies pour figurer dans les Ballets ; elle emporta la pomme. Un des Seigneurs Espagnols qui avoit suivi l'Ambassade *s'enamoura* d'elle. Ses sérénades, ses envois galans furent inutiles ; & Dom Alonzo (c'étoit son nom) apprit que ce cœur qui paroissoit inabordable, avoit un côté foible, par où le Chevalier Bayard arrivoit jusqu'à lui. La haute réputation de ce rival ne l'intimida point. Plus le Chevalier étoit redoutable, plus il étoit glorieux de le combattre & de le vaincre ; le désir d'assouvir une ven-

geance particuliere s'unit au désir de soutenir l'honneur de la Nation. Bayard vaincu par un Espagnol, c'en seroit assez pour la gloire de l'Espagne. Dom Alonzo provoqua le Chevalier en duel : Bayard accepta le combat ; les Juges du camp furent nommés : le Capitaine la Palice obtint la garde du camp. La nouvelle de ce duel se répandit : les Espagnols étoient intéressés au triomphe de leur champion ; les François faisoient des vœux pour le Chevalier Bayard : ainsi, une querelle particulière devint presque une querelle nationale.

Qui pourroit bien rendre la douleur de la belle Veuve ! Elle étoit une cause innocente de ce combat : elle gémissoit & regardoit comme un malheur d'avoir paru belle aux yeux de Dom Alonzo. Quel moment pour l'ame du Chevalier ! C'est avec des pleurs, à travers mille sanglots qu'il entend sortir de la bouche de la belle Veuve un aveu qu'il n'avoit jamais osé demander. Il recueillit ses larmes ; il la rassura, & pour gage d'amour, elle lui attacha autour du bras une de ses jarretières, & lui remit un portrait. C'étoit un amour sou-

levant un crêpe, & séchant les pleurs de la belle Veuve avec des feuilles de rose. Le Chevalier reçut ce portrait à deux genoux ; & après l'avoir baisé mille fois, & mille fois baisé la main de qui il recevoit ce bien, il le plaça à côté de son cœur. -- Chère image, dit-il, c'est-là votre place : ne quitterez pas plus de-là que votre modèle ne sortira de dedans mon cœur, où il est si bien & si avant placé--. Il prit congé de la belle Veuve.

Le Capitaine la Palice étoit venu au-devant de lui. -- On m'a nommé, dit-il, garde du camp : mais savez notre traité ; en cas de besoin je serai votre compagnon d'armes, ou si vouliez ..... mais non, ne le voudriez jamais. Adoncques venez rabattre la joie de ces Espagnols, vrais *rodomonts* comme vous savez (1). Le Capitaine la Palice mena Bayard monté sur un beau coursier couvert de blanc ; mais le champion Espagnol voulut com-

(1) C'est ainsi qu'on caractérisoit les Espagnols sous François Premier ; & on étoit excusable de ne pas les aimer en France. Ces tems sont bien changés.

battre à pied. Bayard accepta le combat à pied. Le camp avoit été dressé à la hâte, seulement de quelques grosses pierres mises l'une sur l'autre. Le Chevalier Bayard se mit à l'un des bouts du camp, accompagné de plusieurs vaillans Capitaines, *comme des Messieurs de la Palice, d'Oreze, d'Imbercourt, de Fonterailles, du Baron de Beard.* Don Alonzo étoit accompagné des siens. Les Juges du camp envoyerent à Bayard les armes, qui étoient un estoc & un poignard, *eux armés de gorgerin & segrette.* Le Chevalier fut indifférent sur le choix. L'Espagnol & lui étant entrés dans le camp, chacun se mit à genoux pour prier Dieu : mais le Chevalier se coucha de son long pour baiser la terre, & en se levant, fit le signe de la croix, puis marcha droit à son ennemi. Ils se portèrent l'un & l'autre un premier coup d'estoc ; & pendant quelque tems ils ne purent s'atteindre, parce qu'ils étoient tous deux assez adroits pour parer tous les coups. Le Chevalier, fatigué de la longueur de cette espèce de combat, saisit le moment que Dom Alonzo levoit le bras pour lui porter un coup, & leva

auſſi-tôt le ſien : mais il tint l'eſtoc en l'air, ſans frapper, pour pouvoir être en état de prendre ſon ennemi à découvert, & l'atteignit en effet dans la gorge. Dom Alonzo, frappé à mort, jetta ſon eſtoc, & prit au corps le Chevalier Bayard; ils ſoutinrent une lutte vigoureuſe, en ſe pouſſant & ſe traînant ou s'enlevant; l'un & l'autre roulèrent enfin à terre : le Chevalier, plus prompt, enfonça auſſi-tôt ſon poignard dans les nazeaux de ſon ennemi, en lui criant : -- Rendez-vous, ou vous êtes mort --. Dom Alonzo expiroit. Le Chevalier en fut affligé ; il eût voulu le vaincre vif. Son premier ſoin fut de tomber à genou, de remercier Dieu, « *puis baiſa trois fois la terre ;* » après, tira ſon ennemi hors du camp, » & dit à ſon parrain : -- En ai-je aſſez » fait ? --- Que trop, lui répondit l'Eſ» pagnol, pour l'honneur de l'Eſpagne. » *Nartoy demaſiado, Segnor Bayardo,* » *por lo honra de Eſpagna.* -- Vous » ſavez, lui dit le Chevalier, qu'il eſt » à moi à faire du corps à ma volonté, » toutefois je vous le rends : & vrai» ment je voudrois, mon honneur ſau» vé, qu'il en fût autrement «. Il fut

ramené en triomphe au son des trompettes & des clairons jusques chez le Capitaine la Palice, *où, avant que faire autre chose, le bon Chevalier alla à l'Eglise remercier Dieu, & puis chemina vers la belle Veuve.* Si on vouloit peindre la joie, la joie ingénue de cette Dame, il faudroit peindre ses beaux yeux & toute sa personne. Tout étoit ame; tout, jusqu'à ses soupirs, étoit joie. Elle accourt; elle s'oublie, & semble vouloir reposer sur le sein ému de ce brave Chevalier. De ce moment, l'amour lia leurs ames de tous ses nœuds. Comment peindre le bonheur qui succéda, de jour en jour, à cette première ivresse ? Madame de Randan, environnée d'Amans importuns, craignit bientôt les effets de sa beauté. Les jours de Bayard lui devenoient si chers, qu'elle trembla de les exposer aux hasards d'un nouveau combat. Elle avoit un Château à la Ferté ; c'est dans cette retraite qu'elle forma le projet de se dérober aux regards si dangereux des Courtisans. Elle n'en avoit point prévenu Bayard, à qui la retraite pouvoit ne pas convenir; mais elle disoit tout bas : Il y viendra peut-être ; & elle ne devoit partir que

quand l'appartement du Chevalier seroit magnifiquement arrangé ; précaution ingénieuse, dont Bayard fut enchanté. » Elle » avoit mandé venir sa litière qu'elle avoit » fait *raffraîchir* de satin bleu & argent ; » les harnois de ses mulets étoient de » même ; deux haquenées devoient mener » son page, & Dariolète, sa femme-de-» chambre (1) : un chariot devoit transporter le reste de l'équipage «.

Nos Dames du dix-huitiéme siècle, si décent & si soigneux de ne point blesser les mœurs, sont sans doute étonnées des arrangemens de la belle Veuve, qui meuble un appartement que doit occuper, dans son Château, un autre qu'un mari. Nous ne voyons plus cela aujourd'hui ; mais cela arrivoit autrefois. L'exemple

(1) Dariolète est le nom d'une jeune fille, Confidente d'Elisène dans Amadis, L. 1, ch. 2 ; & ce nom, qui vient de *disregulata*, représente cette jeune fille sous un habit riolé, ou de petite étoffe rayée, habit de Fille-de-chambre du tems. Par la même raison, on appelle Darioles de petits flancs, à cause des bandes de pâte dont ils sont couverts.

encourageoit la belle Veuve, qui étoit sans défiance; car ces preux Chevaliers étoient de chastes Amants; ils s'endormoient respectueusement sur le giron de leurs Dames; & en s'éveillant, ils ne manquoient jamais de regarder autour d'eux s'ils avoient été apperçus, & de s'écrier: *Honni soit qui mal y pense.* La belle Veuve n'étoit pas dissipée; Bayard seul occupoit sa pensée: aujourd'hui nos Dames pensent à tant de monde, qu'elles ne peuvent donner à l'un & à l'autre qu'une foible portion de sensibilité; & cette dissipation est, comme on le sait, la sauve-garde de leur honneur. Mais, las! quand on ne voit, qu'on ne pense, qu'à son ami, le doux ami devient bien nécessaire. Eh! quel Amant d'ailleurs que Bayard! comme il couronnoit des rayons de sa gloire, le front charmant de la belle Veuve! Foi, tendresse, secret, secret sur-tout! Un jour il dit: — Venez, Madame, venez, mon Ange; recevez, en présence de cette image de Dieu (& ils étoient devant un Crucifix), la main de Bayard. S'il faut d'autres sermens..... — La parole de Bayard vaut mieux, répondit la belle Veuve, qu'un

ſerment ſolemnel ; donnez-la moi cette parole —. Bayard ſe jette à ſes genoux : — Par vous, par cette épée, dit-il, je jure d'être votre époux. — Je ſuis ſatisfaite, dit la belle veuve, ſoyons amis, ſans appareil, ſans bruit. J'ai promis de ne quitter jamais le nom de Monſieur de Randan ; il faut que je tienne ma promeſſe —. Le Chevalier prit enſuite une plume, & ſur un papier écrivit le même ſerment, & un contrat de mariage authentique. — Un enfant, dit-il, pourra naître de nous : qu'il ſache que Bayard fut votre époux ; qu'il fut ſon pere ; & que mon nom le rende reſpectable aux yeux de tout le monde —.

Revenons au projet de départ. A la veille de l'exécuter, la belle Veuve ne pût s'empêcher d'avertir ſon bon Chevalier. « Mon cher Seigneur & doux ami, » lui écrivoit-elle, nous partons pour » mon Château de la Ferté ; le faut bien ! » à la Cour il y a tant de langues ſerpentines. Je ne voudrois pas, pour rien au » monde, que fuſſiez contraint à combat pour l'amour de votre Mie. Bon » Dieu ! j'ai bien de la violence à vous » dire adieu ».

Baillard ne fit point une réponſe à ce billet; mais il appella incontinent ſon Ecuyer. — Bourdin, lui dit-il, arrange ma valiſe, & va droit à la Ferté: je n'ai que faire ici—. Il monta lui-même auſſi-tôt à cheval. Arrivé auprès de la belle Veuve, qui étoit prête à monter dans ſa litière: « — Adoncques, ma belle Dame, vous » partiez, que votre ami le voulsît ou » non. — Non, mon Ange, je pars » avec vous, je vous ſuivrai par-tout. » — Non, faut que reſtiez à la Cour; » y êtes néceſſaire, le ſavez bien —. En refuſant, la belle Veuve baiſſoit la voix & trembloit. « — Me connoiſſez, douce » amie; ſavez que je ne puis être en paix » loin de vous; vous ſuivrai. — Non. » — Me refuſez! — Non. — Adoncques, » mettons arrière ces va nes conteſtes; » partirai doncques. — Non: bon Dieu: » non. — M'étonnez grandement; votre » amour, ma belle amie, s'en eſt-il » délogé? — Non. — Doncques partirai. » — Mais... non, il y a tant de malins » eſprits; on bailleroit beaux diſcours ſur » nous deux. — Ne voulez donc pas » que je parte? — Non. Ne partirai

» pas. -- Qui vous en empêche? — Me » l'avez dit. -- Ne me comprenez-vous » pas? Le veux bien, moi, mais le mon- » de . . . ». Enfin, Bayard comprit que l'amour de la belle Veuve étoit plus fort que la raiſon. Il la prit dans ſes bras & la plaça lui-même dans ſa litière. Peignons la marche de l'équipage de la belle Veuve. Déjà les ſonnettes, attachées au cou des mulets, avoient averti le voiſinage; trottoit devant gentil Page ſur ſa haquenée. Dariolète trottoit auſſi, à côté, ſur une blanche haquenée; puis le chariot, couvert d'une toile fleurdélisée; & puis la ſuperbe litière, qui avançoit à l'amble; le Chevalier, chevauchant auprès, ſon beau deſtrier, autrement dit cheval de bataille. « Le coup-d'œil étoit » beau, dit Lautrec; mais le plus beau, » ſans doute, c'étoit de voir la belle Veuve, » ſous la garde du plus grand Chevalier » de la France, qui n'avoit l'air d'être » que ſon premier Serviteur ». Les voilà arrivés. Grande fête à la Ferté: les Soldats retirés du Service; les vieilles bandes Francoiſes ou Suiſſes, qui campoient *deçà*, *de-là*, viennent donner au beau Chevalier des paſſe-tems militaires; les Payſannes

de la Ferté s'empreſſent de donner à la belle Veuve des ſpectacles plus doux, des danſes gracieuſes, & de lui préſenter des fleurs & de la Crême.

Qu'ils étoient heureux! comme les journées, qui ſont ſi longues dans les champs, où on voit le ſoleil plus matin qu'à la Ville, leur paroiſſent courtes; que fait Bayard? il raconte à la belle veuve toutes ſes campagnes; il ſe juge avec rigueur; il convient que, quoiqu'il fût la guerre comme ceux qui la ſavoient le mieux, il dut ſa réputation à une intrépidité audacieuſe & brillante, qui déconcertoit les arrangemens des Guerriers méthodiques. Il paſſoit enſuite en revue les Généraux du tems. -- Monſieur de Lautrec, frère de la belle Comteſſe de Châteaubriant, Dame de François Premier, diſoit-il, a fait bien des fautes dans le Milanez; il joint cependant, à une valeur héroïque, le génie de la guerre, une grande expérience, la confiance du Soldat, une autorité abſolue: mais il eſt trop peu réfléchi, trop vindicatif & trop fier. Le brave l'Eſpare eſt trop froid; il ne craint point une guerre ſavante & méthodique: mais il eſt déconcerté par des

attaques brusques & imprévues : excellent pour un coup de main, il est hors d'état d'avoir un plan suivi; il fit manquer la guerre de Navarre. L'escun n'est qu'un soldat. Bonnivet fut toujours vif; imprudent, inappliqué, présomptueux, il fit, dans la Lombardie, à la tête de quarante mille François, autant de fautes que de pas --. Il célébroit ainsi son ami, le Capitaine la Palice : -- A l'affaire de la Bicoque, disoit Bayard, le Capitaine ne vouloit pas donner bataille ; Monsieur de Lautrec, fier à *son accoutumée*, voulut qu'on attaquât: Eh bien, dit la Palice, que Dieu favorise donc aux fols & aux superbes; quant à moi, afin qu'on ne pense point que je refuse le pied, je m'en vais combattre à pied avec la première Infanterie ; & vous autres Gendarmes François, combattez si vaillamment, que l'on connoisse qu'en tel cas périlleux la fortune vous a plutôt manqué que le courage. L'on combattit, & en advint la défaite de nos gens, & puis la perte de Milan. La gloire fut grande pour les Impériaux; car les nôtres étoient deux fois plus. Que s'ils eussent eu Monsieur de la Palice, Capitaine, suivant l'expression

Eſpagnole, *de muchas guerras victorias*, d'autant de victoires que de guerres, tel malheur ne leur fut arrivé —. A ces converſations auxquelles les Dames prenoient beaucoup de plaiſir autrefois, Bayard en joignoit de moins élevées & de plus tendres. Il liſoit quelquefois à la belle veuve des Fables & Métamorphoſes d'Ovide: quelquefois la belle Veuve, par un excès de complaiſance, écoutoit quelques chapitre des Amadis; Livre pernicieux alors, & qui avoit nui tout à la fois à la Religion & aux mœurs (1). D'ailleurs, la belle Veuve étoit encore pleine du préjugé qui condamnoit les Dames à l'ignorance, & répétoit ſouvent ce vieux proverbe Eſpagnol, qui naguères étoit encore en uſage: *Una mula que traze hin, y de una hija que habla Latin, libera nos, Domine.* D'une mule qui fait hin & d'une

(1) On peut voir Brantôme ſur le jugement qu'on portoit des Amadis. Par eux le Luthéraniſme a fait des progrès en France; le ſcandale des mœurs s'eſt répandu juſques dans les couvens de Religieuſes. Nous ne nous ſerions jamais doutés de ces effets étranges.

fille qui parle latin, délivrez-nous, Seigneur. La belle Veuve étoit une aimable ignorante, & n'en étoit que plus chère au bon Chevalier. Les lectures, après tout, n'étoient pas le plus doux de leurs amusemens. Le Chevalier & la belle Veuve avoient une fille: trois ans étoient son âge. Il falloit voir Bayard, comme Hector, ôter son casque, dont le panache noir effrayoit cette jeune enfant qu'il élevoit dans ses bras. Disons tout, car tout s'ennoblit par le sentiment, assis à terre à côté d'un enfant de trois ans, il faisoit des châteaux de cartes, que la belle Veuve, assise à ses côtés, dressoit sur ses genoux; & nous rougissons aujourd'hui, nous appellons enfantillage ces jeux simples, qui détendoient nos ressorts doucement, & qu'un Empereur, surpris par des Ambassadeurs étrangers, ne désavoua point. *Attendez*, leur dit-il, *attendez d'être pères pour me juger*. Bayard couroit à cheval sur un bâton pour amuser l'enfant de trois ans, qui rioit en courant sur ses traces d'un pas foible & inégal. Pendant qu'il sautoit de la sorte, arriva le Capitaine de la Palice, qui venoit le chercher pour l'emmener au combat.

Le Capitaine ne fut point surpris. On étoit alors plus près que nous de la Nature, & tout ce qui tenoit à elle avoit un charme pénétrant. Le Capitaine ne s'y méprit point. « -- Bon Chevalier, dit-» il, c'est donc ta fille? la belle enfant! » Il la soulève, & la presse contre son » cœur. Bayard rougit. Je t'en félicite, » mon brave; mène-moi à la belle Veuve, » que je salue ta femme. -- Je ne suis » point mari publiquement --. Le Capitaine sourit. -- « Oh! j'entens; mais qu'im-» porte, la belle Veuve est toujours digne » de mon respect; & tiens, mon cœur » se souvient encore d'elle. -- Ce n'est » pas ce que vous entendez, Capitaine; » un écrit m'engage à elle, un serment; » elle est ma femme suivant Dieu, sui-» vant ma conscience: ma parole est » donnée; savez ce que vaut ma parole; » savez si jamais j'ai mérité un reproche. » -- Çà donc, mon ami, que je voie; » que je baise ses belles mains, ces tant » douces géolières de nos cœurs. Bénit » Dieu; si mouriez & que la belle Veuve » voulût de moi, le Capitaine la Palice » seroit bien son époux à son grand con-» tentement -- ». La belle Veuve ne

s'attendoit point au compliment brusque du Capitaine; mais sa rougeur fut bientôt dissipée; le Capitaine étoit si franc, si pénétré. -- Vous me l'enlevez, dit-elle, pour l'emmener en Bresse; la volonté du Roi soit faite --! Elle prépara elle-même l'équipage de campagne du Chevalier, & remit à Bourdin, son fidèle Ecuyer, des dictamnes pour toutes sortes de plaies, & la manière du pansement au secret. Bayard partit. Nous glissons sur les adieux. La Bresse fut saccagée avec une fureur qui a peu d'exemples. Bayard fut blessé au commencement de l'action, & porté chez des Gens de Qualité, qu'il rassura par ses discours, & par la précaution qu'il prit de placer à leur porte deux Soldats qu'il dédommagea par un don de huit cents écus, du sacrifice qu'ils lui avoient fait en ne pillant pas. Lorsque l'impatience de joindre l'armée, plutôt que sa guérison, qui n'étoit qu'imparfaite, eut déterminé le Chevalier à partir, la Maîtresse de la maison se jeta à ses genoux: -- Le droit de la guerre, lui dit-elle, vous rend maître de nos biens, de nos vies, & vous nous avez sauvé l'honneur; nous espérons pourtant

de votre générosité que vous ne nous traiterez pas avec rigueur, & que vous voudrez bien vous contenter d'un présent plus proportionné à notre fortune qu'à notre reconnoissance --. Elle lui présenta en même-tems une boëte remplie de ducats d'or. Bayard la regarda en souriant, & demanda ensuite combien il y en avoit. -- Deux mille cinq cents, Monseigneur; mais si vous n'êtes pas content, nous ferons nos efforts pour en trouver davantage. -- Non, Madame, dit le Chevalier; je ne veux point d'argent: les soins que vous avez pris de moi sont bien au-dessus des services que j'ai pu vous rendre; je vous demande votre amitié, & vous prie d'accepter la mienne --. Une modération si rare causa plus de surprise que de joie à la Dame. Elle se jetta de nouveau aux pieds du Chevalier, & lui dit qu'elle ne se releveroit point qu'il n'eût accepté cette marque de sa gratitude. -- Puisque vous le voulez, reprit Bayard, je ne vous refuserai pas; mais ne pourrai-je point avoir l'honneur de saluer vos filles --? Dès qu'elles furent arrivées, il les remercia de leur attention à lui faire compagnie &

à l'amuſer. -- Je voudrois bien vous témoigner ma reconnoiſſance ; mais les Gens de guerre ont rarement des bijoux convenables aux perſonnes de votre ſexe. Madame votre mère m'a fait préſent de deux mille cinq cent ducats ; je dous en donne à chacune mille pour vous aider à vous marier. Je deſtine les cinq cents autres aux Religieuſes de cette Ville, qui ont été pillées, & je vous prie d'en faire la diſtribution --.

C'eſt ainſi que Bayard ſavoit adoucir les horreurs de la guerre. Mais pendant qu'il honoroit ſon Pays, & qu'il verſoit glorieuſement ſon ſang pour l'Etat, on lui préparoit à la Cour des peines cuiſantes. Les Favoris, qui étoient reſtés auprès de la perſonne de François Premier dans une honteuſe oiſiveté, & qui faiſoient ou défaiſoient, au gré de leurs caprices, les réputations des Braves & des Belles, n'épargnèrent point la belle Veuve du Château de la Ferté. François Premier impoſa ſilence à la calomnie ; mais il en crut plus qu'il n'auroit dû en croire. Il aimoit les belles Dames ; on lui fit la belle Veuve ſi belle, qu'il eut

envie de la voir. Eh ! pourquoi ne le dirions-nous pas ? il étoit beau Prince, aimable, galant ; il étoit Roi ; n'étoit-il pas pardonnable de se repaître d'espérances ? Mais ce grand Roi, toujours courtois envers les dames, comme l'est un simple Gentilhomme, écrivit à la belle Veuve, pour la pressentir sur sa visite & lui demander son agrément. -- J'irai, ajouta-t-il au bas de sa lettre, en Chasseur, *la Trémoille* & *Guise* avec moi, sans plus --. La belle Veuve répondit avec respect ; le Monarque arriva à la Ferté ; il trouva la belle Veuve qui l'attendoit à la premiere avenue du Château. Le galant François Premier ne l'eut pas plûtot apperçue, qu'il mit son chapeau bas, en disant à la Trémoille & à Guise : -- Voilà la dame --. Arrivé près d'elle, il tira son gant, baisa la main qu'elle lui présenta, & entra dans le Château, où il prit une collation légère. La Trémoille & Guise disparurent, sous un prétexte médité d'avance. François Premier, seul avec la belle Veuve, essaya de plaire. Personne ne savoit si bien que lui faire oublier le Monarque. Mais il

trouva

une réſiſtance proportionnée à ſes agrémens & à ſes attaques ; il tomba aux pieds de la belle Veuve. Alors elle ſe mit à pleurer. « Il faut donc, Sire, que » vous m'ayiez priſe à grand mépris, » puiſque vous vous tenez en ſi humble » poſture devant moi ? Avez-vous oublié » que je ſuis la Veuve de Monſieur de » Randan, qui vous a rendu tant de ſer- » vices ſignalés » ? Le Roi, piqué de cette apoſtrophe inattendue, oublia un moment le reſpect qu'il s'étoit impoſé à l'égard des Dames. — Mais vous, Madame, dit-il, vous ſouvenez-vous de Monſieur de Randan — ? Ces paroles firent rougir la belle Veuve. — Ah ! Sire, que vous a-t-on dit — ? François Premier, qui s'étoit apperçu de ſon imprudence, ſe jeta aux genoux de la Dame. — On m'a dit, ajouta-t-il avec le plus de douceur qu'il lui fut poſſible, que vous êtes auſſi Dame de bien, que vous êtes belle. — Ce n'eſt pas cela, Sire ; c'eſt à d'autres rapports que je dois l'honneur de votre viſite. On vous a flatté ; on vous a trompé. Oui, Sire, on vous a trompé ; j'ai oublié, il eſt vrai, Monſieur de Ran-

dan : le Chevalier Bayard, puiſqu'il faut tout dire, lui ſuccède. — Sire, un moment —. Elle ouvrit, à ces mots, une caſſette, & en retira le contrat de mariage écrit de la main de Bayard. Le Roi lut. —Ce n'eſt pas, ajouta la belle Veuve, l'Epouſe de Bayard que vous veniez ſéduire ; j'aime à le croire. — Non, Madame, répondit François Premier ; non, foi de Gentilhomme. Honneur vous ſoit rendu : on m'a trompé. Je vais tout réparer. Malheur à celui dont la dent envenimée oſeroit vous attaquer ; croyez, Madame, que Bayard aura toujours un ſecond dans moi, quand il s'agira de défendre l'honneur de la belle Veuve. Mais, ma belle Dame, ne voulez-vous point porter publiquement le beau nom de Bayard ? — Oui, Sire, je le veux maintenant. Toutes mes raiſons, contraires à ce deſſein, ſe ſont évanouies ; je ne veux plus m'expoſer à des ſoupçons humilians. J'attends le retour de Bayard. — Je vais lui mander de venir, Madame, dit le Roi ; il me tarde déjà de voir à la Cour la vertueuſe moitié de Bayard —. La Trémoille & Guiſe étant revenus, François Premier remonta à cheval ; & de-

vant la belle Veuve, dit à ſes Favoris : —Meſſieurs, je viens d'entretenir l'épouſe du Chevalier Bayard : *Honni ſoit qui mal y penſe* —. La belle Veuve, ſatisfaite de la manière par laquelle cette entrevue s'étoit terminée, attendoit avec impatience le retour de Bayard. Hélas ! elle ne devoit plus le revoir.

Bayard au ſortir de la Breſſe avoit joint l'armée de Bonnivet. Des fautes ſans nombre avoient réduit ce Général à former le blocus devant Milan, qu'il fut forcé de lever. Il ſe fortifia enſuite dans Biagraſſa qui lui fut enlevée. Cette perte lui coupa la communication avec le Piémont : il ſe trouva renfermé dans le Novareze, Pays entièrement ruiné ; les Suiſſes & Griſons ayant refuſé de ſe joindre à lui, il ne penſa plus qu'à ramener, s'il pouvoit, les débris de ſon armée en France. Quoique ce projet fût rempli de difficultés, il auroit réuſſi ſans l'activité & peut-être la haine du Connétable de Bourbon. Depuis long-tems ce Prince diſoit aux Alliés qu'une extrême diligence étoit néceſſaire pour profiter des fautes des François, que les Officiers expérimentés de l'armée de Bonnivet pour-

roient réparer, si on leur donnoit le tems de se faire entendre. Les troupes légères pressèrent leur marche, & le firent si heureusement, qu'elles se trouvèrent à portée de charger la Gendarmerie Françoise dans le moment même que l'Infanterie commençoit à défiler sur un pont qu'on avoit jetté. Bonnivet, que son devoir & son courage avoient placé à l'arrière-garde, y soutint quelque tems les efforts des Confédérés : une blessure considérable le détermina à se mettre à couvert au-delà du pont, & à donner la conduite de l'armée à Bayard. « J'eusse » fort voulu, dit ce brave Chevalier, » qu'il eût ainsi plu à Dieu que vous » m'eussiez donné cette charge honorable » en fortune plus favorable à nous au- » tres, qu'à cette heure : toutefois, de » quelle manière que la fortune traite » avec moi, je ferai en sorte que tant que » je vivrai, rien ne tombera entre les » mains de l'ennemi que je ne le défende » bravement ».

Le Chevalier Bayard, chargé par cette retraite du salut de la Gendarmerie qui s'étoit sacrifiée au reste de l'armée, le procura par des prodiges de hardiesse &

de constance. Il ouvrit à cette généreuse Noblesse le chemin de la France, aussi bien qu'à l'Infanterie ; mais il lui en coûta la vie. Blessé à mort dans cette action, d'un coup de mousquet (dont on se servoit alors pour la premiere fois), il se fit descendre de cheval & mettre au pied d'un arbre. C'est-là que le visage tourné du côté de l'ennemi, regardant la croix de son épée, & après s'être confessé par humilité à *Bourdin*, il attendoit la fin de sa destinée. Avoit-il oubliée la belle Veuve ! Non : il dicta à Bourdin une lettre. Quels adieux ! quels regrets ! toute son ame tendre & chevaleresque étoit répandue dans cette lettre. « Portez, lui » dit-il, portez le nom de Bayard ; ho- » norez ainsi la mémoire d'un bon Che- » valier qui vous aima tant qu'il vécut, » & qui fut toute sa vie sans peur & » sans reproche, toujours quitte envers la » gloire, envers son Roi, envers sa » Dame ». Le Connétable, qui poursuivoit les fuyards, passa devant lui, & s'attendrit sur son sort. — Je ne suis point à plaindre, Monsieur, lui dit ce brave homme, je meurs en faisant mon devoir ; c'est de vous qu'il faut avoir pitié, en

vous voyant armé contre votre Patrie, votre Roi, vos amis, votre ferment, votre honneur, vos intérêts —. Dans ce même moment un Page du Roi arrivoit, & étoit porteur d'une lettre. François Ier. l'invitoit à revenir à la Cour, pour y donner la main à la belle Veuve, & retourner ensuite à l'armée. Le Monarque lui donnoit, en faveur de ce mariage, le Gouvernement de la Bourgogne. — Ah! cher Sire, que je vous remercie; que vous méritez bien l'amour que j'ai pour vous! Je mourrois content, si je ne laissois dans la douleur la belle Veuve. Sire, écrivit-il d'une main qu'il ne pouvoit soutenir, prenez soin de la belle Veuve, & au bas de la lettre du Roi, il écrivit, *j'épouse Madame de Randan*, & je meurs —. Portez, dit-il, à Bourdin, cette lettre à la belle Veuve; le nom du Roi & le mien feront deux témoignages assez valides de notre mariage —.

Pescaire, le plus grand ennemi des François, mais plein d'admiration pour Bayard, n'eut pas plutôt appris qu'il avoit été blessé, qu'il accourut à lui, & lui dit: — Je voudrois de bon cœur, Monsieur de Bayard, avoir donné la moitié

de mon vaillant, & que je vous tinſſe mon priſonnier, bien ſain & bien ſauf, afin que vous puiſſiez reſſentir, par les courtoiſies que recevriez de moi, combien j'eſtime votre valeur & haute proueſſe ; & puiſqu'il n'y a remède de la mort, je prie Dieu qu'il retire votre belle ame auprès de lui, comme je crois qu'il fera —. Peſcaire mit auſſi-tôt un Corps-de-garde auprès du Chevalier, avec ordre, ſous peine de la vie, de le défendre & de ne le quitter qu'après ſa mort. Un pavillon fut auſſi-tôt tendu, ſous lequel Bayard fut placé, en attendant la mort ; & pendant qu'il étoit dans cette attente, le Seigneur d'Alègre, Prévôt de Paris, étant ſurvenu, Bayard le pria de le recommander au Roi, *bien marry qu'il ne le pouvoit ſervir davantage ; pria ledit ſieur qu'il le recommandât auſſi à tous les Princes de France, à tous Meſſieurs ſes Compagnons, & généralement à tous les Gentilshommes du Royaume quand il les verroit. Il vouloit*, dit Brantome, *bâtir dans leur ame une mémoire de lui.* Et ſe tournant de tems à autre vers Bourdin, il prononçoit le nom de

Madame de Randan, & ajoutoit : — Dis-lui qu'elle ſe ſouvienne auſſi de moi, qui l'ai tant aimée & qui l'aime encore —. Il expira enfin. La nouvelle de ſa mort cauſa dans le camp des François une conſternation entière. Gendarmes, Officiers & ſoldats s'attroupoient, & n'avoient plus qu'une même douleur. Les ſoldats s'écrioient en pleurant : — Nous avons perdu notre père —. Les Officiers diſoient : — C'étoit notre ami —. Quelques-uns diſoient : — C'étoit notre bienfaiteur —. Nous avons perdu, diſoit Peſcaire, le véritable modèle d'un grand Homme, & les François un grand Capitaine. Les ſoldats vouloient le voir encore ; ils entraînoient leurs Officiers, & tous alloient ſe rendre priſonniers de guerre à l'ennemi, pour avoir la conſolation de revoir ce Chevalier. Les Eſpagnols enlevèrent ſon corps, le firent embaumer, & lui rendirent dans le camp tous les honneurs militaires qui lui étoient dûs. Les François l'ayant fait redemander, Peſcaire le leur rendit pour être tranſporté à Grenoble ſa patrie. Le Duc de Savoie ordonna qu'il recevroit dans ſes Etats tous les

honneurs qu'on rend à des Souverains, & que sa Noblesse l'accompagnât jusques sur la frontière. Les Peuples du Dauphiné vinrent l'y recevoir, & le conduisirent parmi des gémissemens & des pleurs jusqu'à la Capitale de la Province. Il y fut enterré sous une tombe simple, sans ornemens, sans inscription, sépulture convenable à sa modestie, & assez décorée par ces mots : *Cy-gît Bayard.*

NOTES HISTORIQUES.

BAYARD mourut comme tous ses ancêtres. Son trisaïeul avoit été tué sous le Roi Philippe de Valois, à la bataille de Crécy ; son bisaïeul à la bataille de Poitiers, sous le Roi Jean : son aïeul à la bataille d'Azincourt, sous le Roi Charles VI ; son père à la bataille de Mont-Lhéri, sous Louis XI. Il ne reste personne de ce sang illustre.

La mort de Bayard & la défaite de l'armée de Bonnivet *étendirent les vues d'une partie des Confédérés.* Déjà on pressentit les malheurs que Bonnivet, qui avoit perdu Bayard, devoit causer à la France. A Pavie, si Bayard avoit vécu, il n'auroit jamais permis que Bonnivet

divisât ſes forces en préſence de l'ennemi, dont s'enſuivit la perte de la bataille & la priſon de François Premier, ce qui fit dire à Tavannes : *Ainſi en prend aux Généraux élus par faveur de Cour.* Bonnivet fut aſſez brave pour ne pas vouloir ſurvivre à ſa défaite. « Non, je » ne ſaurois ſurvivre, dit-il, à cette grande » déſaventure & deſtruction pour tout le » bien du monde ; il faut aller mourir » dans la mêlée — : & hauſſant la vi- » ſière de ſa ſalade, ſelon la coutume des » Capitaines qui commandent la fuite, » oppoſa ſa gorge aux épées, & mourut ». M. de Joyeuſe, après la bataille de Coutras, ſuivit ſon exemple. M. Saint-Luc lui ayant demandé : « Qu'eſt-il queſtion » de faire, Monſieur ? de mourir après » ceci, & ne vivre jamais plus » ; ce qu'il fit. Bonnivet avoit donné la bataille contre l'avis *des vieux, grands & expérimentés Capitaines qui étoient là, comme*

MM. de la Trémoille, de la Palice, Louis d'Ars, San-Séverin, Trivulce, Galliot & autres.

Terminons cette note par un portrait de Bayard : il étoit de taille moyenne, très-belle, mais *très-maigreline*, dit Brantome, d'une figure agréable, *disposen toutes choses & à tous honnêtes exercices.* Il sembloit n'avoir d'autre motif de toutes ses actions que dans les inspirations de son ame noble, sensible & franche. Il faisoit le bien, moins par imitation que par persuasion : il ne parloit jamais de rien qu'après une entière conviction. Il étoit doux, franc & désintéressé, dans un tems où le pillage étoit légitimé & fréquent à la suite de toutes les batailles & de toutes les prises de Villes. Il obtint la confiance générale, distinction bien plus flatteuse que toutes celles que peuvent donner le crédit, ou les grandes

places. Il ne sollicita jamais la faveur de la Cour, qui ne récompensa jamais bien ses services, quoiqu'elle les avouât. Sans en avoir les brevets, il eut plus de considération que les plus grands Capitaines de son tems. Il eut des émules, & n'eut point d'envieux. Les Généraux même, qui sont si jaloux des talens des subalternes, ne le furent jamais de lui, quoiqu'ils appriſſent qu'on attribuoit à sa valeur & à ses conseils presque tous leurs succès. Dans les occasions où les armes de la France perdoient de leur réputation, il augmenta la sienne. A Guinegate en 1513, pendant que les François fuyoient sans combattre, il soutint seul, avec des braves aussi courageux que lui, les attaques de plusieurs partis considérables. La force des armes, disoit-il, ne doit être employée qu'à soutenir l'équité, & non à protéger des vengeances ou à autoriser des barbaries. L'histoire

ne lui reproche rien, & ajoute *qu'il joignit l'honneur & la probité à la plus haute valeur & aux talens militaires.*

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LES AMOURS DE MYRTIL.

Conſtantinople, 1761.

LE ſtyle de ce Roman eſt ſi doux, ſi ſoigné, ſi poëtique, qu'on voudroit pouvoir tranſcrire, & non extraire. La ſeule manière d'en faire connoître l'intérêt, ſans altérer les charmes, eſt de le copier en l'abrégeant.

VÉNUS pleuroit encore la mort du Chaſſeur Adonis : négligeant les doux parfums qui brûloient ſur ſes autels, cette Déeſſe qui ne ſe plaiſoit que dans les lieux

où elle avoit vu son Amant. Elle appelle Adonis ; elle le demande aux Cieux, elle le demande aux Enfers : les larmes des Amours, les soins empressés des Graces, la tristesse de toute la Nature, rien ne peut bannir de son cœur le souvenir d'un mortel qui lui fut si cher. Dans son désespoir, elle se plaint d'être Immortelle ! Comme elle, sans doute, ses regrets, ses tendres regrets auroient été éternels, si elle n'eût porté dans son sein un précieux gage de ses amours, un fils, image vivante de son père.

Non loin du Temple d'Amathonte, est un Vallon délicieux ; jamais les Aquilons n'y soufflent les frimats : les Zéphirs y caressent continuellement les airs de leur souffle amoureux : Flore ne quitte ces lieux qu'à regret ; & Vertume y soupire sans cesse auprès de Pomone.

Sur le lieu le plus élevé de ce Vallon est un Hameau fortuné consacré à Venus, & sous sa protection spéciale : l'inquiète Ambition & la triste Indigence, l'Inconstance & l'Artifice en sont bannis pour jamais : toujours amoureux & toujours aimés, les Bergers & les Bergères

y coulent des jours filés par la main des Plaisirs.

C'est-là que Vénus voulut que son cher fils fût élevé : Palémon, dont elle connoissoit le mérite & le zèle, fut chargé de l'éducation de Myrtil. A peine cet enfant chéri commençoit à balbutier, qu'on lui faisoit répéter le nom de sa mère. Plus avancé en âge, on lui fit connoître sa naissance. Bientôt il chanta, avec les autres Bergers, les louanges de sa mère ; & Vénus écoutoit avec complaisance les accens naïfs de son fils.

O vous qui régnez sur tous les cœurs, fille immortelle de l'Océan, si le souvenir d'Adonis flatte encore votre cœur, envoyez-moi votre Ceinture par la main des Graces ; je vais chanter votre fils : & vous, chastes Muses, vous qui d'une main délicate cueillez des fleurs champêtres, semez-les sur mes Ecrits !

Le jeune Myrtil, conduisant un jour dans la prairie les troupeaux de son Instituteur, le Berger Palémon, vit deux Colombes plus blanches que la neige ; elles fendoient d'un vol rapide le vaste espace des airs ; ces oiseaux, consacrés

à sa mere, lui rappellèrent son origine. Son jeune cœur en fut ému ; & accordant l'harmonie de ses chants aux doux sons de son hautbois, il chante les Amours auxquels il doit sa naissance. Vénus en fut touchée, & détacha de sa suite *LE TALENT DE PLAIRE* : — Allez, dit-elle, soumettez tous les cœurs à mon fils —. Docile à sa voix, cette Divinité déploie ses aîles argentées, & dirige son vol auprès de Myrtil ; déjà il sent une tendre émotion ; déjà il forme des desirs : bientôt il triomphera de la plus belle des Bergères.

Les Bergères, pour se mettre à l'abri de la chaleur, étoient entrées dans un bois de myrte, dont les rameaux verdoyans ombrageoient une onde pure. Myrtil, guidé sans doute par l'Amour, y porte ses pas. Il paroît, & toutes désirent de lui plaire. Mais c'est toi, jeune Amarillis, qui pourras seule le captiver. En effet, le fils de Vénus ne peut résister aux charmes de cette jeune Bergère. L'amour & les désirs peints dans ses yeux, il l'approche ; il lui dit qu'il l'adore. Ses Compagnes, humiliées par

un langage qui fait honte à leurs appas, l'abandonnent. Elle veut les suivre, son Amant s'oppose à sa fuite ; elle essaie encore de s'éloigner, Myrtil l'appelle tendrement, & le charme de sa voix la retient. « Amarillis, c'est vous qui la » première avez triomphé de mon cœur ; » serez-vous sensible à mon amour ? Par- » lez, adorable Bergère ; prononcez sur » mon sort. Vénus, soyez-moi propice ». Amarillis rougit, la pudeur couvre son beau visage ; elle oppose en vain ses traits les plus puissans, un soupir détruit son ouvrage. O charme séduisant ! l'Amour mêle les larmes de la Bergère aux larmes du Berger. Coulez, heureuses larmes, tendres fruits du délire ; vous exprimez l'ivresse des cœurs.

Cependant l'Hôte divin de Thétis plongeoit son char enflammé dans le sein des ondes ; & nos Amans, charmés l'un de l'autre, étoient encore dans les bras de l'Amour : ils oublioient que bientôt la Nuit alloit jetter ses sombres voiles sur la surface de la terre.

Myrtil ne peut se résoudre à quitter sa Bergère ; il l'embrasse cent fois ; cent

fois il l'embraſſe, & veut cent fois l'embraſſer encore : mais, d'un ſaut léger, Amarillis s'arrache de ſes bras, & s'éloigne. L'amoureux fils de Vénus la ſuit des yeux ; elle diſparoît : il croit la voir encore, il l'appelle. « O ma mère, s'écrie » Myrtil ! quelles douceurs on goute ſous » votre empire ? quels momens délicieux » j'ai coulés auprès de la belle Amarillis ! » Conſervez-moi un cœur qui fait tout » le bonheur de ma vie. ». A peine a-t-il fini ſa prière, qu'il voit voltiger dans les airs un Amour, qui lui tient ce langage : « La Reine d'Amathonte m'envoie » pour calmer vos inquiétudes ; voilà la » flèche qui vous a fait triompher de votre » Amante ; conſervez-là, & vous ſerez » ſûr de ſon cœur ». Il dit, & battant ſes aîles d'or & d'azur, il laiſſa, après lui, un long ſillon de lumière. Le Berger baiſe mille & mille fois l'heureux inſtrument de ſon bonheur, & regarde encore, au loin s'il ne verra pas ſon Amante. Amarillis étoit déjà arrivée à ſon Hameau ; & la ſombre Nuit, chaſſant de la prairie le tendre fils d'Adonis, il ramène, à pas précipités, ſon troupeau dans la Bergerie.

Toute la Nature étoit dans le plus profond silence ; Morphée s'étoit emparé des traits de l'Amour ; les Amans fortunés reposoient sur le sein de leurs Amantes ; les fleurs n'ouvroient pas encore leur sein amoureux aux douces haleines du Zéphyr ; les tranquilles bois ne raisonnoient point du chant des oiseaux : mais Myrtil, agité des transports les plus doux, avoit déjà quitté son Hameau. Il arrive dans la prairie, lorsque l'Aurore commençoit à peindre l'Orient de ses premières couleurs. Il élève un trône de gazon à sa Bergère ; &, après avoir tout préparé, il retourne à son Hameau, court auprès de son Amante, & lui déclare son dessein. Amarillis lui sourit ; elle l'aime trop pour lui rien refuser.

Les Bergers & les Bergères avoient déjà rassemblé leurs troupeaux ; déjà tout le Village retentissoit de leurs chants d'allégresse : Myrtile y vole.—O Bergers, dit-il, il y a dans la prairie une jeune Déesse ; j'ai vu les Amours empressés voltiger autour d'elle ; les Graces prennent plaisir à se mirer dans ses yeux ; c'est sans doute Vénus qui vient habiter

parmi nous. Retourner auprès de sa Maîtresse, la conduire dans la prairie, la placer sur le trône, l'y couronner de ses mains, fut l'ouvrage d'un instant. L'Amante d'Adonis, approuvant les innocens transports de son fils, répand sur la jeune Amarillis ses plus riches trésors, & la rend presque aussi belle qu'elle-même.

Cependant les Bergers, accourus en foule dans la prairie, apperçoivent de loin le trône de la Divinité de Myrtil. Accordant leurs tendres hautbois à leurs chants, ils font retentir les airs d'accords délicieux : ces sons, portés sur les aîles des Vents, frappent l'oreille de la jeune Amarillis. O douce illusion ! elle-même trompée se prend pour une Immortelle ! Les Bergers, éblouis de ses nouveaux attraits, ne la reconnoissent pas ; & les Zéphyrs, abandonnant Flore, viennent de leur souffle amoureux caresser le sein de la jeune Bergère.

Le Fleuve *Amys* roule dans cette prairie ses flots argentés ; sur ses bords s'élève un petit bois de myrtes toujours fleuris : la Déesse des Fleurs s'étoit arrêtée dans ces lieux charmans, & y re-

posoit dans les bras du sommeil ; une imprudente Fauvette vole sur le myrte qui couronnoit la Déesse : Flore s'éveille. O surprise ! ô désespoir ! les Zéphirs ont disparu. Transportée de courroux, elle se lève, parcourt le bois, entre dans la prairie, & apperçoit à l'entour de la jeune Bergère les Zéphyrs inconstans qui la caressent. La Déesse, dans sa cruelle jalousie, attelle plusieurs Hirondelles à son char ; & dirigeant elle-même leur vol rapide vers le séjour de la Vieillesse, va implorer le secours de cette Divinité redoutable.

Sur le *SYPHAX*, toujours glacé, s'élève une forêt de chênes ; le Tems, lorsque le Monde fut tiré du néant, la planta de sa main : & l'œil du Jour n'y pénétra jamais. Au milieu est élevé le Temple de la Vieillesse ; on l'y voit sur un trône chancelant : à ses côtés sont assis le cuisant Repentir, les funestes Maladies, l'Avarice au teint livide, & la triste Impuissance. Flore s'ouvre un passage à travers ces Spectres hideux, & adresse ces paroles à leur Reine : « Puis-» sante Divinité, redoutée des Mortels,

» ô vous qui d'une main pesante accablez
» du poids des années leurs corps chance-
» lans, daignez exaucer mes vœux.
» Non loin du Temple d'Amathonte
» respire une jeune Beauté pour laquelle
» les Zéphyrs amoureux ont secoué le
» joug de mon Empire. O Déesse, si
» vous êtes sensible à l'outrage fait à une
» Immortelle, venez, & d'une main puis-
» sante portez sur le front orgueilleux de
» ma rivale les Rides affreuses que vous
» traînez à votre suite ».

Aussi-tôt la Vieillesse, secouant ses cheveux blancs, s'appuie sur un bâton de cyprès, & monte sur le char de la jalouse Amante des Zéphyrs. L'espace immense est franchi avec l'activité des éclairs; les Bergers effrayés reculent avec horreur: Amarillis tremblante tombe évanouie; la cruelle Déesse imprime les Rides affreuses sur ce front où brilloient tant de charmes, & s'envole sur les aîles tardives des froides Années; tandis que Flore, remontée sur son char, est enlevée dans les airs par les rapides Hirondelles.

Cependant Myrtil, d'un pas timide, s'approche d'Amarillis: mais, ô désespoir! il

il ne voit plus ces divins attraits auxquels il élève des autels. Il recule épouvanté, & va déplorer son sort dans un bosquet voisin. Là, le souvenir flatteur des plaisirs qu'il avoit goûtés avec Amarillis rallume sa tendresse : il soupire ; & levant au Ciel ses mains tremblantes, il invoque la mère des Amours :

« O Déesse, venez venger une injure » faite à votre Empire ; venez voir le plus » beau de vos ouvrages en proie aux fureurs » de votre implacable ennemie ; venez & » de vos doits de lys & de roses daignez » toucher le front d'Amarillis. O puissante » Déesse, rendez-la à mon amour ; & tous » les jours, couronné de fleurs cueillies de » sa main, je brûlerai sur vos autels des » branches de myrtes & d'orangers «.

Les vœux de Myrtil sont à l'instant exaucés ; la Bergère court précipitamment sur le bord du ruisseau, & s'y voit plus belle que jamais : elle vole dans les bras de son Amant, & goûte de nouveau le plaisir d'être aimée.

Le Soleil, presque caché dans les ondes, ne doroit plus le sommet des montagnes ; ses chevaux fatigués descendoient dans

l'Empire de Neptune : Amarillis & Myrtil retounèrent à leur Hameau.

Nos Amans goûtoient tous les jours de nouveaux plaisirs : la Bergère voyoit d'un œil satisfait la constance de son Berger, & le Berger sentoit la flamme dont il brûloit pour Amarillis s'accroître tous les jours. Mais l'Amour, qui ne se plaît que dans le désordre & les alarmes, ne peut voir long-tems la félicité de ces Amans sans être jaloux. Vénus protégeoit les plaisirs innocens de nos Bergers : il ne pouvoit sans elle éteindre les feux qu'il avoit allumés ; il vole auprès de sa mère, il l'embrasse, & lui dit : « O Vénus ! à quoi me servent donc les » aîles qui me furent données par le Destin? » Je me vois arrêté par deux enfans : la » Constance s'est emparée de leurs cœurs, » elle m'enchaîne à sa suite ; permettez » que je me serve contre elle des armes » que vous m'avez données. Myrtil sera » toujours heureux ; mais je veux qu'il » vole de Bergère en Bergère ». Vénus sourit : » --- Allez, mon fils, livrez la » guerre à la Constance ; vous la chas- » serez aisément de dessus la terre ».

Ses aîles rapides le portent auprès des deux Amans : il les voit couchés sur l'herbe naissante ; leurs regards expriment les désirs qui s'élèvent dans leurs ames : l'Amour jaloux semble redoubler son courroux : il prend une de ses flèches ; l'arc résonne, le trait vole : la Constance blessée fuit, emporte avec elle tous les feux de l'Amour, & ne laisse dans le cœur de Myrtil que l'indifférence & les dégoûts.

Dans le même bois où Myrtil aborda pour la premiere fois les Bergers de son Hameau, étoit un lieu solitaire, fréquenté des seuls Amans malheureux. Amarillis proposa à son Amant de voir une fois au moins ce bosquet retiré ; bientôt ils y arrivent. Sylvanire y déploroit l'insensibilité de Myrtil ; elle n'aimoit pas moins le jeune Berger que la tendre Amarillis : il entendit la voix plaintive de la triste Sylvanire, ne put y résister & vola aux pieds de sa nouvelle Amante. Ariane délaissée dans l'Isle de Naxos par le volage Thésée, ne ressentit pas une aussi profonde douleur qu'Amarillis abandonnée de son Amant. Elle a recours ;

aux larmes, aux reproches, armes inutiles des Amans abandonnés : Myrtil ne répond rien ; il étoit infidèle. Amarillis retourna à son Hameau, & se condamna à des larmes éternelles.

L'inconstant Myrtil & l'heureuse Sylvanire goûtoient toutes les délices de l'Amour. Ce Dieu content de sa victoire leur prodiguoit ses faveurs les plus douces ; il sembloit au Berger qu'il n'avoit pas été heureux avec sa première Amante. Cette conquête avoit eu ses degrés ; elle eut aussi ses tracasseries : on savoit à propos réprimer ou rallumer les ardeurs de l'impatient Myrtil. Ah ! c'est vainement que tu crois, adroite Sylvanire, resserrer par ton manège les liens qui t'attachent ton Amant.

La coquette Sylvanire fut aimée plus long-tems que la simple Amarillis ; mais enfin cet inconstant songe à former de nouveaux nœuds : après avoir aimé Amarillis & Sylvanire, les seuls ornemens du Pays, il rougiroit d'y porter de nouveaux fers ; il croit qu'il est dans des climats étrangers des Bergères encore plus aimables : le petit-fils de Myrrha

ſe diſpoſe à voyager, & prend le chemin de l'Arcadie. La nouvelle de ce départ ſe répand bientôt dans le Hameau. Sylvanire, au déſeſpoir, unit ſes pleurs à ceux d'Amarillis. Ces rivales également délaiſſées ſont réconciliées par le ſentiment de leur perte commune: leur douleur, en s'épanchant, acquiert chaque jour de nouvelles forces; Vénus prend enfin pitié de leur cœur, & leur rend leur première tranquillité. Nos Bergères, en ſoupirant, jurent de n'être plus ſenſibles; & l'Amour grave leur ſerment ſur une feuille de roſe qu'il donne en garde aux volages Zéphyrs.

Sous l'heureux Ciel que le Dieu des Forêts habite, le célèbre fleuve LANON roule ſes flots argentés. Son onde pure & tranquille eſt environnée de fleurs toujours fraîches: dans l'ardente canicule les Bergères vont ſe rafraîchir dans ſon ſein; le fleuve amoureux, embraſſant le contour de leur gracieux corps, ſemble, par de légères vagues, en careſſer l'incarnat & la blancheur: ſes flots enchantés ſuſpendent leur cours, & ne s'éloignent de tant de charmes que par un long murmure.

Après avoir heureusement traversé les mers, Myrtil arrive dans ces lieux charmans. C'est sur les bords de ce fleuve que le Dieu des Forêts cueillit le léger roseau sur lequel il soupira le premier ses tristes amours. Entre tous les Bergers que Pan prenoit soin de former, le jeune Amyntas, tendre Amant de Florise, avoit toute sa tendresse. L'heureux fils de Vénus entend bientôt parler des talens & des amours du Berger d'Arcadie : on le conduit à la prairie; il voit de loin une troupe de Bergers qui entourent deux jeunes Amans : il ne doute pas que ce ne soit le Berger si vanté : il approche; les Arcadiens admirent sa bonne mine; les Bergères éprouvent la plus tendre émotion. Amyntas, fier de ses succès, provoque le premier, Myrtil au jeu de la flûte : « O vous, lui dit-il, Pasteur » étranger, si vous connoissez un Berger » plus habile que moi à tirer des sons » de cet instrument, qu'il vienne; je lui » céderai le cœur de la belle Florise ». Et prenant aussi-tôt sa flûte, il en tire les sons les plus doux.

Le fils d'Adonis, sans lui répondre,

prend ſon hautbois, y porte ſes lèvres vermeilles, & en fait réſonner l'ame harmonieuſe. Tous les yeux ſont fixés ſur lui : le charme de ſes ſons permet à peine de reſpirer, & plonge le cœur dans une douce extaſe; Floriſe n'eſt plus fâchée d'être le prix de la victoire.

Le préſomptueux Amyntas ſe ſentant vaincu, ſans donner aux Bergers le tems de prononcer en faveur de ſon rival, lui adreſſe ces paroles : « Vos airs ne » ſont pas moins flatteurs que les miens; » je crois qu'il n'eſt pas de mortel ca- » pable de décider entre nous : mais » voyons ſi vos chants égalent la douceur » de vos ſons. Si vous l'emportez ſur moi, » je le répète, je vous cède le cœur de » Floriſe ». Il ajouta : « La belle Aglante » avoit quitté ſon hameau pour aller à » la Cour. Elle revint dans nos prairies; » Pan nous fit chanter cet heureux retour; » & accordant ſa voix à la nôtre, nous » formâmes enſemble le concert que je » vais vous chanter. Prêtez-moi une » oreille attentive ».

LE RETOUR D'AGLANTE,

PASTORALE.

PAN, Dieu des Bergers, AMYNTAS, MELIBÉE, Bergers.

PAN.

Vous, à qui sur ces bords j'ai pris le soin d'apprendre
A chanter les amours sur le ton le plus tendre;
Chantez, jeunes Bergers, accordez vos hautbois
Aux sons harmonieux de vos touchantes voix.

AMYNTAS.

Eh! quel sujet chanter? Est-ce Zéphir & Flore,
Ou les pleurs que répand la trop sensible Aurore?

MÉLIBÉE.

Chantons plutôt, Berger, les Amours d'Adonis;
Tu sais qu'il fut aimé de la belle Cypris.

PAN.

Non, non, Bergers; non, non, cette aimable Bergère,
Quoiqu'au-dessus de vous, cherche encore à vous plaire;

Elle aime sa patrie, elle aime son Hameau :
Je la vois, elle vient en suivant le ruisseau.

AMYNTAS.

Quoi ! c'est Aglante ! ô Dieu ! quel air ! quelle noblesse !
O Pan ! vous vous trompez : non, c'est une Déesse ;
C'est la belle Aurore,
Ou la jeune Flore ;
Le fleurs sous ses pas,
S'empressent d'éclore !
C'est la belle Aurore,
Ou la jeune Flore.

MÉLIBÉE.

Oiseaux, redoublez vos concerts ;
Doux Zéphyr, caressez les airs,
Et murmurez dans les feuillages ;
Aglante vient sous ces ombrages :
Oiseaux, redoublez vos concerts,
Doux Zéphyrs, caressez les airs.

PAN, AMYNTAS, MÉLIBÉE.

C'est la belle Aurore,
Ou la jeune Flore ;
Oiseaux, redoublez vos concerts ;
Doux Zéphyrs, caressez les airs.

Amyntas fut applaudi; déjà il se flattoit de triompher de son rival: mais le modeste Myrtil, élevant doucement la voix, parla ainsi :

» Ecoutez, Berger, je vais célébrer la » métamorphose de Syrinx : le Dieu de » vos contrées a souvent fait retentir les » forêts du nom de cette Naïade ».

Sur les bords fortunés du LADON tortueux
Est un bois consacré par les amours des Dieux :
C'est-là que de Vulcain la Compagne infidelle
Couronna les Amans qui soupiroient pour elle ;
Et c'est-là que l'Amour, conduit par les Desirs,
Dans les bras de Psyché, vint goûter les plaisirs.

Les Oiseaux amoureux, sous ces épais feuillages,
Chantoient la fin du jour ;
Ils sembloient appeller, par leurs tendres ramages,
Le Repos & l'Amour.
Quand le Dieu des Bergers, qu'un doux espoir attire,
Entra dans ces beaux lieux :
Pan aussi-tôt cherche des yeux

Le jeune objet pour lequel il soupire.
Syrinx sommeille sur des fleurs ;
L'Amour d'une main bienfaisante,
Se plut à l'embellir de ces attraits flatteurs
Qui rendent la Beauté touchante ;
Lui-même de son teint il broya les couleurs :
Rien ne surpasse la blancheur
De sa gorge encore naissante.

Pan la voit ; & soudain, épris de tant d'appas,
Il dévore des yeux la beauté qu'il adore ;
Puis, d'instant en instant, son feu croissant encore,
Il veut la prendre entre ses bras :
Mais Syrinx, s'éveillant, fuit avec tous ses charmes ;
Le Dieu vole en vain sur ses pas :
La jeune Nymphe, toute en larmes,
A sa pressante ardeur préfère le trépas,
Implore de ses sœurs la puissance invisible
Contre un Amant audacieux.
Déjà disparue à ses yeux,
Pan surpris ne voit plus qu'une plante insensible :
Alors, s'abandonnant aux plus vives douleurs,
Le dépit & l'amour firent couler ses pleurs.
Il cueille le roseau qui cache son Amante ;
Il le baise, il soupire ; ô merveille étonnante !

Les soupirs de ce Dieu, rendus harmonieux,
En sortant du roseau, font des airs gracieux.

Les Bergers suspendus n'osoient décider : les Bergères qui se connoissent si bien en vers tendres, avoient déjà prononcé au fond de leur cœur. Un Vieillard, autant ami de la vérité que de la justice, déclare Myrtil vainqueur. A cet Arrêt humiliant, Amyntas fuit & s'enfonce dans les bois : le fils d'Adonis est couvert d'une gloire immortelle : les Bergers le prennent pour Apollon lui-même ; Florise le regarde avec attention & rougit; l'amour & le désordre se peignent dans ses yeux : notre Héros, savant dans l'art d'aimer, se flatte déjà d'une seconde victoire moins éclatante, moins publique, mais plus touchante que la première.

Les Bergers & les Bergères se dispersent à leur gré dans la prairie : l'Amour conduit Myrtil aux pieds de Florise, qui ne sait point résister aux transports de son nouvel Amant. Tel autrefois le Mont Ida vit la Nymphe Œnone couronner les feux du volage Pasteur de

Phrygie : heureux Amans, que vous goûtez de plaisirs ! Toute la terre sourit à votre amour ! Amynthas est bientôt oublié.

Les Humains fatigués des travaux du jour, goûtoient les douceurs du sommeil : les songes légers voltigeoient sur la terre, & Florise, sans cesse occupée de son amour, opposoit le souvenir des délices qu'elle avoit goûtées aux douces attaques du sommeil dont elle avoit besoin : impatiente, elle voudroit précipiter le cours de la nuit; elle s'agite, se tourmente, se tourne, s'impatiente, se lève : mais elle ne voit ni les couleurs dorées de l'aurore, ni la foible clarté qui la précède.

Cependant la fille du Soleil ouvre avec ses doigts de rose les portes de l'Orient : Ethon & Piroïs annonçoient à l'Univers le père du jour.

Florise prenant aussi-tôt ses plus beaux atours, court dérober des fleurs aux prés naissans : elle en pare son sein ; elle en mele dans ses cheveux..... Myrtil aussi agité que Florise, venoit de son côté en cueillir, pour les lui offrir : sa main, conduite par le goût, lui compose la plus

brillante couronne. La Bergère le voit sans en être apperçue : elle se cache derrière un oranger qui la dérobe à ses yeux ; elle entend ses actions de graces à Vénus de lui avoir donné le cœur de la belle Florise ; & devient témoin de sa sincère & impatiente ardeur sur son absence. Psyché & l'Amour ne s'aimèrent jamais si tendrement : auprès l'un de l'autre ils ne savoient qu'être heureux.

Nos Amans éprouvoient encore ces tendres mouvemens, lorsque la vindicative Flore les apperçut de loin : elle n'avoit pas oublié l'injure qu'Amarillis avoit faite à ses charmes, en lui enlevant la troupe des Zéphyrs ; elle prend les habits d'une Bergère : sa robe est plus blanche que la neige ; ses cheveux tombent en longues boucles sur ses épaules ; elle tient dans la main une houlette garnie de fleurs & de rubans. Ainsi parée, elle s'assied sur les bords du ruisseau où étoient nos Amans, & plonge un pied délicat dans ses ondes argentées. Sa gorge naissante n'est voilée que d'une gaze légère : elle la découvre, elle affecte une pudeur enfantine qui rehausse l'éclat de son teint.

A la vue de tant de charmes, Floriſe rougit : Myrtil, brûlant déjà d'amour pour un ſi charmant objet, court vers lui avec tranſport : la fauſſe Bergère, feignant d'être épouvantée, fuit plus promptement qu'Athalante. Le bouillant Berger qui la ſuit de près, l'atteint dans le milieu du bois, ſe jette à ſes pieds, l'entretient des feux qui déjà le dévorent. La Déeſſe rougit, & ſemble n'avoir jamais connu l'amour. Jamais on ne déguiſa mieux ſon ame ; elle affecte un air effrayé : elle veut fuir, Myrtil s'oppoſe à ſa fuite ; elle ſe débarraſſe & diſparoît. L'amoureux fils d'Adonis parcourt cent fois le bois ; il retourne à l'endroit où elle lui eſt échappée : il entre dans toutes les grottes qu'il rencontre ; il ne la voit point : Orphée, lorſqu'il vit ſa chère Euridice rentrer pour jamais dans les gouffres profonds de l'Enfer, ne fut pas plus déſeſpéré.

Les airs retentiſſoient des longs gémiſſemens de Myrtil, lorſqu'enfin il apperçoit la Déeſſe dans la prairie. Il part, il vole après elle ; il eſt près de l'atteindre : mais tout-à-coup elle diſparoît encore à ſes yeux. Immobile, il croit que c'eſt

une illusion, & il cesse d'espérer le bonheur qui le fuit.

Dans cette persuasion, il se rappelle sa tendre Florise; il la cherche des yeux, il ne la trouve plus; comment retourner à elle? — Elle m'aime, dit-il, son cœur est simple; elle est indulgente, elle me pardonnera —. Dans cette confiance, il regagnoit le Hameau, lorsqu'il apperçut sa fausse Bergère. Elle fuit encore: Myrtil la suit des yeux; elle se cache sur les bords du *Ladon*: elle y est suivie par le Berger. Trois fois il l'appelle; trois fois, pour la trouver, il écarte les roseaux. L'inhumaine se plaît à jouir de son désespoir: mais l'Amour le vengera; il ne souffrira pas que son frère en soit plus long-tems le jouet. Déjà Cupidon monte sur le char de sa mère: deux Cygnes, plus rapides que les Vents, le transportent dans l'Arcadie. Il plane sur les roseaux qui cachent la Déesse. Son œil perçant la découvre bientôt; il prend son arc, & décoche un trait, dont Flore est frappée. Elle voudroit encore rester cachée aux yeux du Berger qu'elle aime déjà: mais sa passion l'emporte. Flore vole sur le rivage;

elle quitte sa parure empruntée, pour reprendre son habillement ordinaire. Le Berger, ébloui de son éclat, ne la regarde qu'en tremblant; il a toujours pour elle la même tendresse, & Flore n'a plus pour lui la même rigueur. Myrtil, enhardi par les regards enflammés de la Déesse, tombe à ses genoux; Flore lui fait l'accueil le plus tendre. « Je ne vous confonds pas, » lui dit-elle, avec les autres Mortels; » issu du sang des Dieux, venez, suivez- » moi dans mon empire ».

Dans un bosquet, planté de jasmins & de rosiers toujours fleuris, murmure agréablement un clair ruisseau; son onde fugitive, qui semble quitter à regret un lieu si charmant, y fait mille détours : c'est-là que Flore conduit son Berger. Ils arrivent, & mille fleurs naissent sous leurs pas; le Vent rit dans les feuillages; les Zéphyrs folâtrent dans les airs; le Printems prépare un lit de roses & d'œillets; Flore s'y place, & son Amant se met à ses pieds. Aux ordres de la Déesse, les Zéphyrs volent loin d'elle; le Printems les suit, & leur présence répand partout la joie & l'allégresse; les oiseaux

amoureux redoublent leurs careſſes; l'air eſt plus pur, le murmure de l'onde plus doux : tout s'embellit dans la Nature, & ſemble ne reſpirer que l'Amour.

Cependant Flore ſourit à ſon Amant : la plus vive émotion eſt peinte ſur le viſage de la Dèeſſe; elle refuſe à ſon Berger une faveur, & lui en accorde mille autres. L'Immortelle, cédant enfin à l'Amour, exhale ſa tendreſſe dans un long ſoupir : l'heureux Myrtil brûle des mémes feux; leurs ſoupirs s'uniſſent, leurs regards ſe confondent.

Du haut de l'Olympe, Jupiter, témoin du déſordre où l'Amour plonge la Reine des Fleurs, craint que pour plaire à ſon Amant, elle ne néglige le ſoin de parer la Terre de ſes plus beaux ornemens; il ſe fait apporter le Livre du Deſtin. Le Livre fatal eſt ouvert à ſes yeux; il lit ſur ſes feuilles de fer, que le fils d'Adonis, avant que le Soleil ait trois fois éclairé le Monde, deſcendra dans le ſombre Empire de Pluton.

Jupiter, qui prévoit le chagrin que reſſentiront de ſa perte, & la Mère & l'Amante du Berger, leur envoie Mercure

pour les prévenir & les consoler. --- Allez, mon fils; allez, & dites à Flore que le Destin ordonne qu'elle se sépare de son Amant. Dites aussi à Vénus que son fils ne verra pas la quatrième aurore. Mais ajoutez que, pour la consoler, je lui laisse le choix de sa mort ---.

Aussi-tôt le fils de Maïa attache ses aîles, & prend son Caducée. Déjà, loin du Trône de son père, il a parcouru l'espace des airs, & se trouve dans l'Empire de Flore. Le Soleil avoit fini sa course; Myrtyl dormoit près de son Amante: crainte de l'éveiller, Flore se contentoit d'admirer la beauté de ses traits. Elle étoit dans cette douce extase, lorsque le Messager des Dieux l'aborde, & d'un air triste lui dit: « Déesse, le Destin veut » que vous vous sépariez de Myrtil ». Ses ordres remplis, la douleur dans le cœur, il s'éloigne; & d'un vol rapide, il gagne Cythère.

Flore s'abandonne au plus violent désespoir: Myrtil se réveille à ses cris, il voit son Amante éplorée; il la presse en vain pour en savoir la cause: on ne lui répond que par des soupirs & par des sanglots.

La même nouvelle avoit répandu le deuil & la triſteſſe dans le Temple d'Amathonte. Vénus y pleuroit la mort d'un fils aimé tendrement : les Graces n'étoient occupées qu'à eſſuyer & partager ſes larmes ; les Amours, par leur empreſſement, marquoient leur tendre inquiétude.

La tendre mère de Myrtil, ſenſible à leurs ſoins, leur adreſſe ces triſtes paroles : « O mes fils, le cruel Deſtin » veut la mort d'un Berger qui m'eſt » cher : cependant je puis lui choiſir » le genre de mort le plus doux ; il » faut donc qu'il expire ſur le ſein de ſon » Amante. Volez, Amours, emparez-» vous des ciſeaux de la Parque ; vous-» mêmes, avec ceux que vous prendrez » du ſein du Plaiſir, vous couperez le » fil de ſes jours ».

Le Soleil étoit trois fois ſorti du ſein de Thétis, depuis l'ordre que Flore avoit reçu de ſe ſéparer de ſon Amant. Toujours plus alarmée, elle étoit en proie à la plus vive douleur. Le fils d'Adonis, ignorant ſon malheur, n'étoit que plus preſſant pour découvrir le ſujet de tant d'alarmes. « Chère Flore, dit-il, pouvez-

» vous craindre de confier les secrets de » votre cœur à un Amant qui ne respire » que pour vous? . . . Cruelle! vous ne » m'aimez plus, ou vous rougissez de » m'avoir aimé! . . . --- Cher Amant, » reprit vivement la Déesse, jamais amour » ne fut égal au mien; le Ciel, qui » voit mes larmes, sait si mon cœur est » changé ».

Myrtil, rassuré par le discours de son Amante immortelle, veut lui prouver le plaisir qu'il répand dans son cœur : elle le reçoit dans ses bras. L'Amour saisit cet instant pour couper la trame des jours de Myrtil; le Berger pousse un profond soupir, & meurt sur le sein de sa Divinité.

Ce Roman, composé de tableaux, où, sous mille formes, on a peint l'Amour, la Beauté, les Graces, paroît tirer son dénoûment de ce Quatrain, dans lequel on définit l'Amour.

L'Amour, Iris, n'est autre chose
Qu'un sentiment qu'enfante le Désir;
Son règne dure moins que celui de la Rose,
Et d'ordinaire il meurt dans le sein du Plaisir.

TABLE

DU 2e. VOLUME D'AVRIL.

AVIS très-important, *page* 3
Le Triomphe de l'Amour, *ou* l'origine du Mai, 7
Astérie, *ou* Tamerlan. 51
Notes historiques, 123
Le Chevalier Bayard, 135
Notes historiques, 178
Les Amours de Myrtil, 183

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le second Volume du mois d'Avril de *la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 15 Avril 1780. DE SANCY.

De l'Impr. de DEMONVILLE, rue S. Severin.

LF.C.
B582u

209705

Author

Title Bibliothèque universelle des romans.Vols.77-78.

University of Toron
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pock
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUR